42e Année. N° 11.

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.
JUN 5 1935

LA REVUE DE PARIS

1ER JUIN 1935

		Pages.
Paul Claudel	*Avril en Hollande*	481
Georges Goyau	*Le Père Joseph et les Missions*	489
Henri Vonoven, Georges Claretie	*Au Palais de Justice en 1900*	512
Général Niessel	*Le Maréchal Pilsudski*	538
Roland de Marès	*Le Pasteur de la Lande*	547
Alexandra David-Neel, Le Lama Yongden	*Le Lama aux Cinq Sagesses* (fin)	563
Émile Dard	*Entretien de Napoléon et Mgr Arezzo*	606
Jacques Soustelle	*Le Lac sacré des Lacandons*	627
François Porché	*Orage sur la Comédie-Française*	650
Alexandre Arnoux	*La Saison cinématographique*	665
Paul Alfassa	*Exposition d'Art italien. — I*	680
Henry Bidou	*Le Mouvement littéraire*	687
François Leuwen	*Après les Élections municipales*	696
Albert Flament	*Vers Titien, dans le Printemps*	706

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

La REVUE DE PARIS il y a cent ans

(Première REVUE DE PARIS)

Dans la *Revue de Paris* du 1er juin 1835, Paul Vermond consacre un article a Tuileries. Il se défend d'abord de parler du château :

Je ne parle pas du château; je me soucie peu du château : vu du jardin, je trou qu'il gâte le jardin. C'est un bâtiment sans grâce et sans proportions, outrageuseme long, ridiculement inégal, tristement gris. Tel qu'il est, il y a pourtant des jeunes homm d'art qui le portent dans leur cœur et qui n'ont pas assez de cris dans leur poitrine et points d'exclamation dans leur style, lorsque l'échelle d'un maçon se pose sur sa façade que la truelle s'attaque à ses vieilles pierres...

... Cet édifice a pu être, dans le principe, un assez joli petit château; mais il y a lon temps qu'on l'a défiguré. D'abord, pour lui faire rejoindre les ailes du Louvre, on l flanqué de deux énormes pâtés, coiffés de toits immenses et empanachés d'une foule cheminées gigantesques. Quel monument paraîtra beau avec les toits qui servent de co vercle aux Tuileries?...

Ce que Paul Vermond apprécie surtout, c'est le jardin. Les promeneurs y sont l'époque soumis à des règles moins strictes que sous la Restauration :

... Sous la Restauration, les femmes n'entraient pas aux Tuileries en papillote c'était une consigne d'étiquette, et le cent-suisse qui factionnait aux grilles était inexorab sur ce chapitre. Le cent-suisse, aujourd'hui, s'est réduit aux proportions moins terribl d'un soldat de ligne, et le soldat de ligne est tempéré par un garde national, collabor teur civil. Ce garde national qui a une femme, une sœur, une fille, et que toutes sortes de lien attachent au beau sexe, laisse passer les papillotes...

. . . . . .

... A chaque heure de la journée, ce jardin prend un nouvel aspect; à chaque heur le public se renouvelle, et les promeneurs nouveaux diffèrent toujours d'allure, de but, d physionomie, avec ceux auxquels ils succèdent...

Ce sont d'abord les gens de lettres qui apparaissent aux Tuileries, s'il faut e croire P. Vermont. Ils vont là pour écrire ou pour corriger des épreuves. Puis...

... à mesure que la matinée s'avance, les arts et la littérature cèdent le jardin de Tuileries aux champêtres politiques qui viennent étudier, à l'ombre et au frais, les hori zons européens. Vers midi, l'on peut voir bon nombre de nos représentants se diriger d côté du guichet qui descend au pont des statues; les uns, insouciants et saturés, s'en vont le cure-dent à la bouche, digérer sur les bancs législatifs...

... De trois à quatre heures, les Tuileries prennent un aspect nouveau; c'est le momen où vient le beau monde. Aux grilles de la rue de Rivoli s'arrêtent de nombreux équipages la terrasse des Feuillants pendant l'hiver, les allées basses pendant l'été, voient circule une foule de promeneurs élégants...

... La sortie de la Chambre jette vers cinq heures, à travers ce monde de loisir, quelque graves figures représentatives. Les députés se promènent par groupes, continuant l séance et reprenant la discussion interrompue par la clôture. Les illustres sont signalé aux curieux par d'officieux ciceroni qui ne manquent pas de dire d'un ton bien hau et d'un ton suffisant : « Voilà M. Odilon-Barrot! M. Berryer! M. de Lamartine!... »

... L'heure du dîner, qui sonne au pavillon de l'Horloge, jette un grand vide dans l jardin des Tuileries; mais vers sept heures, dans la belle saison, les promeneurs revien nent; c'est un public entièrement nouveau; ce sont les gens dont la journée est occupée qui, le soir, veulent respirer un air salutaire et consacrer à une douce flânerie les heures où le repos est permis.

Le soir, le jardin des Tuileries, qui tour à tour a été littéraire, politique, bruyant, fashionable, devient mélodieux; après la poésie, les journaux, les jeux, la mode, c'est la musique qui vient y régner.

AVRIL EN HOLLANDE

Il y a des mois immobiles. La même pluie tous les jours nous bloque. L'hiver noir et l'hiver blanc, entre la moisson et la vendange, la stupeur lumineuse de Thermidor, pourvoient à congeler et à cuire en nous des impressions durables. Mais Avril n'est rien! Quelques sourires naïfs distribués au hasard et suivis de crises de larmes et d'une colère de petit enfant, le rayon trop chaud d'un soleil rare comme une caresse maladroite, et puis un crachat soudain, la claque en pleine figure de la giboulée comme un coup de sabre, — et alors la merveille une seconde réalisée de cette terre avec toutes les fleurs à la fois qui dit merci à Dieu pour cette mort à quoi elle est en train d'échapper —, c'est fait! Preste comme une chiquenaude, Avril a fui! Déjà cela commence à être Mai, comme un visage aimé sur lequel aux dépens d'une trop longue délibération peu à peu se précise une intention clémente.

Épris du fugitif, de l'immatériel et de l'instantané, c'est le moment que j'ai choisi pour aller faire, comme sur la pointe du pied, un petit tour en Hollande.

Non point les pèlerinages fameux, non point ces grandes nappes somptueuses, pourpre et or par-dessus la spacieuse table verte, que Harlem déploie, épinglées de moulins à vent, pour le passage de Flore. Je ne viens pas me rouler dans les tulipes. C'est sous le talus même du chemin de fer que j'avais rendez-vous avec cette touffe de renoncules, pareilles à des petites filles qui ont à la fois peur et envie de rire. Oui, je le

Copyright 1935 *Revue de Paris*.

sens, c'est pour elles que j'ai pris mon billet. Et c'est comme une bonne grosse joue fraîche qui vient à ma rencontre.

En attendant que le vent d'ouest ait achevé de débarquer sur les quais de Rotterdam les chargements de cette pluie on dirait salée que Neptune là-bas lui a confiés à mon bénéfice, cédons à l'invitation de cette porte par hasard ouverte et de cette plaque de cuivre, d'autant plus irrésistible pour moi que s'y joint une odeur d'Asie — l'Asie, ah, l'ai-je jamais vraiment quittée?

C'est le musée de l'Insulinde, et me voici en plein, au milieu des vitrines qui me renvoient l'image exténuée de l'ancien explorateur que je fus, dans un monde à la fois nouveau et familier que je n'avais jamais frôlé que par la tangente. Il s'agit des grandes Iles, des mille îles, de ce riche service à hors-d'œuvre entre le rognon australien et la mince patte, le pinceau flexueux que le vieux continent allonge jusqu'à l'Équateur, et que nous laissions à droite avant que nous ne remontions vers les énormes nourritures de la Chine. Ça contient un assortiment de tout. Entre Confucius et Rama, entre le Shintö et les sauvageries polynésiennes et papoues, ces plateaux épars, ces assiettes et ces soucoupes, contiennent un étrange amalgame. Ici, c'est l'Inde toute pure avec un Rama moustachu qui chevauche l'oiseau Garouda, là, dans ce soin ingénieux et minutieux apporté, comme par des doigts patients de matelot, à la décoration des objets journaliers, je reconnais le Japon, et la flamme d'acier des kriss n'est pas moins précieusement emmanchée que la sévère lame des Samouraïs. Et plus loin Timor, la Nouvelle-Guinée, Bornéo, me montrent des masques, des accoutrements imaginés par le diable, qui ne seraient pas déplacés sur la côte d'Afrique. Du Kamtchatka à la terre de Van Diemen, toute cette flotte de jonques et de pirogues trafique et communique bord à bord. En une couple de quarts d'heure, et j'ai eu le temps par-dessus le marché d'engloutir tout un étage rempli des joujoux nautiques les plus amusants qu'on puisse voir, tout cela a passé de mes yeux à mon estomac, comme l'ardente ratatouille tout à l'heure va le faire du *rijstafel*, et me voici, un peu gonflé, mais toujours alerte et conquérant, il fait beau! à la recherche de Delft, à travers cette campagne pareille à un corps de nymphe qu'on

surprend dans le flagrant délit de son innocence! et fraîche comme le beurre frais!

Ce qu'il y a à voir à Delft, m'a-t-on dit, ce n'est pas la baraque illustre où Guillaume d'Orange fut assassiné, ni les vieilles petites rues de brique et de braise, ni ce canal partout insinué qui jusqu'au seuil des chacunières alignées apporte une idée d'inspection et de niveau, ni la hampe rose de ce long clocher dans le vent, ni cette place car c'est dimanche que traverse un seul cycliste, ni ces églises hermétiquement fermées d'où s'exhale avec orgue le chant des justifiés. Ce qu'il y a à voir à Delft, c'est la plus jolie lumière de la Hollande, — du pur, du fin! — quelque chose à la fois d'intellectuel et de sensible, qui n'est ni perle ni pétale, mais leur âme optique. Tout Vermeer est resté dissous dans cette atmosphère humide et claire. Pas de lieu où le commerce soit plus intime entre le regard et le reflet, le tableau reste imprégné de sa contemplation minutieuse. La ligne des pignons, des ponts et des clochers vient encore à notre rencontre avec la même allure féerique, le même étincellement dans la même géométrie, le même charme frigide et net.

Les philosophes chinois nous apprennent que le monde est fait de deux éléments, qui sont le plein et le vide. Las de ce plein où je me suis trop heurté et meurtri, las du compact et de la masse, las du dur et du durant, las des volumes et de toute cette repoussante solidité, n'était-il pas temps en ce jour le plus inquiet d'un mois comme volatile et pareil à rien, que je descendisse enfin jusqu'au niveau de la mer et m'associasse aux derniers soupirs d'une réalité en train de disparaître et partout déjà en mal de sa propre image, préparée par l'aplanissement à l'effacement de tout contour? D'un bout à l'autre de l'horizon il respire une prairie unanime et le règne minéral sans une protestation a cédé toute la place au végétal. L'eau se mêle à l'herbe, l'élément fait accueil à l'élément, et à la couleur pure le silence de toute matière. Flaques à demi rongées par le point d'un jonc vorace, canaux à perte de vue rectilignes, longs fils brillants qui divisent les polders, l'eau perce et sourd, universelle, et l'on s'étonne que le pied encore trouve support dans ce royaume du verre.

Durant que le rail insensiblement, — ou plutôt ne serait-ce pas son auxiliaire, le sommeil? —, m'entraîne vers Utrecht, je me prends à songer à toutes ces créatures de verre, à ces âmes captives, à ces formes vides, à ces aspirations translucides, que l'année dernière j'admirais à la rencontre de deux galeries au Musée d'Amsterdam, colorées du reflet des anciens peintres. Le verre, c'est du souffle solidifié, la frontière que se trace à elle-même, trahie par le dessin, l'expiration de notre haleine, et il n'est pas interdit de voir dans les irisations qui parfois se jouent sur cette bulle et dans l'arabesque qui la décore le chatoiement de notre imagination intérieure et le lacs de notre songerie. Le regard dans l'armoire d'un seul trait traverse un peuple de sylphes. Leur organe est cette bouche toujours béante vers le ciel et le corps du vase varie suivant le rôle qui lui est attribué : exhaler, recevoir, contenir, conserver. Cette flûte entre les doigts du gentilhomme amoureux de Rembrandt, mince tube pour la note contractée comme ce pertuis qui s'ouvre entre les lèvres du siffleur, quel meilleur instrument imaginer pour un toast à l'idéal dans une effervescence d'adjectifs? L'inspiration dans le pied monte sous la forme d'une spirale laiteuse. Et s'il faut s'ouvrir au bec de l'aiguière, suffire par une capacité appropriée à l'effusion d'un liquide attendu, voici toute la série des custodes, des calices, des corolles et des bassins, et là, sur un pédoncule ténu, ce glaçon vingt fois replié, ce chiffon d'eau, comme un pétale proposé à la communion des farfadets! Mais ce précieux liquide, il n'est pas fait seulement pour que nous l'absorbions, les yeux fermés, mais pour que nous le conservions le temps qu'il faut à notre considération, pour que nous l'évaluions, toutes papilles éveillées, pour que nous le tenions à portée de notre lèvre dans la prise d'une main judicieuse. Et c'est à quoi sert ce vidrecome, ce « bokal » dont parle Schiller dans l'Ode à la Joie, ce gros cylindre, récipient d'une liqueur suave et forte dont les différents niveaux d'avance suivant le progrès de notre consommation, les lignes successives d'équilibre, sont indiqués au dehors par des traits en relief. Et bientôt la coupe est devenue pyxide, elle s'est coiffée d'un couvercle, elle s'est voilée d'un dessin de grésil, elle ne sert plus à notre usage, mais à notre offrande, au milieu des trésors de la table

et du dressoir, elle s'élève comme le prêtre vide et dépouillé qui en fait la présentation.

Le prêtre vide et dépouillé, mais ne sont-ce pas ces pauvres vieilles églises catholiques qui m'attendaient à Utrecht, que le protestantisme a éviscérées, ne leur laissant que la coque, et sur qui montent la garde de maigres et vigilants clochers, toujours prêts à répandre sur une ville qui est tout oreilles la prédication de l'heure qu'il est? Toute la verroterie éparse a monté en l'air et s'égrène en gammes et petits airs entrecoupés, qu'une brise tempérée emporte comme des duvets de saule. Entre ces fiers orateurs l'humble ville à mi-voix jacasse son babil de briques rouges et roses et redemande à ses canaux les souvenirs du passé, l'émanation de ses défunts. Ce sont eux qui dans le grenier du Musée, sous les plus brillants atours et modestes bouffants de l'époque Orange-Nassau, m'offrent une solennelle réception, dont l'absence à l'orifice des enveloppes de toute espèce de visages et de mains est loin de diminuer le charme, bien au contraire. Tous les enfants savent que les greniers sont faits pour les fantômes. Il ne faut rien moins que ces fortes charpentes pour empêcher tous ces simulacres de s'envoler.

Les visages, c'est au-dessous qu'ils m'attendent, au milieu de ce profond édifice désaffecté, convenable tout à fait pour abriter le bric-à-brac d'un musée de province. C'est le vieux peintre Jan Van Scorel qui s'est chargé de les aligner sur le mur, il y en a je ne sais combien de rangées, où manque seulement celle qui, l'an dernier, m'avait tant impressionné à Harlem : désir de faire plus ample connaissance avec ce rèche primitif à l'ombre de sa ville natale! Scorel a peint d'ailleurs autre chose que des figures d'hommes, il avait accompagné à Rome son compatriote, le pape Adrien VI, et plusieurs tableaux, entre autres une certaine vue de Jérusalem, portent témoignage de cette langueur et de ce dépaysement qui chez les peintres du Nord paraît être le principal résultat de leur contact avec l'Italie (Tels aussi ces tardifs, Ter Bruggen et Paulus Bor, où la leçon de Véronèse se mélange si singulièrement au froid souffle du Zuyderzee et l'azur transalpin au sinople des polders). Ce que j'aime, c'est cette idée d'avoir

peint non pas des isolés mais des kyrielles, toutes ces figures à la file, des hommes l'un derrière l'autre en marche, pas les corps, rien que les figures, toutes ces têtes au niveau de la nôtre processionnantes, ce paisible regard latéral, la lecture sur tous ces visages échelonnés moins d'une expression que d'une conscience, et toutes ces âmes l'une derrière l'autre au cran d'arrêt. C'est abattu à grands coups et à grands pans par un ouvrier hilare et fort qui a le goût du travail dans le chêne et les matières dures. Et nous comprenons qu'une seule de ces figures ne nous aurait pas suffi, ce profil en appelait d'autres, il nous faut le rameau entier avec toutes ses pommes, toute cette action à la queue leu leu d'une humanité en marche vers la gauche, le passage d'un visage à l'autre, d'une âme à l'autre, l'épellement d'une succession, l'arrivée d'une série. Tout cela dans un petit moment va opérer une conversion et se retourner vers nous : à la place des pèlerins nous aurons des parvenus, à la place de la file pieuse des congréganistes l'étalage tonitruant dans l'insolence de la fortune acquise des bourgeois congestionnés de Van der Helst et de Frans Hals.

Rien d'autre à voir à ce palier qu'une étonnante nature morte, un poisson coupé en morceaux, d'un certain Gillig; et par un escalier en spirale nous arrivons à l'étage au-dessous, où, dans une chapelle désaffectée, prie pour nous le peuple mutilé des saints de chêne et des madones de pierre, et où Jésus la tête en bas dégringole du prétoire de Pilate. Le voici un peu plus loin qui nous tend entre Ses mains avec un regard douloureux quelque chose qui ne saurait être que Son propre cœur. Mais, tout imprégnée de Sa parole comme le suaire de Turin l'est de Son corps, on conserve dans une vitrine la charte même sur un blanc parchemin par quoi commence l'histoire avec Dieu de ces barbares du nord, le message de Rome au marécage et à la sylve, l'évangile qui les a évangélisés. Il demeure là entre de lourdes plaques d'or constellées de sardoines, d'améthystes et d'agates, suivant cette parole du Prophète jadis adressée au roi de Tyr : *Toute pierre précieuse Te sera en habillement* (Ezec. 10.1). A la bibliothèque, et comme la racine même de tous les livres, il y a un autre volume, plus vénérable encore, qu'on appelle la Bible d'Utrecht, quoiqu'il ne contienne que les psaumes, curieusement illustré

à chaque page de croquis enlevés par un amateur carlovingien à la pointe du calame. C'est toute la vie militaire du temps de Charles le Chauve, racontée d'un trait élégant et précieux, alors que la chlamyde romaine encore se mêlait au harnais de l'âge nouveau. C'est curieux de voir ainsi s'agiter au travers des onciales majestueuses de cette écriture qui mieux qu'aucune autre mérite de se prêter à la Sainte Ecriture, tous ces personnages griffonnés d'une race éteinte. Comme ils étaient grands et minces et comme nous nous sommes tous tassés et épaissis!

Il ne me reste plus à voir que le Musée diocésain où se trouve le fameux Chemin de croix du grand peintre flamand Albert Servaes et son terrible Christ au gibet, qui a scandalisé, on ne sait pourquoi, les bonnes âmes, et que l'on ne saurait comparer qu'au Dévot Crucifix de Perpignan.

Et maintenant en avant pour la forêt qui enveloppe Utrecht de son ample manteau! La terre sous le pin et le hêtre, bruyère et sable, a pris un relief léger. C'est comme un bras, revêtu d'une étoffe aux larges lés que la Hollande élève faiblement pour se défendre contre l'Orient, ou du moins pour se le cacher. L'Orient, c'est l'Allemagne où la forge des Nibelungen s'est rallumée et où Mime à grand ahan de soufflet s'efforce de « remettre ça », de refaire l'épée rompue. J'ai vu à Doorn la tanière où le vieil Alberich panse ses blessures et prête l'oreille au vacarme lointain de la métallurgie. La Hollande, elle, n'a pas de forges, elle cultive les fleurs et parmi les champs de tulipes, sans souci des loups affamés, elle promène ses vaches innocentes. Contre les tanks et les avions elle compte sur le parfum de ses narcisses. Qui songerait à faire de la peine à cette charmante laitière?

Et voilà finie ma journée d'avril en Hollande! Au milieu de la nuit je suis réveillé par quelque chose de ravissant, et je n'ai pas longtemps à attendre pour comprendre que c'est l'antique clocher au-dessus de moi qui engage avec un confrère lointain une espèce de dialogue embarrassé. Car au dehors c'est le printemps et de nouveau la coupe de l'année s'est remplie

d'une liqueur toute prête à déborder. Ainsi, c'est vrai! le long hiver, et la pluie, et le froid, tout cela n'a pas été le plus fort, et, de nouveau, c'est le printemps qui tient à mes lèvres cette tasse de délices! Mais tout à coup ce compagnon de mon insomnie, le clocher, a senti que de nouveau il avait quelque chose à dire. Le carillon s'est réveillé et toutes sortes de voix en l'air se disputent la parole. Mais, après un moment de ce bégaiement angélique, le silence se fait, solennel. Il va arriver quelque chose...

C'est l'avènement de l'heure.

PAUL CLAUDEL

Bruxelles, fin avril 1935.

LE PÈRE JOSEPH
ET LES MISSIONS CAPUCINES

I

Je crois qu'il y a cent ans, on eût beaucoup étonné le public cultivé en lui présentant le P. Joseph du Tremblay, cette Éminence grise de Richelieu, comme un grand organisateur de missions, et même comme un personnage recommandable. L'opinion française, à son sujet, avait été fourvoyée, dès le règne même de Louis XIII, et dès le lendemain de la mort du religieux, qui fut enterré à côté du P. Ange, dans l'église capucine du faubourg Saint-Honoré. Elle n'avait eu aucune protestation contre ce déplaisant distique qui courait la ville et la cour :

> Passant, n'est-ce pas chose étrange
> Qu'un démon soit près d'un ange!

« Un bon Père qui crève d'ambition dans un sac de pénitence, qui veut tirer à soi les plus grosses dignités de l'Église avec une grosse corde, et qui a caché sous un rude capuchon le désir d'avoir un bonnet d'écarlate », voilà ce qu'était le P. Joseph aux yeux du publiciste Mathieu de Morgues, ancien prédicateur ordinaire du roi, puis de la reine Marie de Médicis, et qui, à partir de 1631, servit par ses pamphlets les haines de cette reine[1].

1. Dedouvres, *Le P. Joseph de Paris, Capucin*, I, p. 9-12 (Paris, Beauchesne, 1932).

Sous la plume de Mathieu de Morgues, voici comment se travestit le projet de croisade qu'avait caressé le P. Joseph : « C'est un visionnaire, qui a voulu fonder autrefois, sur une révélation feinte, une chevalerie qui ne dura que six mois et qui devait prendre le Grand Turc dans un an. »

Passant à son œuvre missionnaire, Mathieu de Morgues ne veut voir en lui qu' « un méchant moine, qui, ayant obtenu une commission pour employer cent religieux à la Propagation de la foi, les envoie, déguisés, en Turquie, Perse, Fez, Moscovie, Allemagne et Hollande pour détruire l'Église[1] ».

La vie du P. Joseph, achevée en 1648 par le prêtre Lepré-Balain à l'aide surtout des renseignements et documents fournis par un autre Capucin, le P. Ange de Mortagne, était demeurée manuscrite; manuscrite aussi était demeurée l'*Histoire du P. Joseph*, plus courte et plus proprement édifiante, composée au cours des quatre années suivantes, à la demande des Bénédictines du Calvaire, par Dom Damien Lherminier, de la congrégation de Saint-Maur.

Le XVIIIe siècle s'ouvrira sans que jamais un libraire ait donné une biographie de l'Éminence grise; et tout d'un coup, en quelques années, le nom de ce Capucin fait gémir les presses.

Quelle étrange aventure que celle de l'abbé Richard, qui publiait en 1702, *l'Histoire de la vie du P. Joseph*! En l'écrivant, il savait « entrer dans les pieux sentiments des Calvairiennes », ses filles spirituelles; et à part lui, il se réjouissait de complaire à M. le marquis du Tremblay, petit neveu du religieux, et qui serait peut-être en mesure, un jour ou l'autre, de faire de lui un chanoine de Notre-Dame de Paris. Mais en 1704, tout l'ouvrage est démoli dans un volume anonyme qui s'intitule : *Le véritable P. Joseph*; et sous l'anonymat, c'est l'abbé Richard qui se cache. Trois éditions de ce libelle paraissent, à Saint-Jean-de-Maurienne, Genève, la Haye; lorsqu'on le lit, il ne reste rien de cette gloire capucine; on a sous les yeux une caricature faite à petits traits, et tous ces petits traits sont des calomnies. Mais avant même que le pamphlet ne fût paru, l'abbé Richard avait fait approuver par le théologal de Paris

1. Dedouvres, I, p. 10.

un troisième livre; et celui-là, qu'il signait comme le premier, il l'intitulait : *La réponse au livre intitulé : le véritable P. Joseph*, et adressait un pressant appel au marquis du Tremblay, afin qu'il « se remuât pour trouver une plume éloquente qui fît une entière apologie de tout ce qu'on reproche à son grand-oncle » : l'abbé Richard ne demandait évidemment qu'à écrire une quatrième fois sur le Capucin, avec l'espoir tenace de la prébende canoniale. Le malheur, c'est que, de ces trois volumes, le XVIIIe siècle retint surtout le second, celui dont l'auteur s'était laborieusement évertué à être assez mensonger pour que monsieur le marquis se crût obligé, par la voix même du sang, de commander une réfutation, et surtout de la payer. C'est de ce méchant écrit que s'inspire le portrait du P. Joseph, tracé par Voltaire en son *Essai sur les mœurs*.

Le XIXe siècle arrive : pour juger le P. Joseph, l'opinion française recourt au *Cinq-Mars* d'Alfred de Vigny, et comme *Cinq-Mars* fut traduit en de nombreuses langues, la physionomie du P. Joseph courait le grave péril d'être universellement méconnue. « Un vieux bouc, à la bouche tordue comme celle d'un singe », un habile hypocrite, un délateur expert, un instigateur et complice d'assassinats politiques et juridiques, un « religieux infernal », voilà ce qu'était ce Capucin, pour Vigny ; et les imaginations qui accueillaient un tel portrait ne remarquaient même pas que le romancier donnait au P. Joseph, mort en 1638, un rôle dans le procès de Cinq-Mars et de Thou, qui eut lieu en 1642.

Mais Mathieu de Morgues, et l'abbé Richard, et Alfred de Vigny avaient audience auprès de Michelet, pour qui le P. Joseph avait été « le premier fourbe de la terre, crevant d'ambition rentrée ».

C'est seulement depuis un demi-siècle que l'étude des manuscrits de Lepré-Balain et les recherches complémentaires diligemment poursuivies par M. Gustave Fagniez et M. le chanoine Dedouvres ont enfin rendu à ce Capucin toute la gloire à laquelle il a droit, tout son prestige, et j'ajoute, toute son honorabilité[1].

1. Voir, sur ces vicissitudes de l'opinion, outre l'ouvrage cité du chanoine Dedouvres, Fagniez, *Le P. Joseph et Richelieu*, I, p. 14-27 (Paris, Hachette, 1894).

II

Lorsque le 4 novembre 1577, Marie de la Fayette, épouse d'un haut magistrat parisien, M. Jean Le Clerc du Tremblay, apparentée elle-même aux Montmorency et aux Joyeuse, mettait au monde son fils François, on ne pouvait prévoir, en cette noble famille, que l'éducation humaniste et mondaine qu'on se disposait à lui donner un jour le mènerait chez les Capucins. M. Le Clerc du Tremblay était parent des Retz, il avait même, par Yolande de Melun, quelques liens avec la famille royale : le petit François paraissait destiné à ce que Bossuet appellera l'« honneur du monde », beaucoup plus qu'à la bure. Mais les parents proposent et les enfants disposent.

Le petit François, n'ayant pas encore cinq ans, montait sur un tabouret pour haranguer les convives de son père, dont quelques-uns étaient calvinistes : « Écoutez-moi, messieurs, leur disait-il, je vous conterai comme Notre-Seigneur a été crucifié. » Le petit François, n'ayant pas encore neuf ans, comme écolier du collège de Boncourt, parlait latin une heure durant, pour célébrer Ronsard; sa petite harangue était l'un des morceaux du programme de pompes funèbres établi par Jean Galland, principal du collège, et qui s'exécutait devant nombre de seigneurs et de membres du Parlement. Le petit François, n'ayant pas encore quatorze ans, songeait à donner une suite à certain *Discours sur le bonheur de la vie monacale*, qu'il avait écrit quelques années avant, et à s'en aller chez les Capucins.

M. Le Clerc du Tremblay n'était plus là pour donner son avis; il était mort en 1587. Mais Mme Le Clerc du Tremblay donnait le sien, et cet avis était formellement hostile : protestante convertie, elle comprenait mal, encore, les vocations monacales. François, enraciné dans son idée par les tentations mêmes qu'il éprouvait, s'attachant de plus en plus à Dieu par réaction contre le diable, cherchait dans les *Soliloques* de saint Augustin un remède à ses vanités ordinaires, et il l'y trouvait; et ayant lu l'histoire du jeune prince Josaphat, séduit à l'esprit d'ascétisme et au goût de la solitude par le solitaire Barlaam, il se sentait, disait-il, amoureux d'un tel récit. Mais madame Le Clerc du Tremblay pensait que les

cours de l'Université, et les sports équestres de l'académie qu'avait fondée M. de Pluvinel, principal écuyer du roi, et quelques chevauchées hors de France en compagnie de jeunes gentilshommes épris de vie mondaine, distrairaient François de son âpre idéal d'ascèse et le lui feraient oublier.

François était un étudiant parfait, François était un cavalier parfait, et François, parcourant l'Italie sous le nom de baron de Maffliers, titre qu'il tenait de sa famille maternelle, était un beau type de gentilhomme élégant et cultivé, s'en allant d'université en université, à Pise, à Florence, à Rome, à Bologne, à Padoue, à Venise, se familiarisant avec le droit, se familiarisant avec le grec, dix mois durant. François même, à son retour en France, était un parfait homme de guerre, dans l'état-major du connétable de Montmorency, qui, en septembre 1597, reprenait Amiens sur les Espagnols, pour le roi Henri IV. Parfait diplomate aussi, dans la suite de l'ambassadeur Hurault de Maisse, dont il était parent, et qu'il accompagnait à la cour d'Élisabeth. Lorsque en janvier 1598 François revenait d'outre-Manche, dans toute l'allégresse de ses vingt ans, il n'y avait nulle carrière à laquelle il ne pût prétendre. Dans plusieurs déjà, il avait fait un premier pas, et tous ses premiers pas avaient été des succès.

Mais de tous les succès qu'il avait obtenus, un seul pour lui comptait : succès qui n'avait fait aucun bruit, car sous le règne de l'intolérante Élisabeth tout bruit aurait été dangereux; François, à Londres, logeant chez un calviniste, l'avait décidé à devenir papiste. L'histoire se colportait, discrètement, dans ces cercles mystiques parisiens dont M. l'abbé Bremond nous traçait jadis un si vivant tableau, beaux foyers de vie spirituelle dans lesquels se préparait la fondation des Carmels français. François connut madame Acarie, le chartreux Beaucousin, le jeune Pierre de Bérulle, le Capucin Benoît de Canfeld, Anglais converti; et son directeur de conscience André Duval, docteur en Sorbonne, pouvait leur parler de lui. Un jour, François prenait la route de la Chartreuse; vers Nevers son cheval refusait d'avancer; François rebroussait chemin vers Paris. Était-ce pour prêter l'oreille aux projets matrimoniaux de madame Le Clerc du Tremblay? Non, c'était pour aller conférer avec les Capucins du faubourg

Saint-Honoré, vers lesquels l'orientait madame Acarie. Soyez Capucin, lui disait Benoît de Canfeld. Le rêve même de sa quatorzième année se représentait ainsi devant son regard intérieur, avec l'impérieuse exactitude d'une consigne spirituelle.

A la fin de cette année 1598, furtivement, François Le Clerc du Tremblay courait à Orléans, pour se blottir, comme novice, en un couvent de Capucins; il laissait à sa mère une lettre d'adieux. A la ville, à la cour, dans les sphères parlementaires, madame Le Clerc du Tremblay multipliait les gémissements et les invectives : elle voulait que les Capucins fussent invités à lui rendre son fils. Elle allait à Orléans, le réclamait; le gardien du couvent appelait celui qui désormais avait pour nom le Frère Joseph; la mère se pâmait à demi. Allons-nous-en, disait François au gardien, et François rentrait derrière les grilles. Elle avait avec elle le procureur général au Parlement, qui annonçait au Père gardien que par la force, au nom du Parlement, au nom du Roi, il allait faire rendre à madame Le Clerc du Tremblay son fils François... Et soudainement, pendant qu'au couvent on priait, la mère s'apaisait, se désistait de sa requête. En visiteuse, elle entrait au parloir; plusieurs jours de suite elle voyait François; ses pleurs n'étaient plus des pleurs de protestation, mais des pleurs d'adhésion; elle était consentante, elle était soumise. Était-ce une vaincue qui reprenait la route de Paris? Nullement, elle avait au contraire remporté sur elle-même la plus glorieuse des victoires; elle se mettra bientôt sous la direction spirituelle de son fils, qui lui apprendra à aimer la Croix, à aimer l'oraison; un jour viendra, même, où elle aura sa part dans la fondation des Calvairiennes, la grande œuvre monastique du P. Joseph.

Peu de temps après, une autre visite arrivait, celle d'André Duval. Il attendait au parloir son ancien pénitent : il voyait entrer un novice, tout de noir barbouillé. Voilà ce qu'était devenu le baron de Maffliers! Frère Joseph, le matin, avait omis, à la messe solennelle, de présenter la patène au célébrant pour la lui faire baiser et la faire baiser ensuite aux autres religieux. « En expiation, avait signifié le P. maître des novices, vous irez, Frère Joseph, à la cuisine, et vous

baiserez le dehors de la poêle autant de fois qu'il y a de religieux, par votre faute privés du baiser de paix. » Ainsi avait fait Frère Joseph... L'histoire ne dit pas si M. Duval osa lui donner l'accolade, lorsqu'il constata sur ce visage les noirs vestiges de son impeccable obéissance. Le novice, au demeurant, s'imposait d'autres mortifications, beaucoup plus dures quoique moins visibles.

Entre ses exercices de noviciat, il versifiait un hymne de mille quatre-vingts vers à la louange de saint Joseph. Le futur missionnaire s'y révélait. A entendre ce poète, il n'eût tenu qu'à l'ange Gabriel de faire de saint Joseph un missionnaire :

> Quel bonheur à Joseph si, selon son courage,
> L'ange l'eût envoyé publier le message
> Du Messie arrivé.

Mais ce bonheur que n'avait pas eu saint Joseph, Frère Joseph le rêvait pour lui-même : il souhaitait, à la fin de son hymne, voir la croix triomphante « aux quatre coins du monde »; il voulait que cette croix fût pour lui un nouveau char d'Elie; il rêvait que ses désirs d'apôtre,

> Comme coursiers ailés volant par l'univers,
> Au milieu des combats et des peuples divers,
> Pussent porter au ciel les dépouilles exquises
> Des âmes, dans le rond de la terre conquises.

Le voilà tour à tour lecteur en philosophie chez les Capucins de Rouen, maître des novices chez ceux de Meudon, et puis gardien, de résidence en résidence, à Bourges, à Rennes, à Chinon, à Tours, et partout prêchant dans les églises, et quelquefois, à Meudon, par exemple, sur les places publiques; devenant, en 1614, provincial de Touraine, il se trouve, par ses relations de famille, en mesure d'approcher Condé lors des troubles civils qui, en 1616, déchirent le royaume : grâce à lui, la paix de Loudun est signée; dans l'intérêt de l'Église, qui requerrait que les huguenots rentrassent dans le calme et que les débats sur la souveraineté du Pape en matière temporelle fussent pacifiés, ce Capucin, à l'âge de trente-neuf ans, a mis le pied sur le terrain politique; mystique il restera, mais il ne pourra plus se dégager du jeu des affaires du monde.

Dans son existence s'ouvre une seconde période, dans laquelle une part de ses énergies, celles du politique, comme celles du mystique, sera consacrée au service de l'idée de croisade, et puis de celle d'évangélisation.

III

C'était dans les lignées spirituelles de saint François et de saint Dominique qu'au temps du roi Saint Louis l'idée missionnaire renaissante avait trouvé ses plus héroïques représentants; et d'autre part, lorsque, aux XVe et XVIe siècles le soubresaut provoqué dans les imaginations chrétiennes par la prise de Constantinople avait rendu quelque ascendant aux projets de croisade, on avait entendu des voix franciscaines s'en faire les apôtres, jusqu'au centre même des batailles.

Franciscain, ce Jean de Capistran qui, dès le lendemain de la prise de Constantinople, organisait contre les Turcs, en Hongrie, en Transylvanie, cette croisade danubienne qui fut le salut de Belgrade; Franciscain, ce cardinal Ximenés, qui, en 1509, conquérait Oran, et Bougie, et Tripoli, sur les Musulmans de la côte barbaresque; Capucin, ce Pistoggia, qui, en 1570, avait, par ses conseils à Pie V, préparé la victoire de Lépante; Capucin, ce Laurent de Brindes qui, en 1611, chassait les Turcs de la Hongrie. Le P. Joseph était de cette lignée; il rêvait d'une France pacifiée, qui se tournerait contre le Turc, et qui le bouterait hors d'Europe.

Parmi les seigneurs avec qui les négociations de Loudun l'avaient mis en rapport, le duc de Nevers paraissait qualifié pour s'éprendre aussi, lui, d'un tel dessein : dans ses veines coulait le sang des Paléologues, jadis empereurs d'Orient; et déjà, en 1602, au siège de Bade, il avait bataillé contre le Turc. Sa naissance, son passé, semblaient le prédestiner au rôle de croisé. Au surplus, dans une presqu'île du sud de la Morée, une population demeurée chrétienne, celle des Maïnotes, le considérait comme le véritable descendant des derniers princes chrétiens et légitimes; elle portait des médailles à l'effigie du duc, elle baisait son image. Depuis 1609, entre les Maïnotes et le duc, des pourparlers existaient : deux arche-

vêques et trois évêques maïnotes étaient venus lui demander son appui contre les Turcs, lui offrir la souveraineté, lui promettre de se faire catholiques romains, à l'école des Capucins. Le duc de Nevers, en 1612 et 1613, avait vu le Pape, les souverainetés italiennes : l'idée prenait corps. Elle paraissait susceptible, en 1616, de cimenter entre les princes français cette paix qui venait d'être rétablie à Loudun, susceptible de les entraîner tous en un harmonieux et fraternel élan.

Pour l'intérêt de la chrétienté, comme pour celui du royaume, le P. Joseph, dès le mois de juin 1616, était aux pieds de Paul V, et l'entretenait de la prochaine croisade. Il passait neuf mois à Rome : le 18 mars 1617, il regagnait la France, faisant quotidiennement quinze lieues; il oubliait les fatigues de la route en commençant un long poème latin qui s'appelait la *Turciade*. En 1618 il était en Espagne; il allait y passer les cinq derniers mois de l'année, et c'était pour parler de la croisade à la cour de Madrid. Terriblement épuisants étaient de tels voyages : les deux Capucins qui l'accompagnaient étaient morts à leur arrivée à Madrid. Lui, se remettait en route, continuant de versifier sa *Turciade*, et rythmant aussi, quelques pièces de vers français : une s'appelait *Vol d'esprit dans la course des voyages pour le service de la Grèce et de la Terre sainte*; une autre : *Complainte de la pauvre Grèce au roi Louis le Juste, aux Français, et aux autres chrétiens touchés du zèle de l'honneur divin, tels que sont spécialement les chevaliers du nouvel ordre de la Milice chrétienne.*

Deux siècles avant les *Orientales* d'Hugo, le P. Joseph est un poète philhellène.

Dans son *Vol d'esprit* il déclare :

Plus qu'Hélène à mes yeux Grèce riante et belle,
Pour toi le cœur me bat.
Pour t'affranchir des maux du brigand infidèle
Je m'apprête au combat.

Le seul roi m'est chrétien qui pour toi prend les armes;
Pour toi je ne veux moins
Qu'entonner la trompette et sonner mes alarmes
Du monde aux quatre coins.

La complainte de la pauvre Grèce comprend trois parties. D'abord une évocation du passé : le P. Joseph gémit sur

La Grèce misérable autrefois allumée
Comme une lampe ardente aux yeux de l'univers.

Puis une longue prosopopée de la Grèce, qui appelle la chrétienté aux armes : elle invoque Paul V, le supplie de proclamer la croisade :

Vous, successeur de Pierre et de Jésus vicaire,
De vos peuples charmés pour dissiper le sort,
Élevez de la Croix le puissant reliquaire;
Sous ce grand étendard unissez leur effort.

Elle invoque le duc de Nevers :

Que tout vain passe-temps, tout malaise il renie,
Pour la gloire avancer du suprême Seigneur.

Une troisième partie de la complainte montre des croix pleuvant d'en haut, et les anges ayant leurs dos étendus,

Pour recevoir ces croix qu'ils portent en hommage
Aux chevaliers chrétiens par le monde épandus.

Depuis le 29 septembre 1617, fête de saint Michel, le duc de Nevers, d'accord avec le P. Joseph, avait envisagé la fondation de l'ordre de la Milice chrétienne, qui grouperait ces chevaliers; au milieu de l'été 1618, l'ordre comptait déjà vingt sept princes ou seigneurs; en août, les frères Pétrignani, fondateurs, au diocèse de Spolète, d'une « Milice de chevaliers sous le nom et titre de la très heureuse Vierge Marie, Mère de Dieu et sous la règle de saint François d'Assise », venaient à Paris pour unir leur milice à celle du duc de Nevers : l'union était ratifiée solennellement, en novembre, dans l'église des Capucins d'Olmutz; et d'après les instructions qu'envoyait d'Espagne le P. Joseph, cet ordre devait former, pour deux ans, un corps d'armée de cinquante mille hommes, auquel se pourraient joindre grande quantité de peuples disposés à la révolte contre le Turc, comme sont les Valaques, Moldaves et autres pays adjacents »; le P. Joseph ajoutait que « l'on aviserait s'il serait utile, pour le bien de la chrétienté, que Constantinople et partie des provinces contiguës fussent laissées en possession du dit ordre ».

Le jour de la Toussaint 1619, les Français faisant partie de l'Ordre de la Milice chrétienne prêtaient solennellement, dans

la cathédrale de Nevers, le serment ordonné par le Pape : le P. Joseph prêchait; et le Bullaire des Capucins dit que le sang bouillait dans les veines des chevaliers, *ad praedas et caedes Turcorum*.

Mais hélas, en Allemagne, la guerre de Trente ans avait commencé. La chrétienté était plus déchirée que jamais; une partie de la milice chrétienne voulait s'employer contre les hérétiques plutôt que contre le Turc. Le P. Joseph continuait d'espérer; il obtenait du duc de Nevers qu'il fît construire cinq vaisseaux qui débarqueraient en Péloponèse des troupes françaises et italiennes, tandis que l'Allemagne et la Pologne attaqueraient le Turc par terre. Les Papes successifs, Grégoire XV, Urbain VIII, continuaient à mettre espoir, et dans la milice et dans la croisade; les constitutions de la milice, en 1625, étaient expressément approuvées par Urbain VIII. Elle s'appelait définitivement : « Ordre religieux de la milice chrétienne, sous le titre de la conception de la bienheureuse Vierge Marie »; et Urbain VIII écrivait à la cour de France toute une série de lettres en vue de l'union de la chrétienté contre le Turc. Mais à ce moment même le sang coulait en Valteline, et le roi d'Espagne, en 1626, ne voulait pas entendre parler d'établir chez lui la milice, il craignait qu'elle ne fût un instrument de l'influence française.

Le beau rêve s'ajournait, mais la *Turciade* s'achevait, une épopée de quatre mille cent trente-sept vers latins, dans laquelle on voyait Satan souffler la discorde à travers le monde chrétien, et le Christ prêcher la croisade, et saint André parler pour la Grèce, et saint Simon et saint Jude parler pour la Perse, et saint Philippe, et saint Bernard, et saint François, et sainte Claire, militer pour les grands desseins du P. Joseph. A la fin du poème, le Capucin disait qu'une nuit la France lui était apparue, lui parlant avec fierté de son passé, avec tristesse de ses fautes présentes et de ce que ces fautes lui coûtaient; mais puisqu'elle avait jadis, en conquérant Rome, respecté le Capitole; puisqu'elle avait, par les mains de Charlemagne, relevé de ses ruines l'empire de Rome; puisqu'elle avait su faire accepter à l'Espagne les lois du Christ; puisque toujours elle avait combattu l'hérésie, elle avait confiance qu'elle pourrait accomplir cette tâche

que le destin réservait aux Français, la mise du mahométisme au tombeau :

Servari Francis Mahometica funera fatis[1].

« C'est une véritable Énéide spirituelle », disait Urbain VIII au P. Joseph après avoir lu le manuscrit de la *Turciade*. Du vaste projet de croisade du P. Joseph, il ne devait rester hélas! que cette amplification poétique. Le Capucin eût voulu être l'ouvrier d'une croisade, il n'en fut que le chantre. Car il était de ces hommes qui ne s'attardent à des rêves qu'autant qu'ils peuvent stimuler l'action, et qui leur imposent silence lorsqu'ils risquent de la paralyser : dès qu'il reconnut que l'état de l'Europe politique n'était nullement propice à l'armement général de la chrétienté contre le Turc, toutes ses initiatives, toutes ses prières furent dirigées vers l'œuvre d'expansion missionnaire.

IV

Au cours du XVIe siècle, on avait vu quelques Capucins, héroïques coureurs d'aventures, s'en aller en terre d'Islam à la recherche des âmes, ou bien à celle du martyre, et c'était le martyre qu'ils trouvaient. Le chapitre général de 1587 avait déclaré que l'apostolat des infidèles serait désormais l'une des besognes des Capucins; et tout de suite une mission capucine s'était essayée dans Constantinople, où saint Joseph de Léonisse s'illustra. Puis en 1611, à la demande de Marie de Médicis, le P. Léonard, provincial de Paris, avait permis que quatre Capucins « capables et dévots » fussent attachés au petit essaim de Français qui, sous la direction du sieur de Razilly, allait au Brésil, trois ans durant, maintenir nos fleurs de lis sur le littoral des Topinanbos, jusqu'à ce qu'ils en fussent expulsés par les Portugais.

Pour proclamer hautement la vocation missionnaire de ses frères en religion, le P. Joseph n'avait pas attendu leur première traversée de l'Océan. Dès 1604 et 1605, parlant aux

1. La *Turciade*, en fait, n'est connue que depuis que l'archiviste de la Vaticane, Alexandro Pierolisi, la découvrit à la bibliothèque Barberini, et que l'abbé Dedouvres put ainsi consacrer à ce poème sa thèse latine.

novices de Meudon, il se plaisait à rappeler de quel esprit apostolique avait toujours été animée cette famille de saint François, dont les Capucins étaient le plus jeune rameau.

« A peine notre ordre était-il né, disait-il, que tous voulaient mourir, et non seulement ils voulurent, mais il coururent par le monde au dessein du martyre. Douze pauvres Frères Mineurs embrassent tout le monde. Si leurs pieds n'allèrent pas partout, au moins partout s'étendit leur renom, et leurs effets en plusieurs lieux. Les mécréants de l'Afrique et de l'Asie, les sultans et les Saladins, furent étonnés par la vue de saint François et de ces chrétiens encouragés[1]. » Il lui paraissait qu'à l'image des premiers Franciscains, les Capucins devaient être les pages d'honneur de Jésus-Christ et comme ses soldats d'élite, pour tenir les premiers rangs aux jours des batailles et des assauts.

Aimer la souffrance, aimer la croix, c'était là, pour le P. Joseph, la marque et l'exigence d'une telle vocation. « La seule foi, disait-il, était pour les chrétiens vulgaires, et l'honneur de la souffrance était mis en réserve pour un présent exquis aux chers amis, tels que sont par prééminence les vrais Frères Mineurs, qui portent le privilège de cette faveur imprimé dans les lettres patentes des stigmates de leur saint Père. » Aussi, dans son *Introduction à la vie spirituelle*, écrite à la fin de 1613, au moment où il était provincial de Touraine, se plaisait-il à décrire « tout l'excès de la vie capucine, ce vil habit presque effroyable couvert de sac, et ces pieds nus souvent déchirés, cette extrême mendicité, cette quête laborieuse, ces pauvres cellules étroites ainsi que des grottes et prisons, ce cheminer pieds nus par les fanges et par les neiges, et pour les meilleures nuits, se coucher sur la paille, et bien souvent aux champs, dans l'étable et dessus la terre; bref, tout cet équipage apostolique que le monde estime folie ».

Dans ses aspirations missionnaires, le P. Joseph fut singulièrement encouragé par une « sainte amitié » dont parle son biographe Lepré-Balain, et qui l'unissait au capucin Jérôme de Narni, prédicateur de la cour pontificale.

L'amitié datait de 1616, de ce premier voyage de Rome, où il était allé entretenir le Pape du projet de croisade. Si nous

1. Dedouvres, *op. cit.*, I, p. 235.

ouvrons le Mémoire présenté au Roi par le P. Joseph à la suite de ce voyage, Mémoire intégralement reproduit dans l'appendice du livre de M. Fagniez, nous y voyons que du succès d'une telle croisade le P. Joseph attendait d'heureux fruits pour les missions africaines elles-mêmes. Il avait, à Rome, vu des lettres du « Prêtre Jean », reçues quatre mois plus tôt par le Pape; il avait, à Rome aussi, vu des lettres écrites par le roi de Congo à ses agents auprès du Pape. Or, le Prêtre Jean assurait le Pape, « avec termes fort efficaces, de son obéissance et du désir qu'il avait de lui réunir tous ses peuples » ; et le seul obstacle que signalait le Prêtre Jean, c'était l'impossibilité de communiquer avec le Saint-Siège, le Turc possédant l'Égypte et s'étant saisi de tous les ports de la mer Rouge. Et le roi de Congo, de son côté, priait le Pape de lui envoyer des personnes capables d'instruire son peuple en la foi chrétienne, et l'assurait que trois ou quatre rois païens ses voisins avaient le même désir.

Le P. Joseph, qui possédait des idées assez vagues sur la cartographie de l'Afrique, croyait que le Congo, où l'on pourrait, pensait-il, « aborder des ports de Bretagne en moins de six semaines », était comme un vestibule de « la terre près du Prêtre Jean[1] ». Illusions cartographiques, assurément! Mais ce qu'il en faut retenir pour la psychologie du P. Joseph missionnaire, c'était la liaison qu'il établissait entre le succès éventuel d'une expédition guerrière contre le Turc et cette immense entreprise qu'était la conversion du continent africain.

Six ans se passaient; en 1622, la congrégation romaine de la Propagande était fondée. Quelle que soit la part qu'ait eue dans cet événement Jérôme de Narmi, il est certain que les deux amis s'en réjouirent, et que Rome le savait, et qu'en entrant immédiatement en rapports avec le P. Joseph, le cardinal Saula, préfet de cette congrégation, témoignait des espoirs immédiats que très fermement il mettait en lui, en ses frères capucins. Le Pape, expliquait-il au P. Joseph, « veut envoyer des missionnaires par tout le monde »; il commande à tous les généraux des ordres religieux de faire apprendre les langues étrangères « à ceux qui, pour être employés, auraient les mouvements et les talents nécessaires »; il souhaite enfin

1. Fagniez, *op. cit.*, II, p. 475.

de voir « les Capucins français entreprendre des voyages hors le royaume, afin de découvrir les pays où il y a le plus de dispositions, vu qu'ils peuvent aller par tout le royaume du Turc sous l'appui de l'ambassadeur de France et des Consuls ». Cette même année, Clément de Noto, général des Capucins, et Jérôme de Castel, leur procureur, invitaient le P. Joseph à « disposer de bons ouvriers pour les pays étrangers, sur l'espérance que la moisson était mûre en plusieurs contrées ». Ainsi se tournaient vers le P. Joseph, et le cardinal qui venait d'être préposé à l'apostolat universel, et les autorités supérieures de sa propre famille religieuse : ce Capucin de France, l'année même où la Propagande se fondait, se voyait le point de mire de tous les regards : on saluait en lui un collaborateur prédestiné pour l'œuvre missionnaire.

V

Il avait presque pris les devants : dès le 23 janvier 1622, sur sa demande, le P. Pacifique de Provins et le P. Hippolyte de Paris s'étaient embarqués à Marseille, en vue de « prendre garde aux lieux où plus commodément et plus utilement pourraient être établis des religieux Capucins ».

Un rapide périple les avait menés à Constantinople, Alexandrie, Rosette, le Grand Caire, Damiette, Jérusalem, Nazareth, Sidon, Damas : voyageant en « éclaireurs », partout ils avaient trouvé des chrétiens désireux de recevoir des Capucins; des personnes de qualité leur avaient, par écrit, exprimé ce vœu, des consuls français l'avaient authentiqué. A la fin de l'été, ils étaient à Rome, aux pieds de Grégoire XV : ils réclamaient six missionnaires pour Alep, quatre pour Constantinople, quatre pour Smyrne, quatre pour Alexandrie, quatre pour l'Arménie. Et le 10 janvier 1623, l'un des premiers actes de la jeune congrégation de la Propagande fut d'accueillir cette requête, et d'ordonner aux supérieurs des Capucins qu'ils recrutassent ce contingent d'apôtres, auxquels elle donnerait leurs pouvoirs[1].

Six mois plus tard, Grégoire XV mourait : n'allait-il pas en résulter quelque secousse pour la congrégation nouvelle? Le

1. P. Godefroy, *Études franciscaines*, septembre-octobre 1933, p. 445.

P. Joseph semblait s'en inquiéter lorsque, le 23 juillet, il écrivait à Jérôme de Narni : « Je cherche et rencontre en vous cet esprit et cette voix que Jésus a choisis particulièrement afin de faire produire les saintes pensées dans le cœur du Pape pour l'érection de la Sacrée Congrégation de la propagation de la foi. » Il le suppliait de « mettre son zèle à soutenir cette congrégation », et, d'autre part, de faire en sorte que « la religion des Capucins se rendît digne, conformément à son obligation, de secourir la sainte Église dans ses urgentes nécessités et présentes et futures ».

Ni le prestige de la Propagande ni celui des Capucins n'allaient péricliter sous Urbain VIII : lorsque, en 1625, le P. Joseph venait à Rome pour le chapitre général de l'Ordre, le nouveau Pape l'accueillait deux fois la semaine, en des audiences qui se prolongeaient. Urbain VIII fut rapidement séduit, à l'idée de l'aide que la diplomatie française pourrait prêter aux Capucins dans le Levant. En vain le P. Joseph lui suggérait-il de recourir à un autre que lui pour mener à bonne fin cette grande œuvre; « vu le grand zèle qu'avait celui-ci du recouvrement des Saints-Lieux et le soin particulier qu'il avait pris de faire ordonner aux Capucins des études en grec, hébreu et arabe », ce fut à lui que le Pape et le Consistoire voulurent confier, comme champ d'apostolat, le bassin méditerranéen.

On vit alors le P. Joseph se faire pèlerin dans Rome, d'église en église, demandant pour cette œuvre les protections célestes. Il consultait aussi le général et le procureur de l'ordre, et certaines notabilités capucines des divers pays. « Chacun de ces Pères l'assura qu'il souhaitait pour soi une pareille grâce, mais qu'étant nés dans des États qui n'étaient pas un appui si favorable que celui du roi de France, ils étaient frustrés de leurs désirs. » Le P. Joseph écoutait tous ces propos; il s'enracinait dans son idée — ce sont les propres termes de son historien Lepré-Balain — que « le temps n'était pas encore déclaré de Dieu pour la guerre contre le Turc, et il jugeait que, par le moyen des missionnaires, il servirait au pauvre peuple qui gémissait sous sa tyrannie, et disposerait des Pères capables d'aider à un si grand dessein, par les langues et les intelligences ».

Le 13 juin, il était nommé préfet des Missions étrangères pour dix ans, et Urbain VIII, sur ses instances, lui donnait comme auxiliaire, en cette fonction, le P. Léonard de Paris, qui d'ailleurs eut moins un rôle de collaboration qu'un office de signature. Le P. Joseph, qui détestait de se mettre en avant, fera d'habitude signer par Léonard les messages adressés à la Propagande. A la faveur de son nouveau titre, il recrutait, dans les couvents de son ordre, les vocations missionnaires, et par ses conférences il s'efforçait à les susciter. Il faisait appel à la piété de Louis XIII pour l'établissement des missions, pour l'achat des couvents, ou des hospices, ou des meubles, ou des ornements liturgiques, ou des livres d'études.

Strictement et sans jactance, grâce aux décisions d'Urbain VIII et aux initiatives du P. Joseph, la France de Louis XIII, officiellement chargée de l'apostolat méditerranéen, aurait pu dire de cette mer : *Mare nostrum.* Nos Capucins, d'accord avec Richelieu, se partageaient ce vaste domaine que, deux cent soixante-quinze ans plus tard, Étienne Lamy dénommera la France du Levant. La province capucine de Paris fut désignée pour fournir des missionnaires à la Grèce, à l'Asie Mineure et à l'Archipel. Les missionnaires d'Égypte, d'Alep et de Badgad, de Mésopotamie, de Perse, durent être tirés de la province capucine de Touraine. Ceux qui iraient à Sidon, à Beyrouth, à Damas, seraient fournis par la province capucine de Bretagne. Le P. Joseph fit admettre par la Propagande que ce serait lui, et lui seul, qui choisirait et proposerait à l'agrément de Rome les Capucins destinés à cette besogne d'évangélisation. Et dix ans plus tard, la Propagande consentit qu'à Paris même le nonce leur donnât directement leurs pouvoirs avant qu'ils se rendissent à leur poste.

Un *Mémoire* adressé à Mgr l'illustrissime cardinal de Richelieu, chef du conseil du roi et superintendant du commerce de France, à la date du 26 novembre 1626, avait été attribué par M. Fagniez au sieur de Razilly; nous inclinerions à croire, avec le chanoine Dedouvres, qu'il est du P. Joseph[1].

L'auteur demande au cardinal de multiplier les navires

1. Dedouvres, *op. cit.*, II, p. 84. Ce Mémoire fut publié par Léon Deschamps dans la *Revue de Géographie*, 1886, II, p. 373-383 et 453-464.

de France et de « commettre à leur gouvernement les plus expérimentés capitaines qui soient dans le royaume, leur ordonnant qu'ils aillent délivrer les chrétiens esclaves qui sont en Barbarie, et réduire les infidèles au giron de l'Église... » « Si nos vaisseaux, observe-t-il, peuvent faire de grandes conquêtes pour le temporel, il convient pourtant de travailler principalement pour le spirituel, qui est dans l'Afrique et dans l'Amérique, où il y a plusieurs millions d'âmes qui ne respirent sinon d'être instruites en la vraie loi divine ».

Les exigences que montre l'auteur du *Mémoire* sont, très vraisemblablement, celles d'un missionnaire, expert aux choses d'Église, et qualifié pour parler d'une voix franche et haute.

Il est besoin, dit-il, de grandes sommes de deniers pour travailler à la conversion de ces pauvres âmes, afin d'introduire des séminaires et de porter des étoffes pour habiller les peuples nus, lorsqu'ils seront baptisés... Cette bonne œuvre touche à Messeigneurs les cardinaux, archevêques, évêques et prélats, qui pourraient par leur bonté, contribuer le cinquième de leurs revenus, et élire dans chaque archevêché gens qu'ils connaîtraient fidèles pour l'administration de leurs deniers qui seront employés pour la seule gloire de Dieu et bien public. Même du susdit argent, on fera embarquer quantité de pauvres pour les transporter dans les pays étrangers, où seront plantées les colonies, et on fondera des revenus raisonnables pour bâtir des églises et pour l'entretien des archevêques et évêques qui y pourront être; ils auront même droit comme ils ont en ce royaume, pour la dime. Je sais que la charité de l'Église est bien refroidie et que plusieurs aiment mieux pour leur argent, aller à la chasse, prendre les lièvres que d'avoir soin de la conversion des pauvres âmes, ce qui fera que plusieurs ne voudront contribuer volontairement à de telles choses. Et pour y remédier en les faisant participants de ces bonnes œuvres, il conviendra que, les biens que l'Église qui sont à la nomination du roi venant à vaquer, Sa Majesté les donne à charge d'une pension annuelle du cinquième du revenu, pour employer aux saintes entreprises ci-dessus.

Le *Mémoire* appelait l'attention de Richelieu sur la multiplication des captifs français en pays barbaresques.

Votre Grandeur considérera, s'il lui plaît, que de tout temps la nation française a été libre et franche pour tout le monde et qu'il n'y a que depuis vingt-quatre ans que les Turcs ont rendu esclaves les Français naviguant sous les trois fleurs de Lis, y en ayant à présent dans l'Afrique plus de six mille des meilleurs mariniers du royaume qui sont contraints par les tourments à renoncer à la loi de Jésus-

Christ, puis servent de pilotes aux barbares pour venir aux côtes de France prendre leurs parents et compatriotes, ce qui arrive journellement.

Pour faciliter les moyens de mettre les captifs en liberté, le correspondant du cardinal songeait :

Une partie des deniers nécessaires à cet effet se pourra trouver sur les droits du dixième des prises qui se feront en mer, aux voyages de long cours, ensemble sur les droits de congés donnés aux navigateurs d'aller en mer. Même, l'on pourra obtenir de Sa Sainteté et bulles et permissions de manger de la viande en carême comme l'on fait en Espagne, dont le produit des aumônes sera employé au rachat des susdits esclaves. L'on y pourra ajouter que tous ceux qui auront des carrosses dans Paris contribueront vingt-cinq écus par an pour la délivrance des esclaves français détenus en Barbarie. Cette affaire donnera un million de bénédictions à Sa Majesté et à ceux qui contribueront à cette bonne œuvre.

Ainsi le P. Joseph, tant pour le rachat des chrétiens captifs que pour la conversion des peuples lointains, prévoyait-il la collaboration de la générosité française, en des pages qui d'avance annonçaient la création d'une France coloniale en même temps qu'elles fixaient à cette France coloniale ses devoirs missionnaires.

VI

Turquie d'Europe, Archipel, Syrie, Éthiopie, Perse, Maroc : tels furent les pays où l'on vit, en très peu d'années, la bure capucine rayonner.

Notre ambassadeur Cézy l'installait à Constantinople : l'Église romaine avait besoin d'y consolider ses positions en face de ce patriarche grec Cyrille Lucar, qui systématiquement propageait dans son Église les conceptions de Luther ou celles de Calvin; ce péril, depuis longtemps dénoncé par les Jésuites du Bosphore, n'échappait point au P. Joseph, et le chanoine Dedouvres croit pouvoir lui attribuer certain article du *Mercure Français*, où l'on lisait en 1629 ces lignes d'alarme : « Il est bien croyable que Cyrille se travaille à faire provigner le calvinisme et que les ambassadeurs de la Grande-Bretagne, de Hollande et d'autres, fournissent l'appointement. »

« Voyant combien les Pères capucins sont bien vus de toutes les Nations, et que même les Turcs les ont en grande estime, je me suis résolu d'en envoyer deux à Scio » : ces mots se lisent, en 1627, dans une lettre de Cézy à Louis XIII; et le P. Joseph écrira bientôt au secrétaire de la Propagande que les Turcs, à Scio, « fournissaient aux Capucins du bois pour la construction des autels ». D'autres îles de l'Archipel portèrent envie à Scio; à leur tour, elles voulurent des religieux « francs » : ce fut en 1628 Naxos, dont Cézy écrivait : « La fleur de lis et le nom du Roi sont en même honneur à Naxos que dans la propre France », et puis ce fut Syros, ce fut Andros.

Sur la terre ferme, aussi, sur cette terre syrienne où jadis avaient retenti les premiers échos de l'Évangile, les Capucins posaient pied : le P. Pacifique, qui naguère — nous l'avons vu — avait fait dans le Levant un voyage d'observation, les établissait dans Alep. Et tandis qu'à Smyrne, tandis qu'à Sidon, d'autres résidences capucines s'installaient, le P. Pacifique s'acheminait vers Babylone, vers Ispahan. Schah Abbas, le fastueux souverain de la Perse, voulait le loger princièrement. « Le logement qui suffit à mon âne, disait le pauvre Capucin, est encore assez noble pour moi. » — Sur quoi le Schah commandait d'avoir soin de cet âne, puisque le Père ne voulait pas qu'on eût soin de sa personne.

Pacifique, en appendice au récit de ses Voyages, notait avec fierté ces propos du Schah : « J'ai en ces quartiers tous ceux dont je ne me soucie pas tant (Italiens, Espagnols, Anglais, Hollandais), et ne puis-je y voir les sujets du roi de France, que j'ai le plus désirés! Mon royaume ne sera jamais accompli si je n'en ai. Or maintenant qu'il y en a (et le Schah montrait les Capucins) il ne me manque plus rien. » Pacifique avait la joie d'entendre le Schah proclamer, en montrant le portrait de Louis XIII apporté par le Capucin : « Je veux que vous sachiez que ce prince-là est le plus grand Roi qui soit au monde. » Et parce qu'Abbas voulait complaire à ce grand Roi, Pacifique, rentrant en France en 1629, pouvait annoncer à Louis XIII et au P. Joseph qu'il y avait désormais des Capucins dans Ispahan et des Capucins dans Babylone.

Dans le Liban, aussi, l'activité capucine se dépensait, pour l'éducation des Maronites. Le P. Joseph avait à cet égard de

très amples visées. Les professeurs de latin des Maronites, ce seraient les Capucins : la Propagande et Louis XIII subviendraient aux frais. Il voulait qu'au Liban, en un endroit tranquille, à l'abri des attentats ottomans, les Capucins créassent une imprimerie pour les langues arabe, perse, turque, syrienne; déjà il possédait quelques matrices de ces langues et déjà des Capucins de France s'exerçaient à la typographie. « C'est chose incroyable, disait-il à la Propagande le 15 août 1627, que la joie, l'admiration, l'ardente ferveur, que sont susceptibles d'éveiller parmi ces peuples la nouveauté et l'utilité d'une telle création ». Pour la réaliser, il avait l'homme qu'il fallait, c'était Gilles de Loches, excellent orientaliste, dépisteur des livres rares, grammairien, lexicographe, inventeur même d'un système d'imprimerie, et par surcroît, lié d'amitié avec le grand érudit Peiresc. L'œuvre paraissait s'imposer; l'ouvrier était tout trouvé.

Pour une fois hélas, le P. Joseph allait échouer. L'Université de Paris se refusait à laisser les Capucins prendre les empreintes des beaux caractères qu'elle possédait. Louis XIII insistait près d'elle, mais en vain; sans doute les réservait-elle en vue de la future fondation de l'imprimerie royale, qui surviendra en 1640. Le P. Joseph ne se décourageait pas, il faisait savoir à la Propagande qu'il se proposait d'insister encore. Brèves, ancien ambassadeur à Constantinople, possédait des caractères arabes; le P. Joseph l'informait qu'on les lui demanderait, et que le roi les paierait un bon prix. Mais sur ces entrefaites, un agent secret de la Propagande se présentait chez Brèves pour acquérir ces caractères. On sut ainsi que la Propagande voulait établir à Rome même la typographie que le P. Joseph aurait souhaité de faire fonctionner en plein Liban.

L'Éminence grise dut congédier son magnifique rêve, se bornant, de temps à autre, à faire imprimer aux frais du roi, par quelques Capucins typographes, des catéchismes et Évangiles en langues orientales. Avant que ne s'achevât l'année 1627, la typographie de la Propagande était fondée : c'est dans Rome même que s'inaugurait le foyer intellectuel dont le P. Joseph aurait voulu illuminer l'Orient.

A l'autre extrémité du bassin méditerranéen, des Capucins

accompagnaient le sieur de Razilly dans ses expéditions marocaines, comme naguère d'autres Capucins l'avaient accompagné au Brésil; c'est pour la rédemption des esclaves que le P. Joseph les envoyait, en même temps qu'il caressait l'arrière-pensée d'établir au Maroc une sorte de protectorat français. Deux de ces religieux, Pierre d'Alençon et Michel de Vezins, prisonniers cinq ans durant, eurent la déception de succomber à la peste, alors que l'un d'eux se flattait déjà, dans une lettre au P. Joseph, que tous deux fussent voués au martyre, « étant déjà condamnés, ce dit-on, à mourir ou à renier la foi ».

Le martyre, ce fut chez les Abyssins, adeptes du rite copte et séparés de l'Église romaine, au ve siècle, par l'hérésie d'Eutychès, que deux missionnaires capucins du P. Joseph le rencontrèrent. Ils sont aujourd'hui béatifiés : l'un était Agathange de Vendôme, et l'autre Cassien de Nantes. Trahis et outragés par l'archevêque même qu'ils avaient contribué à faire nommer, dénoncés par les milieux schismatiques de la cour éthiopienne, persécutés sans merci par l'aventurier luthérien Pierre Heyling, qui était devenu le familier du Négus Basilidès, la pendaison leur était réservée. Le 6 août 1638, la populace de Gondar était avide de voir leur mort, les potences se dressaient sous leurs yeux, on brûlait leurs livres, leurs objets de piété. On se mettait en quête de cordes pour les pendre. Des cordes, nous en avons, disait Cassien; et il montrait celles qui entouraient leur bure. Les bourreaux s'en servaient pour les étrangler.

Trouverait-on, dans l'histoire religieuse, d'autres martyrs qui aient fourni eux-mêmes l'outil de leur supplice? Agathange et Cassien élevèrent la corde capucine à la dignité de trophée; ils firent plus encore qu'offrir leurs vies, ils dispensèrent leurs bourreaux de chercher l'instrument de leur mort.

Le P. Joseph devait leur survivre quatre mois seulement : les missions méditerranéennes dont il avait été l'organisateur avaient, grâce à ces deux religieux, connu la gloire du sacrifice suprême, le sang versé.

En décembre 1638, cinq jours avant de mourir, le P. Joseph

entretenait ses religieuses calvairiennes de son rêve tenace de rendre aux chrétiens les Lieux Saints; trois jours avant de mourir, il se faisait relire, à table, l'histoire de la guerre des chrétiens contre les Turcs; le signet qui dans le livre marqua la dernière lecture l'ouvrait aux pages qui parlaient de Godefroy de Bouillon conquérant la Terre sainte.

Le vieux Capucin agonisant songeait, comme en ses jeunes années, au tombeau du Christ; mais ce dernier représentant de l'idée de croisade avait fait de la Méditerranée, comme autrefois saint Paul, la mer sur laquelle circulait le message chrétien; il avait commandé que dans les profondeurs de l'Asie, dans celles de l'Afrique, d'autres Capucins portassent leurs pas, au péril de leur vie. Et de même qu'au moyen âge les papes espéraient qu'un jour les Tartares, s'ils devenaient les fidèles du Christ, pourraient prendre l'Islam à revers, le réaliste qu'était le P. Joseph, aux rares heures de loisir où il pouvait écouter son imagination, comptait sur les Abyssins, lorsqu'ils seraient catholiques, sur les Persans, lorsqu'ils seraient chrétiens, pour apporter une aide aux souverains d'Europe dans la lutte contre le Turc. Si ce beau songe eût pu s'accomplir, les missions capucines n'auraient été qu'une première étape vers la réalisation de l'idéal chanté dans la *Turciade*.

GEORGES GOYAU,
de l'Académie française.

PALAIS D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

LE PALAIS DE 1900

I

A la fin du XIXe siècle, au début de celui-ci, le Palais valait-il mieux que le Palais de 1935? Il était autre, peut-on affirmer sans mentir. Mais, dans quelle mesure différait-il? Pour le savoir, posons le premier terme de la comparaison. Tâchons d'évoquer le personnel judiciaire, environ 1900. La tempête de l'affaire Dreyfus, dans le monument de la place Dauphine a brisé quelques vitres. Le vent souffle encore en s'apaisant, mais tout a frissonné. Et l'on a, du dehors, regardé jusqu'au fond le Palais et les Chambres.

Il semble qu'à cette époque beaucoup de choses se modernisent. Même la silhouette de pierre bientôt va se compléter. Du côté du quai de l'Horloge, rien ne changera, par bonheur. Mais une aile toute neuve ne tardera pas à se mirer dans le petit bras de la Seine. La vilaine petite rue qui fait un coude du quai des Orfèvres au boulevard du Palais disparaîtra, ses maisons étroites dont les escaliers s'étranglent entre des murs plâtreux seront abattues.

Vers 1900, le Palais moins peuplé[1] était, sauf aux jours de crise, plus tranquille, plus intime, et le bourdonnement de la grande salle était sans éclat.

Quand on cherche ce Palais dans sa mémoire, on le trouve encore tout attaché aux temps anciens et ses familiers sont

1. De 714 avocats en 1880, le barreau était passé à 1 129 en 1900.

soucieux d'en conserver le pittoresque. Quand on le regarde ainsi, rétrospectivement, les yeux fermés, un spectacle magnifique et ridicule surgit d'abord : c'est un défilé d'opéra, sans musique, une ample cérémonie qui retarde de trois cents ans. On dirait que tout le Parlement, les présidents à mortier, les gens du Roi, sont réveillés de leurs tombeaux.

Le cardinal-archevêque de Paris tout à l'heure était parmi eux. Dans la Sainte-Chapelle ranimée pour cette seule fois de l'année, il disait la messe, la *Messe rouge*, dans le plus beau des décors.

C'est le jour de la rentrée. A travers la Galerie Mercière qu'il encombre, le monde judiciaire, à la queue leu leu, rentre maintenant de l'église dans le Palais, dans l'ordre hiérarchique scrupuleusement observé. Tous défilent gagnant la Première Chambre de la Cour. Et des badauds, maintenus de l'un et l'autre côté de la Galerie, passent la revue annuelle de la magistrature. Qu'ils la regardent bien; l'an prochain, avec d'autres traditions du passé, cette cérémonie disparaîtra. Qu'ils contemplent, en tête du cortège, « les vieux de la vieille », les anciens de la Cour suprême. Ils vont, à pas d'enterrement; leurs corps sont courbés et fragiles, de hauts faux cols soutiennent leur tête. Les jeunes disent d'eux, qu'ils sont, moralement aussi, « collet monté ». « Cela vaut mieux que le débraillé moderne », répondent-ils. Dans leur robe pourpre, ils s'efforcent de ne pas fléchir sous le poids des fourrures, ils veulent rester majestueux. Certains rappellent des portraits de vieillards de Lucas Cranach ou d'Albert Dürer. Mais s'ils se laissaient aller un peu et ne redressaient pas autant que possible la taille, ils prendraient aussitôt, malgré l'hermine, un aspect minable de pauvres vieux.

Près de ces Burgraves de la Cour suprême, marchent les Conseillers et le parquet de la Cour de Cassation, puis Messieurs de la Cour d'appel; les procureurs, les avocats généraux tous en rouge. Moins de joues glabres, des favoris descendent des tempes, des barbes s'étalent.

Enfin, en leurs robes noires, devant les avocats noirs aussi, voici les juges au visage moderne, les procureurs, les substituts, l'œil plus vif et qui semblent trouver ce défilé bien long! Que de temps pour ces quelques pas à franchir! Les anciens

sont-ils alourdis par la chaîne des coutumes qu'ils traînent et que les jeunes ne veulent plus soutenir?

Comme on avance lentement, ici aussi.

Mais de ces magistrats dont s'est développée la théorie selon le vieil usage, c'est la valeur professionnelle et morale qui nous importe. Ce grand corps judiciaire est-il bon, est-il mauvais?

Sur les quais, jadis, on trouvait deux bouquins intitulés l'un : *le Bien qu'on a dit...*, l'autre : *le Mal qu'on a dit des femmes*. A-t-on sur la magistrature édité deux compilations pareilles? Si elles existent, le premier volume en doit être très mince, car, depuis les temps les plus reculés, c'est surtout la médisance qu'ont connue les « justiciards ». Les hommes, les Français surtout, assoiffés de justice, ont trouvé toujours que la leur était mal rendue; jamais ils n'ont été contents de ceux qui avaient la formidable charge de prononcer entre eux.

Il est pourtant un hommage qu'à la fin de l'autre siècle, sans hésiter, unanimement on rendait à cette magistrature. On proclamait son parfait désintéressement. Le juge tranchait des procès roulant sur des millions et ne songeait pas même à envier ceux à qui ces fortunes étaient attribuées. Il les enlevait à ceux-ci, les donnait à ceux-là; il ne les vendait à personne. Son refus d'une offre criminelle était si certaine que nul ne s'y risquait. L'honnêteté n'ayant pas plus d'histoire que le bonheur, le recueil du *Bien qu'on a dit des magistrats*, si on l'avait écrit, eût été plat comme la brochure d'un lever de rideau.

Allons plus loin. Borner leur honnêteté à cette probité matérielle serait injuste : rien de plus faux, en tant que type judiciaire, que ces quinquagénaires luxurieux dépeints par certains romanciers naturalistes. Le magistrat qui nous occupe, celui de 1890 à 1900, est un bourgeois, un bourgeois à préjugés, mais correct en ses mœurs. Ce n'est plus le latiniste qui passe ses soirées à traduire Horace. Il va au théâtre. Il dîne en ville, il n'est pas toutefois encore très mêlé au siècle. Les vieillards tiennent encore aux bonnes manières. Le président Bérard des Glajeux s'afflige du laisser-aller des stagiaires; il s'indigne en ses *Souvenirs* de les entendre en cour d'assises, appeler « mademoiselle » un témoin que lui-même nommait « fille une telle ».

Pour bien connaître le juge dans sa carrière faisons entendre un témoin non suspect.

Il était de ceux qui défilaient tout à l'heure, retour de la Messe rouge dans la Galerie Mercière, avec le Tribunal. Interrogeons-le : il est prêt à nous répondre, car, en cette fin d'année 1900, il a corrigé les épreuves d'un livre sur la *Magistrature*, comportant un *projet de réformes* fort étudié. Cet ouvrage en sa franchise et sa sévérité ne nuira pas à l'avancement de son auteur : celui-ci deviendra directeur au Ministère de la Justice, puis conseiller à la Cour de Cassation : il se nomme M. F.-L. Malepeyre.

D'après la définition sans vergogne d'un ancien garde des Sceaux, il classe les magistrats en deux catégories : *Il y a ceux qui travaillent et ceux qui avancent.*

Rarement, déclare M. Malepeyre, parole fut plus vraie. L'administration de la justice décline chaque jour. Elle marche encore, grâce à quelques-uns; quelques magistrats donnent parfois de nobles exemples. Mais le nombre s'en restreint de plus en plus.

Ce qui tue la magistrature, c'est *l'abus du favoritisme*; les nominations aux fonctions judiciaires ont été laissées sans contrôle, à la discrétion du pouvoir. On y a casé n'importe qui :

Sous chaque gouvernement se sont introduits dans ses rangs des hommes dont le seul souci était de trouver dans la carrière l'espèce de considération qu'elle procure et qui, pourvus d'appuis politiques, étaient certains d'atteindre assez rapidement à une fonction dont le traitement constituait une véritable rente. Car il ne leur serait rien demandé en échange, ni responsabilité, ni travail appréciable...

Chaque gouvernement a voulu avoir sa magistrature, ses juges, à son image... Ce système est néfaste, il crée la brigue sur tous les services publics, les marchandages politiques au grand détriment de l'œuvre gouvernementale elle-même; du point de vue des fonctions judiciaires spécialement, il constitue un danger plus grand encore, en subordonnant le fonctionnement de la justice, base même de notre société, à des considérations qui lui sont étrangères et qu'il convient d'en écarter complètement (p. 3 à 5).

Résultat : les magistrats professionnellement sont devenus médiocres, ou nuls; ce sont des civilistes ignorants :

Dans un trop grand nombre de tribunaux, on ne juge plus. Trop de magistrats sont incapables de résoudre une question de droit,

voire de la comprendre. Sur ce point, le favoritisme aidant, le mal s'est accru, depuis l'an VIII, d'une façon constante, il est à un point aigu.

L'organisation judiciaire est impuissante à donner un personnel instruit... Un simple diplôme de licencié en droit, un stage illusoire dans la profession d'avocat sont considérés comme suffisants pour ouvrir les portes de la magistrature.

Avec ce faible bagage, sans autre garantie, sans autre préparation, un homme, à vingt-deux ou vingt-cinq ans, disposera par la seule volonté d'un ministre, de l'énorme puissance attribuée à ceux qui sont chargés d'assurer la justice (p. 179).

Ce livre de Malepeyre, répétons-le, n'est pas un pamphlet. Il est un effort vers le redressement du monde judiciaire. Il s'appuie sur les nombreuses propositions de réforme déposées à la Chambre de 1890 à 1898. Il fut approuvé par la plupart des pairs de l'auteur, chacun apercevant chez le voisin la justification des appréciations sévères de l'étude critique qui s'appliquait à tous. Empruntons encore au volume ces passages :

L'insuffisance de la magistrature n'a fait que croître, le peu de discernement du pouvoir et l'oisiveté minent l'institution. De plus, les magistrats actuels sont pris *de la fièvre de l'avancement*... Cette maladie les lasse, achève de les rendre indifférents ou sceptiques, les détourne d'un travail actif et utile.

Cette fureur de promotion, naturelle chez le fonctionnaire qui travaille à son guichet ou à son bureau, est indigne du juge. Mais les traitements infimes de la magistrature expliquent sans l'excuser cette impatience de monter en grade. Voici les principaux chiffres extraits du tableau de l'Agenda :

Cour de Cassation. — Premier président et Procureur général, 30 000. Président de Chambre, 25 000. Avocat général, 18 000. Conseiller, 18 000.

Cour d'appel de Paris. — Premier président et Procureur général, 25 000. Président de Chambre, 13 750. Avocat général, 12 200. Conseiller et substitut, 11 000.

Tribunal de la Seine. — Président et Procureur de la République, 20 000. Vice-président, 10 000. Président section, 9 000. Juge d'instruction, 10 000. Juge et substitut, 8 000.

... Dans les villes de 20 000 habitants les traitements descendent à 7 000, 5 500, 4 000 et 3 500. Dans les autres villes, 5 000, 4 000, 3 500, 3 000 et 2 800. N'oublions pas les

juges suppléants. Chargés de l'instruction, « rétribués » si l'on peut dire, ils ont des émoluments de ... 500 à 1 500. Simples suppléants, ils ne touchent rien.

Le besoin alimentaire exaspère chez ces fonctionnaires impayés l'appétit d'amour-propre. Ensemble, ils ont créé *l'avocat politique*. L'espèce est dès lors florissante. L'affaire Humbert dont le scandale éclatera bientôt, au grand jour et qui dure discrètement aux audiences depuis des années, fut pour les députés-plaidants un vrai chantier de travaux.

C'est au cours du procès de 1903 que Me Henri-Robert, rappelant ces longues procédures, dénoncera en quelques traits définitifs, ce fléau dont la honte retombe surtout sur le magistrat; car c'est celui-ci qui donne du crédit au politicien qu'il favorise afin de pouvoir solliciter sa protection ensuite et la payer encore de nouveaux arrêts obligeants.

Je considère qu'à l'heure actuelle, dit Henri-Robert à la barre du Tribunal correctionnel, la politique est une des plaies du monde judiciaire. J'entends à merveille que je parle ici devant des magistrats qui n'ont le souci ni des décorations ni de l'avancement; mais pourquoi tel plaideur va-t-il choisir un ancien ministre, un ancien président du conseil ou un futur garde des sceaux pour soutenir ses intérêts? C'est parce qu'il fait ce calcul abominable que ce n'est pas grâce au talent de l'avocat qu'il pourra gagner son procès, mais grâce à l'influence de l'homme politique. Nous avons vu des hommes qui ont été la gloire de notre ordre, des anciens bâtonniers auxquels on est venu dire : « Mon adversaire a pris comme avocat un ancien ministre, je ne puis vous conserver le dossier; je vais le confier à un homme politique en vue... Je le répète, la politique est la plaie du monde judiciaire. »

***

Et à l'*audience*? Que vaut le magistrat de ce temps? On a le droit de déclarer bien haut que si quelques rares présidents se montraient alors humains et justes, le magistrat, au criminel, il y a trente-cinq ans, était généralement inférieur à celui de nos jours, généralement mauvais. Les présidents qui se faisaient, comme le voulaient les jurisconsultes de 1808, les protecteurs de l'accusé et se montraient impartiaux étaient des exceptions rares et remarquées.

Dans l'ensemble, ces hommes n'étaient pas personnellement méchants, ils étaient capables d'un mouvement généreux. Mais ils revêtaient la dureté de cœur avec la robe[1]. Ils considéraient en général l'accusé ou le prévenu comme le chat fait de la souris. Le président est-il psychologue? Il vous disséquera l'âme du criminel en un moment, sans l'endormir, et comme à plaisir. Est-ce un plaisantin sans grande culture? il raillera l'inculpé même impertinemment pour charmer l'auditoire, distraire ses assesseurs, et montrer ce qu'il croit de l'esprit et qui n'est que la méconnaissance de son rôle de justice.

La présomption de culpabilité remplace dans les interrogatoires la présomption d'innocence. Le vieux mot reste vrai de cet accusé harcelé par le magistrat et s'écriant à la fin : « Mais, monsieur le président, je n'ai donc pas le droit d'être innocent? »

Vraie encore d'une vérité douloureuse, cette plainte d'un témoin. C'était une femme d'une quarantaine d'années, une commerçante citée à la décharge d'une prévenue, devant la police correctionnelle (onzième Chambre) en juin 1895. Contredite, interrompue :

1. On se méprendrait sur notre pensée si l'on s'imaginait que nous voulons présenter les magistrats criminels du début de ce siècle comme un corps d'inquisiteurs. Comment oublierait-on des hommes comme le président Bonnet qui dirigea parmi tant d'autres les débats de l'affaire Humbert (1903) avec un sens aigu de l'impartialité? Il savait vraiment tenir la balance égale entre la défense et l'accusation. Il laissait l'accusé librement développer son système, produire ses affirmations; au besoin il l'aidait d'un mot à exprimer sa pensée. Mais quand l'autre avait achevé son propos, il le ramenait à la réalité par une phrase brève et dure qui était comme le coup de caveçon de la vérité. Ainsi Thérèse Humbert se lançait-elle librement dans quelqu'histoire d'emprunt usuraire dont elle avait été, disait-elle victime. M. le président Bonnet la laissait dire, faisait chorus avec elle contre les prêteurs sans scrupule, puis à mi-voix : « Tout ça, ne nous dit pas où est Marcotte. » Marcotte, c'était le château imaginaire d'où la géniale friponne envoyait à ses dupes des primeurs et des volailles. Ainsi mettait-il les choses au point, sans violence et sans ironie cruelle. M. Bonnet n'était pas seul à posséder la connaissance du dossier, et le souci de la justice. Il nous souvient de cet autre président qui, en police correctionnelle disait mélancoliquement à des cheminots poursuivis à la suite d'une catastrophe de chemins de fer et qui se défendaient en invoquant la fatalité : « Oui, vous avez vos accidents comme nous avons nos erreurs judiciaires. » Mais briller aux dépens de l'inculpé était plus facile. On s'y laissait alors aller et plus qu'aujourd'hui.

— Oh! monsieur, — dit-elle doucement, — comme il est difficile de dire la vérité devant vous!

Les présidents aimaient le mélodrame; ils exhibaient au jury des pièces anatomiques, des photographies de cadavres, de corps mutilés, des linges raides de sang séché :

— Voyez, messieurs les jurés, cette famille charmante massacrée par un malfaiteur... dont vous aurez à dire le nom.

Ainsi s'exprimait le président de la Cour d'assises de Chartres qui jugeait Brière, assassin de ses enfants. La famille charmante, c'étaient des têtes coupées.

Leur amour-propre et leur intérêt se mêlaient pour les rendre tels. La condamnation leur était, pour l'avancement, comptée comme un bon point. Cela n'était plus tout à fait officiel, mais l'esprit n'avait guère changé au Ministère de la Justice.

Le Second Empire jugeait ses Conseillers d'après les verdicts des sessions qu'ils avaient présidées. Une lettre en fait foi, publiée naguère par M. de Monzie, l'ancien Garde des Sceaux, dans son livre *Servitude et Grandeur judiciaire*. Les magistrats, à la fin du siècle, s'imaginaient toujours qu'ils allaient en recevoir une analogue.

21 juin 1865.

Monsieur le Conseiller,

Vous avez été appelé à présider les débats de onze affaires aux assises du deuxième trimestre du département du Nord. (La lettre les énumère avec les résultats, dix condamnations sur douze poursuites.)

Le jury a fait preuve dans la plupart de ses décisions d'intelligence et d'une suffisante fermeté. L'acquittement intervenu dans une affaire d'attentat à la pudeur peut en effet s'expliquer par les circonstances particulières de la cause et, d'autre part, une condamnation correctionnelle pour homicide par imprudence atténuera *le fâcheux effet que pourrait produire le verdict négatif rendu dans l'affaire d'infanticide.*

Je sais, monsieur le Conseiller que vous avez dirigé les débats avec distinction et je vous remercie du concours empressé que vous avez apporté en cette circonstance à l'administration de la justice criminelle. Recevez, etc...

Cette lettre qui considère deux acquittements comme deux accidents exprimait, trente ans encore après, la manière de voir judiciaire. Ce n'était pas de la férocité. C'était le senti-

ment du pêcheur à la ligne : « Le lâcher en attendant, je crois pour moi que c'est folie. » Ces magistrats étaient impitoyables, par scrupule de ne laisser échapper aucun coupable.

De même inspiration, cette exhortation d'un autre président à la veuve d'un gendarme, accusée d'avoir tué son mari en lui faisant absorber du sublimé. « Accident ou suicide, plaidait la veuve. Je suis innocente. »

— Êtes-vous coupable? — lui demande le magistrat qui l'interroge à l'audience. — Rappelez-vous les heures passées avec l'homme dont vous portez le deuil : que le souvenir de sa loyauté vous inspire. Et si vous avez commis ce meurtre, avouez-le.

Quant à l'hypothèse du suicide, ce magistrat la repoussait avec indignation.

— Un militaire ne s'empoisonne pas, — affirmait-il, — il a des cartouches et se fait sauter la cervelle.

Deux traits nous permettront de faire comprendre cette déformation professionnelle qui rendait la magistrature si impopulaire. Ce souvenir d'abord :

Un président d'assises causait un jour avant l'audience avec un de ses assesseurs qui avait feuilleté le dossier de l'affaire. L'accusé était un caissier quelconque qui avait détourné une vingtaine de mille francs. Il avait des excuses. Il gagnait à peine sa vie. Il supporte des charges lourdes.

— Il va être acquitté, — opina l'assesseur.

— Vous croyez? — répondit le président.

L'audience ouverte, celui-ci mena l'interrogatoire impitoyablement, accablant l'inculpé de toutes les circonstances qui aggravaient son cas. Effaré, celui-ci se défendit à peine, puis s'assit, s'abandonnant.

— Eh bien! — dit à mi-voix le magistrat, d'un petit ton de satisfaction ironique, en se penchant vers son voisin. — Croyez-vous encore que ce sera un acquittement?

Il lui semblait qu'en pronostiquant un verdict négatif son collègue lui avait porté un défi. Il l'avait relevé. L'accusé paierait les frais.

Ce trait, d'une tout autre sorte, montre un autre aspect de l'âme du magistrat :

Une femme, nommée Rodrigue, venait d'être condamnée

pour complicité de fausse monnaie, à cinq ans de réclusion. Elle protestait, se lamentait; elle était, disait-elle, à moitié aveugle et criait qu'elle serait morte bien avant la fin de sa peine. C'était un déluge de paroles gémissantes. Le président qui lisait cependant l'arrêt de condamnation se tourna vers elle :

— Voyons, femme Rodrigue, — dit-il sévère, — ne m'interrompez pas dans l'exercice de mes fonctions.

— Vous m'interrompez bien dans l'exercice de ma vie, — répondit la condamnée d'une voix dure.

C'est à quoi le magistrat ne songeait presque jamais. Il distribuait, le plus souvent, des années de prison, sans se soucier de la ruine morale et matérielle que cette peine entraînait. Il conduisait les débats comme une cérémonie dont il accomplissait les rites; l'accusé était la victime qu'il sacrifiait et qui devait se résigner à son sort sans murmurer, dans le respect de la forme.

En police correctionnelle ou dans les cabinets d'instruction, des déformations professionnelles compromettent la justice. Là, le juge est devenu un criminaliste insuffisant, sans expérience de sa profession. Sauf des exceptions, ici encore, l'entêtement à ne point admettre que le prévenu eût raison contre l'accusateur, entraînait des condamnations erronées. La nonchalance s'en mêlait. La police qui donne en tous temps des renseignements dénués d'impartialité *faisait* l'instruction; le juge la recevait de ses mains et l'adoptait sans vérification suffisante. En 1901, une circulaire du procureur Bulot soulignait justement pour les magistrats « l'inconvénient de se contenter des renseignements de police ».

Ces renseignements, écrit le chef du Parquet, dont on ne saurait méconnaître l'utilité, *mais qu'un errement ancien et regrettable tend à faire accepter sans contrôle*, revêtent fréquemment une forme anonyme exclusive de toute garantie de vérité ou de mesure. J'estime qu'il y a lieu pour le magistrat de n'accueillir ces renseignements qu'avec la plus expresse réserve, car ils ne doivent avoir d'autre but que de lui permettre d'arriver à la lumière, en interrogeant les personnes qui les ont fournis et dont les noms et adresses seront mentionnés dans les rapports des commissaires de police.

A l'époque même où nous prenons nos exemples, une réaction cependant se produisait contre cet état d'esprit, agressif

et cruel, peu en harmonie avec le système d'adoucissement des peines (qui semblait au criminaliste Henri Joly « le krach de la Répression »; il lui semblait que la magistrature se décourageait devant le châtiment, défectueux, défaillant). Peut-être l'indulgence devait-elle du reste aller trop loin : le relâchement des disciplines et l'insolence des recommandations allaient finir par réduire à trop peu les risques du métier de fripon. Mais n'anticipons pas...

Deux noms marquent le début de cette ère de bienveillance : celui du sénateur Bérenger; celui du président Magnaud. Nous ne les mettons pas sur le même plan. Leurs moyens diffèrent, mais les effets de leurs conceptions les rapprochent.

La loi Bérenger, la loi de sursis, est, en 1900, vieille de neuf ans (1891), c'est une grande et belle loi d'humanité, de sagesse. Elle a appris au juge que le pardon avait ses vertus; elle a donné au malheureux sorti du droit chemin, le temps d'y revenir, et de se reclasser repenti, parmi les honnêtes gens où sa place est gardée. Elle a permis de punir l'acte coupable, sans blesser socialement à jamais le délinquant averti. Avec cette loi, fille de celle de 1832, sur les circonstances atténuantes, le Code a connu la bonté. La peine suspendue qu'une seconde condamnation rendrait exécutoire sert d'ange gardien ou plutôt d'épée de Damoclès, à l'homme qui a commis une faute et ne veut plus tomber. La loi Bérenger était la juste mesure.

Cette belle réforme ne précéda que de peu la loi sur l'instruction contradictoire qui devait profondément transformer les pouvoirs du juge enquêteur et donner lieu à de criants abus. Car celui-ci, bientôt, allait agir, sinon publiquement, du moins devant la presse renseignée, trop souvent par lui-même, sur toutes les péripéties de la procédure...

Cette loi même, qui date du 8 décembre 1897, n'est antérieure que de quelques mois, au jugement d'acquittement prononcé par le président Magnaud, dans l'affaire de Louise Ménard, jugement qui a véritablement une valeur historique.

***

Le président du tribunal de Château-Thierry, M. Magnaud, était un fort brave homme, au cœur sensible. Il avait pitié de tous les malheureux. Il éprouvait pour la plupart des inculpés

et surtout des détenus le sentiment de l'enfant pour l'oiseau dont il ouvre la cage et qu'il est pressé de voir s'envoler à tire-d'aile... Mais l'enfant n'a pas à justifier son acte, à coucher par écrit ses motifs, en accord, autant que possible, avec la loi. Le président Magnaud se heurta aux textes et à la longue jurisprudence des tribunaux correctionnels. Il partit contre ces adversaires à la manière de Don Quichotte. Mais il remporta des succès.

Il se posa vis-à-vis des pouvoirs publics, en redresseur des torts sociaux, en champion des pauvres diables qui défilaient devant lui; il ne rédigea plus des jugements, mais, sous forme d'exposés de motifs, il écrivit de véritables articles polémiques. Il ne suivit plus une carrière, il remplit un apostolat. Il connut la petite gloire. Elle le grisa.

Le procès de la femme Ménard fut pour lui le début de la notoriété. Le 4 mars 1898, cette malheureuse avait pris un pain dans la boutique d'un boulanger de Château-Thierry. Elle avait un enfant, une mère à sa charge et pas de travail. Pour toute ressource, quatre livres de pain par semaine et deux livres de viande touchées au bureau de bienfaisance. Elle fut poursuivie pour vol. Elle était digne de toute pitié... Le président Magnaud l'acquitta, non sans phrase :

Attendu qu'il est regrettable que dans une société bien organisée un des membres de cette société, surtout une mère de famille, puisse manquer de pain autrement que par sa faute; que lorsqu'une telle situation se présente et qu'elle est nettement établie, le juge peut et doit interpréter humainement les inflexibles prescriptions de la loi.

Et le magistrat — dont on n'a jamais nommé les assesseurs — on n'a jamais su s'ils étaient jaloux du renom de leur président, ou satisfaits de leur incognito — expliquait que la faim avait enlevé à Louise Ménard son libre arbitre et momentanément aboli chez elle la notion du bien et du mal.

Attendu qu'il en résulte que tous les caractères de la préhension frauduleuse librement et volontairement perpétrée ne se retrouvent pas dans le fait accompli par Louise Ménard.

Finalement, invoquant l'article 64 : « Il n'y a ni crime, ni délit, lorsque le prévenu a été contraint par une force à laquelle

il n'a pu résister », le Tribunal renvoyait Louise Ménard des fins de la poursuite.

Ce jugement provoqua un bruit formidable. Des souscriptions furent ouvertes en faveur de l'acquittée. On loua le juge, on le critiqua, on l'encensa, ou l'injuria, on l'interviewa. *La République française, le Journal des Débats,* en appelèrent aux principes mieux interprétés, ils invitèrent le Garde des Sceaux à ordonner qu'appel fût fait du jugement. *La Gazette des Tribunaux* prit parti pour le Président Magnaud ou plutôt pour sa sentence : l'indulgence pouvait aller jusqu'à l'impunité quand l'intention délictueuse n'apparaissait pas certaine? Oui. Un arrêt de cassation de 1834 l'avait proclamé... Bien mieux, le pape Léon X avait réclamé l'absolution de celui qui, à bout de ressources, a volé un pain[1].

Ni cet arrêt, ni cette encyclique n'empêchèrent la Cour d'appel d'Amiens d'être saisie du jugement de Château-Thierry. L'émotion publique redoubla. M. Goblet, l'ancien président du Conseil, se chargea de la défense de Louise Ménard, dont, en définitive, l'acquittement fut confirmé, « attendu qu'il y avait doute sur l'intention frauduleuse ». La pitié avait satisfaction, sans qu'un réquisitoire demeurât dressé contre la société, au nom du peuple français.

Cette décision apaisa quelque peu les disputes, mais elle ne mit pas fin au rôle d'accusateur des lois dont M. Magnaud se crut désormais chargé par l'opinion. Peu de temps après l'arrêt Ménard, M. Magnaud récidiva en acquittant un garçon de dix-sept ans, déjà *trois fois* condamné pour mendicité et vagabondage. Ce sont là « délits tout à fait dépourvus de criminalité », déclara le jugement du 20 janvier 1899. « Sans doute le prévenu n'était pas noté comme un ouvrier très courageux, mais il ne faut pas perdre de vue que les nombreuses privations qu'il subissait n'étaient pas pour lui donner une bien grande vigueur physique. »

1. On aurait pu citer en sens contraire ces lignes d'une loi turque :

« Ce qui est exigé pour la satisfaction d'un *besoin* public ou privé est admis comme une nécessité légitime. Le besoin, quelque grand qu'il soit, n'anéantit pas le droit d'autrui. Ainsi celui qui poussé par le besoin mange le pain d'autrui est tenu plus tard d'en payer la valeur » (art. 32 et 33 du Majalleh).

Attendu, ajoutait, en outre le jugement, qu'on ne saurait se montrer trop sévère à l'égard des parasites qui n'ont d'autre métier que d'exploiter la charité publique; mais attendu qu'on ne saurait admettre que le législateur ait voulu atteindre l'être réellement privé de tout, qui pour atténuer pour lui ou les siens, les tortures de la faim, sollicite convenablement son semblable, plus heureux, de lui venir en aide.

... Attendu que pour équitablement apprécier le cas du prévenu, le juge doit pour un instant oublier le bien-être dont il jouit généralement, afin de s'identifier avec l'être qui, en haillons, abandonné de tous, court les routes, etc...

Ainsi, le « bon juge » de Château-Thierry devint le défenseur des faibles contre la Société, contre les institutions, contre les règles, disant son fait à chacun, au nom du droit à la vie; il fit douter de tous les Codes, il ébranla tous les vieux systèmes.

Il suffit de lire les titres de chapitres du volume où M. Henri Leyret a réuni et commenté les jugements de Château-Thierry, pour comprendre l'agacement, puis l'exaspération causés à ceux qui comprenaient les suites probables de cette négation officielle de la légitimité des vieux textes. D'autant que la popularité du magistrat qui poussait à les détruire et qui tirait son autorité de ses fonctions conservatrices, allait grandissant. Copions donc cette table des matières :

Vol d'effets : *acquittement*;

Bris de réverbère : *acquittement*;

Mendicité : *acquittement*;

Vagabondage : *acquittement*;

Vol commis par un enfant : *acquittement*, etc.

... Le droit du public contre les compagnies de Chemins de fer trouvait à Château-Thierry un tribunal de défenseurs vigilants :

Perte de marchandises : *Condamnation de la Compagnie*;

Accident de chemin de fer : *Faute de la Compagnie*;

Contravention contre un voyageur : *acquittement du voyageur et condamnation de la Compagnie aux dépens.*

La protection du bon juge était acquise aussi à ses amis les chasseurs et les pêcheurs :

Outrages à un garde : *loi de sursis*;

Destruction de corbeaux : *acquittement*;

Délit de pêche : *acquittement.*

Si M. Magnaud avait continué longtemps, il aurait aboli le droit de punir, à force de le mettre en doute en toutes ses sentences.

Le parquet général d'Amiens s'émut; la politique s'en mêla, un député interpella. Le « bon juge » lui-même tourna mal à la fin. Un peu de vertige l'avait pris au milieu de cette réclame, et de ces acclamations; il fut aigri par les reproches, il devint député, donna bientôt sa démission, fut nommé juge à la Seine, où il disparut dans la foule des assesseurs inconnus.

Mais les magistrats compatissant à la misère des inculpés désormais ne furent plus des phénomènes exceptionnels. Plus sages, ils maintinrent leurs décisions dans des bornes juridiques, mais en déférant parfois à l'invitation de Jean Hiroux : « Monsieur le président, mettez-vous à ma place. »

Pourtant mal avisé d'ordinaire, l'avocat qui naïvement faisait allusion au fameux et inoubliable jugement rendu en faveur de Louise Ménard.

— Le Tribunal saura apprécier les faits de la cause sans avoir besoin d'aller chercher sa jurisprudence à Château-Thierry.

Le président de la huitième Chambre qui interrompit ainsi le défenseur invoquant ce précédent était précisément un adepte de la justice pitoyable; mais il ne voulait pas être un disciple du bon juge.

AVOCATS

— A la fin du cortège de la Messe rouge, nous avons noté toute en noir la compagnie des avocats en robes avec la tache blanche de l'épitoge. Ce sont eux surtout qui donnent au Palais son caractère, sa figure. Posons-nous à nouveau la question : que valaient-ils il y a trente-cinq à quarante ans? Ils obéissaient alors à un code de l'honneur que leurs pères avaient observé après leurs aïeux.

Les règles professionnelles qui leur étaient enseignées étaient la substance d'arrêtés qui remontaient jusqu'à 1830, et au delà, et dont l'essence tenait en ces trois mots : Délicatesse, Indépendance, Tradition.

Est-ce à dire que le Palais à la fin de l'autre siècle ne comp-

tait que des anges-plaidants? Non. Il n'est si pur ruisseau qui ne roule quelque boue; *les Souvenirs du Président d'Assises* parus en 1892 donneraient un démenti à qui soutiendrait que le Palais faisait exception à cette règle. Bérard des Glajeux consacre presque tout un chapitre à ce qu'il nomme les avocats de prison, « espèce d'ailleurs disparue », corrige-t-il par politesse. Ceux qu'il nomme ainsi formaient une poignée de besogneux ou d'inconscients, en quête de clientèle. Ils étaient presque tous sans talent et perdus dans la masse qui respectait cette maxime professionnelle : « Toute rémunération ou gratification aux employés des prisons est interdite. »

Hormis ces tristes hères, le barreau, dans son ensemble, pratiquait, autant que jamais, le respect de son Ordre. Le stagiaire en entrant *in docto corpore* était plongé dans une saine atmosphère créée par les usages, comme un moinillon parmi les moines dans l'atmosphère calme du couvent.

Aux réunions de colonnes, dans les entretiens avec les anciens sur la profession, qu'apprenait-il? Que lui enseignaient ces gros traités signés Liouville, contresignés Mollot ou Cresson? Feuilletons, pour ceux qui n'eurent jamais occasion de les ouvrir, ces livres étonnants, hommages in-8° rendus par la pratique à la vertu. Les avocats en étaient imprégnés, même ceux-là qui, rares, manquaient au devoir défini dans ces pages.

Ils savaient qu'ils étaient déclassés par leur incorrection, que la réprobation confraternelle les saluait au passage. On ne souriait pas de leur audace, avec indulgence. Ils redoutaient la sévérité vigilante du Conseil de discipline. Cette vigilance épargnait les scandales. On s'inclinait devant cette sévérité. On n'était pas à l'une de ces époques funestes où le scrupule, doutant de soi, s'excuse de sa délicatesse.

Unanime était l'amour de la Corporation. Ce que portait un arrêt du Conseil, daté de 1830, était encore tenu pour vérité en 1890 ou 1900 :

> Un avocat doit à ses confrères ce qu'il en reçoit : l'exemple de l'honneur, de la délicatesse, de la décence...

On se répétait encore le mot de d'Aguesseau : « L'ordre des avocats est aussi noble que la vertu. » Après réflexion, on

ajoutait : « Il devrait l'être. » Et l'on ne faisait rien en somme, pour qu'il ne le fût pas. On souscrivait à cette vieille et toujours belle définition :

... L'ordre des Avocats est une agrégation de jurisconsultes unis par les liens de l'honneur; il ne peut admettre et conserver dans son sein que ceux qui, non seulement respectent les lois, mais aussi qui n'offrent, dans leur conduite publique, rien qui puisse déshonorer leur noble profession (11-1-1830).

Il existe, entre les avocats, ajoutait un arrêt de l'année suivante, une sorte de solidarité d'honneur et de délicatesse qui rend les actions des uns et des autres communes à l'ordre entier. L'honneur est indivisible (1831, Cresson, abrégé, p. 87).

II

Parmi ces règles, il en était une qui était observée religieusement : *le Secret.*

Cette obligation glorieuse du silence était simple au siècle dernier. Longtemps elle fut absolue. Les textes la bornaient aux confidences reçues et le Code Pénal sanctionnait la violation de ce devoir limité. Pourtant des bâtonniers allaient plus loin, et peut-être avaient-ils raison.

Aux Assises, un jour, dans une affaire obscure et devant une salle vide, un accusé affirmait sa présence à Paris à une certaine date; le ministère public soutenait au contraire qu'il était dans le Midi. L'accusé, pour fortifier son alibi, déclara qu'au jour dit, il était allé voir Me Z... qui était alors son avocat.

— Appelons Me Z..., — dit le président.

Me Z..., est à une chambre du tribunal. Il est mandé à la barre. Il ne veut prêter serment que sous réserve du secret professionnel.

— Ce secret n'a rien à voir ici, — déclare le président. — Nous ne voulons pas vous demander de répéter une confidence, mais d'affirmer ou de démentir un fait matériel.

— Monsieur le président, les motifs du secret professionnel s'étendent au témoignage que vous réclamez de moi. Si l'accusé est venu me voir au jour indiqué, c'est qu'il pensait que cette visite à son conseil ne le compromettrait jamais. Elle était l'accessoire nécessaire de la confidence qu'il avait à me

faire. Je n'ai donc pas à en déposer, ni pour confirmer l'alibi, ni pour l'infirmer : je demeurerai muet sur ce sujet.

Contre cette interprétation, le ministère public proteste. Le président le soutient. La justice devait être éclairée : il s'agissait d'un fait matériel.

— Je vous prie, monsieur le président, de me laisser en référer à monsieur le Bâtonnier.

Le Bâtonnier, c'est le directeur de conscience, c'est le conseil responsable de son avis devant l'Ordre; il couvre l'avocat qui se conforme à ses directions.

L'audience est suspendue. Le bâtonnier est absent. Mais un de ses prédécesseurs est là, Me Henri Barboux, qui travaille à la Bibliothèque. On le met au courant, il ferme son livre; il arrive de son pas sec et allongé.

L'audience est reprise. Le président prie l'ancien bâtonnier d'engager son jeune confrère à prêter serment.

— Je m'en garderais, — dit-il de sa voix mince et tranchante. — Mon confrère a raison. Tout ce qui se passe, comme tout ce qui se dit dans le cabinet de l'avocat, est couvert par le secret professionnel. Nos clients peuvent venir nous voir en toute confiance. La justice qui songe à nous interroger, — pour tout ce qui concerne les paroles prononcées ou les actes accomplis dans notre cabinet *doit considérer que nous sommes morts.*

— Même si le client commettait chez vous un délit ou un crime?

— Non. Car ce n'est pas en qualité de client qu'il les commettrait. *La venue* à notre domicile fait partie de la consultation qu'il y vient prendre; un acte contraire à la loi n'est pas impliqué dans la visite. *Fraus ommia corrumpit.* Et la présence n'a rien d'illicite. Je pose en principe que du moment que les faits sur lesquels nous sommes interrogés sont arrivés à notre connaissance dans l'exercice ou en vue de l'exercice de notre profession, le silence nous est imposé[1]!

Le Président n'insista pas. Sans s'incliner, il renonça à la déposition qu'il ne pouvait obtenir; il remercia Me Barboux, sans effusion. Au reste, la jurisprudence et la pratique devaient se rapprocher de la thèse des magistrats et singulièrement

1. Note personnelle prise à l'audience.

assouplir les principes rigides posés à la barre par l'ancien bâtonnier.

La discrétion se restreint à présent aux confidences reçues et aux secrets que l'avocat a surpris en cette qualité. Me Barboux avait-il raison? Ce n'est pas ici le point important. Et nous n'anticipons pas, cet incident n'est pour nous qu'un exemple du point auquel était poussé le souci des règles de l'Ordre. Revenons à Cresson, Mollot, Liouville et autres.

Dans le détail, ces lois d'honneur prenaient parfois l'allure du temps où elles avaient été formulées. Si le désintéressement, par exemple, était avec raison cité parmi les vertus professionnelles; on souffrait des rigueurs imposées, et l'on trouvait cette formule bien absolue :

L'honoraire doit être un présent libre, un tribut volontaire de la reconnaissance du client. En aucun cas, il ne peut être exigé.

L'honoraire, dans son chiffre et pour sa remise, doit être essentiellement volontaire et spontané. L'avocat ne discute pas une question d'argent avec son client.

— Il faut bien vivre! — aurait pu, à la manière de Giboyer, s'écrier maint jeune avocat.

— Je n'en vois pas la nécessité, — aurait répondu l'ancien, à la façon du marquis d'Aubérive.

— Il ne faut pas se faire inscrire au barreau, — disait, à un jeune qu'il honorait de sa confiance, Me Cresson, — si pour attendre la notoriété, l'on n'a pas trois ou quatre mille francs de rente, au minimum. Volontiers, il aurait ajouté : « Soyez plutôt maçon. »

Cette notoriété d'ailleurs, on défendait de la rechercher, sous peine de blâme. Surtout, il fallait fuir la réclame des journaux :

La recherche directe ou indirecte de la notoriété dont le journalisme dispose, doit être soigneusement évitée par l'avocat (1893, abrégé Cresson, p. 131).

L'avocat ne doit point chercher la publicité des procès qu'il plaide. Il doit attendre la réputation et ne pas la solliciter. De là l'obligation de la plus grande réserve en face des sollicitations dont il peut être l'objet de la part de la presse et de ses agents (Cresson, p. 219).

« Les agents de la presse! » Ainsi M. le bâtonnier Cresson nommait-il, sept ans avant la fin de l'autre siècle, les chroniqueurs et informateurs judiciaires qui lui paraissaient des

démons lâchés dans les audiences. Parce qu'il avait été, parce qu'il était un de ces « agents » les plus brillants, Albert Bataille, le grand maître de la Chronique judiciaire au *Figaro*, l'auteur des passionnants volumes de *Causes criminelles et mondaines*, eut bien du mal en ce temps à obtenir son inscription au barreau.

Mais n'était-il pas bon de conseiller aux jeunes et même aux anciens de ne pas solliciter indiscrètement la réclame? Parmi les observateurs de ces lois sévères, plus d'un attendit, inconnu, la réputation et la clientèle que son talent méritait; découragé, obscur et pauvre, il gagnait en dignité ce qu'il perdait en renom.

Les règles exigeaient de la tenue : d'abord *tenue morale*.

Un acte de familiarité, une démonstration publique comme celle de donner la main à un accusé de crime de droit commun constituent un manquement grave aux bienséances judiciaires aussi bien qu'à la dignité du barreau; il ne saurait trouver d'excuse ni dans le devoir de la défense, ni dans les égards que le défenseur doit à l'accusé (Cresson, p. 216).

Peut-être en rencontrait-il dans la pitié qu'on a le droit de conserver au misérable qui paiera son crime. Ne lui offre-t-on pas aux frais du contribuable, avant l'échafaud, un verre de rhum? Le geste que réprouve cette maxime est sans doute celui d'un défenseur qui s'était aux assises, en fin de plaidoirie, tourné vers son client, lui avait serré la main dans un beau mouvement d'émotion :

— Croyez-moi, messieurs les jurés, — s'était-il écrié, — quand je serre ainsi la main d'un homme, c'est que le jury peut l'estimer.

Suivit une courte péroraison et ce fut l'acquittement. La Cour le prononça et tandis que le président levait l'audience, l'accusé tendit, dans un mouvement de reconnaissance, ses deux mains à l'avocat auquel il devait la liberté.

— Oh non! plus maintenant, — murmura le Maître...

Avouons que Cresson en l'espèce avait raison.

Point de recherche de réclame. *Pas de démarches* pour soi-même, ni pour le client, de quelque nature qu'elles soient.

L'avocat ne peut s'exposer à des sollicitations même désintéressées auprès des administrations publiques ou de leurs agents (Cresson,

p. 196). L'avocat s'abstient de *visites aux études des officiers ministériels*... L'avocat qui accepte d'un client *un rendez-vous dans un café* manque aux convenances professionnelles...

L'avocat évite avec soin jusqu'aux apparences d'une recherche de clientèle... Les démarches pour obtenir la clientèle d'une administration publique sont inconciliables avec la dignité de l'avocat, etc.

Autres règles :

Dans les affaires d'expropriation, l'avocat ne peut suivre le jury sur les propriétés expropriées que si le magistrat directeur a jugé qu'il s'y rendrait lui-même.

L'avocat ne peut recommander son client au magistrat.

Et encore, celles-ci, mieux fondées.

Transmettre aux familles des lettres écrites par les détenus et soustraites au contrôle du greffe, c'est manquer aux devoirs de la profession.

Mettre à la poste la correspondance d'un détenu, c'est manquer aux plus simples convenances (Cresson, p. 201).

Tenue vestimentaire : on citait encore (Cresson p. 206) parmi les règles non abolies en 1900, celles-ci qui n'étaient plus observées mais regrettées.

Le Conseil désire vivement que les avocats se conforment à la prescription de convenance et de dignité du costume rappelée par M. le premier Président. Les avocats ne peuvent se présenter aux audiences qu'en robe avec *pantalon noir et cravate blanche*; ils doivent observer *rigoureusement* les divers décrets sur *le costume*.

Cet arrêté remonte à 1852. Celui-ci est de 1858, encore appliqué à la fin du siècle.

L'avocat ne doit travailler à la Bibliothèque que revêtu de sa robe ou, tout au moins, costumé de noir.

L'avocat se découvre au moment où le magistrat se présente pour occuper son siège, mais il parle couvert; il se découvre quand il prend des conclusions, quand il lit des pièces, quand il parle pour lui-même.

Ce petit cours de danse était l'aboutissement de longues controverses. Le Barreau, durant des années et des années, élevait son souci d'indépendance et d'égalité à la hauteur de sa toque.

L'avocat ne désigne son nom et son titre par aucune indication extérieure de quelque nature qu'elle soit. Il n'imprime sur ses lettres ni son nom, ni des indications de jour et d'heure.

L'exagération de ces petites prescriptions irritantes édictées par d'anciens snobs de la Robe, enlevait de l'autorité aux autres décisions. Tout le gros livre et ses prescriptions en souffraient. Vers 1900, on souriait de ces articles de la règle professionnelle; on en était au point « où les religions baissent comme la mer ». On raillait le vieux catéchisme, mais en l'observant encore. L'esprit en demeurait encore.

Ce pastiche du *vase brisé* écrit pour une Revue du Palais donnée par les jeunes en 1901, peut être donné comme un témoignage des sentiments de scepticisme, et d'irrespect, qu'on commencait à éprouver alors.

Le Vase où meurt cette verveine
Est un vase de porcelaine,
Un vase avec un œil au fond,
L'œil des anciens qui nous épie.
Empêcheurs de danser en rond,
Sous votre sotte tyrannie,
Le jeune avocat se morfond.

Mais le vase est vieux, il s'ébrèche,
Plus d'un morceau fut recollé,
O bons anciens à l'air revêche,
N'y touchez pas, il est fêlé!

Et l'irréparable fêlure
Mord votre règle chaque jour;
D'une marche invisible et sûre
Elle en fait lentement le tour!

Et par les fentes agrandies,
Malgré vos consternations
Goutte à goutte, elles sont parties,
Les anciennes traditions.

Raccommodeurs de porcelaine,
N'usez pas de trucs superflus,
Le vase n'en vaut pas la peine,
Il est brisé, n'y touchez plus.

On applaudissait à de telles railleries dont l'excès semblait sans danger. On applaudit toujours quand se rompent les liens qui vous enserrent. Plus tard, on s'aperçoit qu'ils étaient aussi des soutiens.

Ceux-là n'étaient pas insupportables après tout. Et la preuve, c'est qu'un maître se rencontra, une espèce de saint laïque qui ne manqua jamais à aucune de ces prescriptions : il s'appelait Edgar Demange. « Il fut, a dit de lui le bâtonnier Henri-Robert, l'exemple de tout ce que la noble profession exige de savoir, d'éloquence, d'efforts ininterrompus, de dévouement sans réserve, de pur désintéressement. Il avait pour ses clients, une pitié tendre de bonne sœur de charité. » « Il est mort pauvre, disait le bâtonnier Aubépin, dans un éloge funèbre, parce que la pauvreté est un signe de pureté morale et rien de ce qui est pur ne pouvait manquer à son âme. » C'est autour de sa mémoire, encore dix ans, après un concert de pieuses louanges. Et cela pour avoir pris comme règle de conduite ces règles professionnelles. Pour n'avoir manqué à aucune, le Maître fut et restera le type de l'avocat parfait. « Un modèle d'éloquence, de vertu, de bonté », a écrit Me Jean Appleton.

Le vieux code professionnel n'était donc pas si sot ni si inhumain qu'on a voulu le dire puisqu'il a pu s'incarner en l'un des grands avocats du XIXe siècle, homme indulgent, par ailleurs bon vivant et de belle humeur, malgré tous les malheurs que son destin a connus.

Le Palais au reste était sous la règle dure un milieu aimable et intellectuellement élégant. Après le trouble de l'affaire Dreyfus, il était redevenu une espèce de vaste cercle. On y perdait ses pas, mais non point son temps. Autour du banc où, vers midi un quart, les bâtonniers venaient s'asseoir après l'appel, en face de la première Chambre du Tribunal civil, que d'esprit dépensé, que de savoir, que d'anecdotes, que de souvenirs! C'était le temps où l'on avait encore du temps... La flânerie faisait alors partie de la vie judiciaire. Dans le clair et vaste décor de la grande salle, à deux pas des marbres de Berryer et de Malesherbes, leurs successeurs se plaisaient à deviser. Ils se sentaient entourés de respect, d'admiration flatteuse. Le mot fameux de Barboux sur la Confraternité, « cette haine vigilante », était-il exact? En tout cas sous quel voile brillant de courtoisie souriante, sous quelles formes séduisantes se cachait cette malignité, qui souvent s'endormait.

Quand Martini, voyant passer Poincaré qui se hâtait vers le vestiaire pour aller à la Chambre, disait : « Il court s'abstenir », il ne se doutait pas que plus tard, à la mort de l'ancien Président de la République, le trait fin, léger, sans venin, murmuré pour son propre plaisir, serait repris par la plupart des biographes du sauveur du franc. Sur ce même banc de bois de la Salle des Pas Perdus, au moment où l'affaire Humbert commençait à sortir de l'ombre des greffes et des études, ce même Martini taquinait le défenseur dévoué de ces escrocs de génie; il tâchait de l'éclairer sur l'inexistence de ses adversaires et sur la valeur réelle des clients dont il était la première dupe.

Là quelques jeunes bâtonniers futurs devant les grands anciens s'efforçaient de se montrer dignes d'eux... Un clerc d'avoué avait volé un jour une vieille montre posée sur la cheminée du salon d'attente de Félix Decori. Celui-ci contait sa mésaventure en excusant le voleur. « Nous tentons sans cesse de pauvres diables, en mettant à leur portée des souvenirs, des bibelots dont nous avons oublié la valeur. Mais eux s'en aperçoivent; ils sont seuls dans la pièce, où nous les laissons tout le temps qu'il faut pour succomber à leur désir, ils ne peuvent résister, ils s'emparent de ces objets de prix. »

— Peste! — interrompit un confrère railleur, — quelle éloquence, c'est plaisir de cambrioler vos vitrines. La première fois que j'irai chez vous...

— Oh vous! mon cher, je me garderai de vous faire attendre!

***

La physionomie de ce Palais-là, si douce au souvenir, va changer bientôt. Le 10 décembre 1900, un événement se produit qui peu à peu modifiera l'aspect des galeries tout au moins, sinon l'âme même du Palais. Après une lutte épique, la première femme avocat est admise à prêter serment. Un chroniqueur du temps, au sortir de la salle d'audience, décrivait ainsi cet incident :

« Mignonne, vive, la chevelure un peu ébouriffée, tenant entre ses mains sa toque qui paraissait l'embarrasser fort,

madame Petit causait avec Me Maurice Bernard. De toutes parts dans la salle d'audience, on se haussait sur le bout des pieds pour voir « l'avocate » que sa petite taille garantissait un peu contre l'indiscrétion générale. »

Elle prêtait serment parmi 17 autres stagiaires; d'une voix un peu émue, elle jurait de « ne rien dire ou publier de contraire aux lois, aux bonnes mœurs, à la sûreté de l'État, à la paix publique ». Elle jurait devant M. le premier président Forichon. Elle jurait la main droite levée, ayant gardé des bagues à ses doigts menus; une fois acte donné des prestations de serment, elle allait s'asseoir à la barre, modestement, auprès de son mari, attendant que le flot des curieux se fût écoulé.

Huit jours après, nouveau serment, celui de mademoiselle Chauvin, sœur d'un avocat et député. Naturellement, même cérémonial. Petite variante à noter. La formalité remplie, M. le Premier avait, le 10 décembre, selon l'usage, invité « les nouveaux avocats et madame Petit à suivre l'audience si cela leur convenait. » Cette fois, il adressa l'invitation aux « récipiendaires ». Le vieux Palais avait en effet vivement protesté contre la place particulière faire à la stagiaire ainsi nommée par son nom!

La bienvenue du monde judiciaire ne souriait pas aux femmes avocates! Le bâtonnier Devin dans son discours de rentrée n'avait pas caché son sentiment : ce n'était pas de l'enthousiasme. Il avait rappelé que les femmes étaient écartées du barreau, depuis l'époque romaine, d'un consentement unanime : « A parler franchement, ajoutait-il, cette nouvelle victoire inattendue du féminisme ne paraissait ni nécessaire, ni urgente. Ce n'est pas manquer à la justice , ni méconnaître l'égalité des deux sexes que de croire que les divers offices à remplir dans la société ne doivent pas être confiés indistinctement à l'un et à l'autre. » Le bâtonnier ajoutait pourtant que « les aimables compagnes de travail que le législateur donnait aux confrères ne rencontreraient pas au Palais les résistances qui s'étaient produites ailleurs ». Mais il sentait que dans le mur de la Corporation, la loi nouvelle ouvrait encore une brèche.

Six mois plus tard, autre petite fêlure : bien petite celle-ci, mais qui va changer elle aussi l'aspect estival des couloirs;

elle se produit à la fin de la même saison judiciaire et vient confirmer les strophes irrévérencieuses qu'on a lues.

Me Martini, l'éminent bâtonnier, à midi un quart, le 6 juillet, entrait au Palais par la place Dauphine, accompagné de son fils. C'était jour de vote pour le renouvellement du Conseil de l'Ordre. Le Palais bourdonnait d'avocats agités. M. le bâtonnier Martini, ainsi que Me Martini son fils, défilaient parmi eux, et l'on demeura stupéfait : ils étaient coiffés de chapeaux de paille!

Le chapeau de paille, proscrit hier encore; le chapeau de paille, quand le haut de forme naguère était obligatoire; le chapeau de paille porté par un des plus glorieux chefs de l'Ordre! « Les souliers jaunes suivront! dit un avocat indigné, c'est une révolution. »

— Non, mon cher, — répondit un confrère à la manière de M. de Dreux-Brézé. — C'est un signe des temps.

... Nous voudrions compléter cette esquisse du passé en indiquant les caractères de l'art oratoire à ce moment de la vie judiciaire. Nous dirons dans une prochaine étude comment on plaidait, en établissant un parallèle entre les plaidoyers de 1900 et ceux d'à présent.

HENRI VONOVEN

GEORGES CLARETIE

UN DESTIN EXTRAORDINAIRE

LE MARÉCHAL PILSUDSKI

Le maréchal Pilsudski qui vient de mourir, a été une des plus curieuses figures de notre époque. Sa vie, remplie de péripéties extraordinaires, peut être divisée en quatre périodes principales pendant lesquelles son rôle se transforma du tout au tout. Pourtant, du début de sa carrière, il a reçu une empreinte qui l'a marqué jusqu'à la fin : conspirateur et partisan au service de la cause polonaise, il restera tel, même quand il sera devenu le chef de l'État polonais.

***

Le conspirateur. — Né le 5 décembre 1867 à Zulow, en Lithuanie, d'une famille de petite noblesse dont plusieurs membres avaient pris part à la révolte de 1863 contre les Russes, il fut élevé dans un ardent amour de la Pologne qui se combina à une violente haine contre le tsarisme. Dès le collège il entra en relation avec les milieux socialistes parce que c'était la seule forme de lutte qui existât contre le régime établi, et il continua quand, âgé de dix-neuf ans, il fut envoyé à l'université de Kharkov pour étudier la médecine. Toutefois il ne s'affilia pas complètement aux révolutionnaires russes dont les tendances ne visaient pas à rendre l'indépendance à la Pologne. Il en fit cependant assez pour être condamné à plusieurs jours de prison à l'occasion de troubles universitaires et menacé d'être renvoyé de l'université. Venu chez lui en vacances, il fut avisé qu'il ne serait plus admis à Kharkov. Il

s'apprêtait à aller continuer ses études à Dorpat, quand il fut arrêté parce qu'un de ses frères, étudiant à Pétersbourg, était mêlé à un complot contre la vie du tsar Alexandre III. On l'envoya, en 1887, pour cinq ans en Sibérie, dans la région d'Irkoutsk.

Revenu d'exil en 1892, il se lança définitivement dans le mouvement socialiste, mais en lui donnant une allure spécialement polonaise. Il créa pour ce parti socialiste polonais un journal clandestin, *Robotnik* (le travailleur) qu'il rédigeait presque en entier et imprimait lui-même. Pendant cette période, selon la coutume des révolutionnaires russes, il ne se faisait connaître de ses adhérents que sous le nom de « camarade Victor ». Le *Robotnik* imprimé en cachette était distribué aux affiliés dans toute la Pologne. La police russe en rechercha longtemps en vain le rédacteur; enfin, dans la nuit du 22 férier 1900, elle réussit à découvrir son imprimerie secrète à Lodz. Le « camarade Victor » arrêté, fut enfermé dans la citadelle de Varsovie. Il y resta deux ans au bout desquels, ayant simulé la folie, il fut transféré à Pétersbourg dans une clinique d'où il put s'évader bientôt avec l'aide d'un médecin polonais[1], et gagner l'Angleterre.

Il y continua d'abord de loin sa propagande, mais se rendit bientôt à Cracovie où il était mieux placé pour cela, après avoir persuadé au gouvernement autrichien qu'il travaillait exclusivement contre la Russie, alors qu'il avait pour but l'indépendance de toute la Pologne. Certain que celle-ci ne pourrait résulter que d'une guerre, il avait toujours étudié avec ardeur les sciences militaires. Il continua cette préparation, et exigea de ses adhérents qu'ils en fissent autant, amorçant ainsi la création des cadres de ses futures légions.

Ce travail fut interrompu quelque temps pendant la guerre russo-japonaise. Il se rendit en effet à Tokio en 1904, autorisé par le gouvernement japonais, dans l'espoir de pouvoir faire participer ses compatriotes à la guerre; mais la paix vint trop vite pour qu'il pût passer à l'exécution.

Revenu à Cracovie, il reprit ses travaux d'organisation et, pour se procurer les ressources pécuniaires nécessaires,

1. Ce médecin, le docteur Mazurkiewicz, est mort récemment, professeur de psychiatrie à l'université de Varsovie.

il exécuta des coups de main contre les caisses de l'État russe dans toutes les parties de la Pologne du Congrès. La plus connue de ces entreprises fut l'attaque effectuée le 26 septembre 1908 près de Bezdany dans la région de Vilna sous sa direction personnelle qui permit d'enlever une grosse somme expédiée de Varsovie à Pétersbourg; il avait fallu livrer à l'escorte un combat en règle avec morts et blessés. Pourtant Pilsudski se montra toujours opposé aux actes de terrorisme individuel.

Le parti socialiste polonais de l'indépendance continuant à se développer, il créa en 1908 une véritable école militaire pour la formation d'officiers et de sous-officiers. A partir de 1910 cette œuvre fut poursuivie d'accord avec les autorités autrichiennes. Il put alors constituer des sociétés paramilitaires de tireurs, non seulement dans les provinces autrichiennes mais même en cachette dans celles qui étaient incorporées à la Russie. La jeunesse universitaire y adhérait en grand nombre. Lui-même, infatigable, allait de ville en ville, dirigeant les cours d'instruction et les manœuvres, recrutant des hommes dans toutes les parties de l'Europe. Au printemps de 1914, sentant la guerre proche, il disait à ses hommes à l'occasion d'une visite à Paris : « L'indépendance de la Pologne sera assurée si la Russie est battue par l'Allemagne, et si la France bat ensuite l'Allemagne. Nous devons être prêts à y aider. » En même temps, il activait partout l'instruction de tout son monde.

***

La guerre mondiale. — A la déclaration de guerre de l'Allemagne à la Russie le 1er août 1914, il ordonna la mobilisation de ses associations, et lui-même dès le 6 août passa la frontière à la tête d'un détachement de 156 hommes en disant à ses volontaires : « Soldats! Vous avez l'honneur extraordinaire de franchir les premiers la frontière de la Pologne du Congrès comme pointe d'avant-garde de l'armée polonaise qui va lutter pour la libération de la patrie... Vous êtes la pépinière d'où sortira la future armée polonaise et je vous salue, vous qui en êtes la 1re compagnie. » Cette invasion symbolique fut sans lendemain et le détachement rejoignit

bientôt les lieux de mobilisation où s'étaient rendus pas mal de jeunes gens venant de Russie.

Pilsudski était bien résolu, tout en combattant dans les rangs de l'armée autrichienne, à rester aussi indépendant que possible, bien qu'il eût été subordonné à un commandement supérieur des volontaires polonais et qu'il n'exerçât directement que celui de la première des quatre brigades successivement formées. Ses agents travaillaient pour lui dans toutes les unités et continuaient le recrutement secret même dans les provinces appartenant à la Russie. Tout cela n'allait pas sans frottements avec les autorités militaires autrichiennes qui s'attachaient à ne pas réunir les brigades et à les employer séparément sur différentes parties du front. Il s'efforçait en même temps de nouer de bonnes relations avec les officiers des troupes prussiennes venues renforcer l'armée autrichienne.

Tout alla à peu près tant que les Empires centraux n'eurent pas constitué le 5 novembre 1916 un gouvernement polonais aux attributions et à l'autorité mal définies à Varsovie. L'Allemagne avait vu là la possibilité de former à son profit des troupes polonaises pour parer à la crise commençante de ses effectifs. La chose eût été possible si les Polonais y avaient consenti[1]. Mais quand on voulut lui faire prêter serment à l'empereur Guillaume II, Pilsudski s'y refusa opiniâtrement, comme s'y refusèrent celles de ses troupes ramenées dans la zone d'occupation allemande. Il fut arrêté, enfermé à Magdebourg, et deux de ses brigades en partie internées, en partie licenciées. Les Allemands ne purent mettre sur pied que quelques centaines d'hommes pour la police du pays. Au début de 1918, une des brigades restée en Autriche, celle que commandait le général Haller, plus tard placé à la tête de l'armée formée en France, passa du côté russe pour rejoindre les troupes polonaises qui s'y groupaient sous les ordres du général Dowbor-Musznicki; l'autre fut désarmée. Après la paix de Brest-Litowsk, les troupes polonaises formées en Russie et qui comptaient trois divisions, furent attaquées par les Bolcheviks et les Allemands à la fois, obligées de se rendre

1. Des centaines de milliers de jeunes gens atteignant l'âge du service militaire et restés dans le pays après la retraite des Russes auraient pu constituer pour l'Allemagne un précieux renfort.

aux Allemands, licenciées, et les hommes renvoyés dans leurs foyers.

Mais, dès l'été de 1918, la fortune des armes tourna. La défaite des Empires centraux s'aggravait d'heure en heure, la révolution éclata en Allemagne au début de novembre. Les Allemands remirent Pilsudski en liberté, — on n'a jamais dit à quelles conditions, — et le ramenèrent à Varsovie. A peine y était-il arrivé que la population chassa après les avoir désarmées les troupes allemandes démoralisées. Pilsudski appela aux armes ses formations militaires occultes. Seule force disponible pour le maintien de l'ordre, elles le rendirent maître de la situation. La Pologne sortait du tombeau, il en était le chef, et il allait mener une lutte difficile et opiniâtre pour lui permettre de vivre. Mais il ne serait pas juste de croire qu'il a tout fait.

En Amérique, le grand artiste Paderewski, dépensant sans compter ses efforts et son argent, avait créé un mouvement d'opinion qui agit puissamment sur les décisions du président Wilson. En France, le fin et patriote Dmowski avait travaillé auprès du gouvernement français qui mettait sur pied les six divisions d'infanterie groupées plus tard en armée sous les ordres du général Haller.

Dans la Russie en révolution, des troupes polonaises se formaient à Odessa, à Arkhangelsk, en Sibérie, qui rentreront plus tard en Pologne. La Galicie se libérait d'elle-même et se plaçait sous les ordres du gouvernement de Varsovie. Peu après, la Posnanie, se soulevant contre le joug allemand, recouvrait également sa liberté et constituait, grâce aux réservistes allemands libérés, de belles troupes qui repoussaient toutes les attaques de forces allemandes supérieures en nombre et richement pourvues de matériel, et assuraient son indépendance.

Mais il faut rendre au général Pilsudski, chef provisoire de l'État polonais, la justice de proclamer que sa forte personnalité, son adresse, la place que ses formations militaires mises sur pied lui assuraient à Varsovie en même temps qu'elles enrayaient à l'est la menace bolchevique, ont fait de lui l'arbitre de la situation et le véritable organisateur de la Pologne.

***

La guerre bolchevique. — La situation était tragique. Le pays était vide d'argent et de matières premières. Toutes les administrations étaient à créer comme les troupes. Les Ukrainiens, conseillés par des officiers allemands, menaient campagne en Galicie contre les Polonais et s'emparaient même un moment de la capitale de cette province, Lwow (Lemberg). Sur toute la frontière orientale, les Bolcheviks tentaient de pénétrer en Pologne et d'y fomenter la révolution. Les Allemands pressaient de toutes parts les frontières de la Posnanie.

Un armistice imposé aux Allemands par le maréchal Foch et dont, faisant partie d'une mission alliée, j'assurai l'exécution, mit fin aux hostilités de ce côté en mars 1919. La Posnanie put envoyer en Galicie des renforts dont le besoin était urgent. Peu après, les belles divisions de l'armée Haller formées en France, bien encadrées d'officiers français et pourvues d'un riche matériel, furent envoyées en Pologne. Leur arrivée permit de rétablir partout la situation et de mettre sur pied une douzaine d'autres divisions d'infanterie, tandis que l'administration du pays s'organisait.

Mais en Russie les Bolcheviks prenaient décidément le dessus sur les armées blanches et allaient pouvoir mener en 1920 une puissante offensive contre la Pologne.

Voulant la devancer, le général Pilsudski dirigea sur Kiew une armée qui occupa un moment cette ville. Mais bientôt attaqués par des forces très supérieures secrètement concentrées par les Bolcheviks, parmi lesquelles la fameuse armée de cavalerie de Boudienny, les Polonais eurent grand'peine à exécuter une retraite qui les ramena jusqu'en Galicie orientale.

Peu après un autre groupe d'armées rouges marcha sur Varsovie en passant au nord des marais de Pinsk. Les troupes polonaises furent refoulées presque jusqu'à la capitale. Les Bolcheviks, sûrs de la bienveillance allemande, s'apprêtaient à déborder Varsovie par le nord en passant le long de la frontière prussienne. La situation était des plus graves.

Mais un magnifique élan de la nation avait amené dans les

rangs de l'armée plusieurs centaines de milliers d'hommes. La France avait expédié du matériel et des munitions, autorisé le personnel de notre mission militaire à prendre part aux opérations, et envoyé en Pologne le général Weygand.

Un large espace séparait les deux groupes d'armées rouges. Celui qui menaçait la Galicie fut contenu, et une armée polonaise se concentra derrière la Wieprz, sur le flanc sud du groupe d'armées rouges du nord, tandis que le gros des forces polonaises aux ordres du général Haller le contenait de front. En même temps une autre armée nouvelle, formée sous les ordres du général Sikorski au nord de Varsovie, attaquait audacieusement les forces rouges supérieures qui avaient progressé de ce côté et enrayait leur avance au prix de combats acharnés.

L'offensive foudroyante menée du sud au nord par l'armée concentrée derrière la Wieprz, que le général Pilsudski dirigeait en personne, bouscula successivement les armées rouges, les mit dans le plus complet désordre, forçant à reculer en hâte tout ce qui ne mettait pas bas les armes. Plusieurs divisions acculées à la frontière de Prusse, durent se réfugier dans cette province où elles furent internées. La Pologne était délivrée par l'ensemble de ces opérations que l'on a appelées « le miracle de la Vistule ». La résistance du gouvernement soviétique était brisée : il demanda un armistice. Peu après la paix de Riga mit fin aux hostilités.

L'armée reconnaissante décerna au général Pilsudski la *boulawa*, le bâton de maréchal, que le plus ancien des généraux polonais lui remit à Varsovie.

***

Après la victoire. — Il s'agissait de donner à la Pologne son organisation définitive.

Pour l'armée, la mission militaire française devait y prendre une large part. Tous les généraux et colonels vinrent fondre leurs origines dans des cours d'information. Par milliers, officiers et sous-officiers passèrent par des cours pratiques organisés pour eux. Au Ministère de la Guerre et à l'État-major général, nos officiers collaboraient discrètement au travail de

leurs camarades polonais. A l'École supérieure de guerre, le général français Faury va diriger pendant plusieurs années les études de centaines d'officiers distingués qui, par leur travail en commun, créèrent la doctrine de guerre qui convenait à la Pologne. L'amour-propre national très chatouilleux du maréchal Pilsudski souffrait, — et il ne s'en cachait pas assez, — de cette collaboration, même venant d'amis dévoués de la Pologne. La besogne se fit pourtant, et l'armée polonaise peut être fière du chemin si rapidement parcouru, grâce à la vive intelligence et à l'ardent patriotisme de ses officiers.

Le maréchal Pilsudski, après la réunion de la première Diète, avait été confirmé dans ses fonctions de chef de l'État. Sa rude manière d'exercer le pouvoir, son habileté à écarter tous les hommes susceptibles de lui porter ombrage, amenèrent entre lui et le Parlement des conflits qui le forcèrent à se retirer du pouvoir en 1923. Mais il s'en empara de nouveau en mai 1926 par une révolution sanglante, à la suite de laquelle il expurgea les administrations et surtout l'armée de tous ceux qu'il regardait comme ses adversaires, quel que fût leur mérite. Il l'avait conservé depuis, à peu près absolu, tout en se contentant en apparence du poste de ministre de la Guerre et d'inspecteur général de l'armée.

Ennemi du parlementarisme et le regardant comme dangereux pour la Pologne, il n'a pas hésité à créer des ministères non parlementaires où d'anciens officiers de ses légions, ceux qu'on appelle « les colonels », ont toujours reçu une large place, et même à faire arrêter et enfermer dans la forteresse de Brest-Litowsk les membres du Parlement dont l'opposition lui paraissait redoutable. Il a fait adopter, avant sa mort, une constitution qui renforce considérablement le pouvoir exécutif.

L'orientation prise depuis quelques années par la politique extérieure polonaise a certainement été son œuvre. Il serait cependant injuste de l'accuser de germanophilie. La vérité est qu'il avait également peu de sympathie pour tous les étrangers, et qu'aucune considération sentimentale n'a jamais été capable de le retenir quand il croyait une solution avantageuse à la Pologne. Le rapprochement entre l'Allemagne et la Pologne ne se serait pas fait s'il ne l'eût pas voulu. L'officielle agence

allemande D. N. B. disait ces jours-ci à l'occasion de sa mort : « C'est à lui que sont dues les bonnes relations entre l'Allemagne et la Pologne qui ont trouvé leur expression dans le pacte d'amitié germano-polonais. » Cette politique assure provisoirement à la Pologne le calme sur ses frontières les plus exposées, mais elle n'est pas sans dangers et la majeure partie de la nation polonaise ne l'ignore pas. La France et la Pologne ont à craindre le même adversaire, l'Allemagne, qui les hait toutes deux et ne peut prendre son parti de la renaissance de la Pologne dont Bismarck disait : « Une Pologne indépendante, ce serait comme une armée française sur la Vistule. » L'opinion polonaise s'inquiète autant que la France du réarmement de l'Allemagne : le soin avec lequel celui-ci est suivi dans la presse militaire polonaise le montre bien.

L'avenir amènera-t-il en Pologne un changement d'orientation? Il est difficile de le prédire. On a cependant le droit de se demander si la disparition du maréchal Pilsudski permettra à ceux qui ont été ses agents d'exécution, de continuer à se réserver la jouissance du pouvoir.

***

Au moment où il disparaît, il faut oublier l'esprit partisan qui a parfois guidé ses actes et ne se souvenir que de la volonté implacable avec laquelle il a voué sa vie tout entière au service de sa patrie. Il a vécu pour la Pologne, et pour la Pologne seulement. Même ceux qui ont été ses adversaires, lui rendent cet hommage et s'inclinent devant le cercueil de cet homme romanesque, impérieux, passionné, rusé, rude et courageux.

GÉNÉRAL A. NIESSEL

LE PASTEUR DE LA LANDE

I

Le pasteur de la lande était un homme de haute taille, aux épaules larges, aux muscles puissants. Les traits du visage étaient sans finesse, mais il y avait de la bonté dans les yeux clairs et de la franchise dans le regard. Il marchait d'un pas à la fois pesant et prudent, le pas de ceux qui luttent contre la terre sablonneuse des sentiers sillonnant la lande, terre mouvante sous la pesée des sabots, et de ceux qui se méfient de la boue traîtresse aux abords des marais où l'on risque de s'enliser. La figure était sans âge, brunie par l'air de la plaine balayée sans arrêt par le grand vent soulevant des tourbillons. Le bréviaire sous le bras, la vieille soutane luisante aux coutures flottant autour du corps, la silhouette du prêtre tranchait durement sur le paysage.

Comme il arrivait au hameau dont les chaumières se groupaient au tournant de la route, les enfants, interrompant leurs jeux, coururent vers lui, se poussant, s'efforçant de se maintenir à ses côtés. Des femmes s'arrêtaient pour lui crier le bonjour et le suivaient du regard, se demandant ce qui pouvait l'amener au hameau, où aucun malade ne réclamait son secours, où aucun événement n'exigeait sa présence. Le prêtre allongea le pas et au bout du chemin s'arrêta devant une chaumière où une femme assise sur le banc près de la porte épluchait des légumes pour la soupe.

— Où est Maria? — demanda-t-il.

La mère appela sa fille, occupée à la lessive derrière la chaumière. C'était une blonde, à la bouche rieuse et au regard hardi. Elle accourut en rajustant sa jupe trouée qui lui glissait des hanches; mais en voyant le curé un peu d'inquiétude se marqua dans ses yeux.

— Il faut la marier, — dit simplement le prêtre.

La mère se récria. Maria était trop jeune; elle venait à peine d'atteindre ses dix-huit ans. Si elle quittait le foyer pour en fonder un autre, comment ferait-elle, la mère, pour veiller à tout avec un mari paresseux et ivrogne qui ne lui était d'aucun appui, et trois enfants encore trop jeunes pour aller aux tourbières. Mais le curé affirma, la voix dure :

— Peu importe; vous vous arrangerez. Mais il faut marier Maria le plus vite possible. Je sais ce que je dis.

Devant la stupeur de la mère et l'embarras de la fille, il ajouta, s'adressant à Maria :

— Je me doutais de quelque chose quand je vous voyais, à la tombée de la nuit, vous égarer dans la bruyère, du côté des marais, avec qui vous savez.

Et, comme la fille voulait protester, il l'arrêta d'un geste :

— J'ai vu le grand Bert. Il m'a tout avoué. Je lui ai fait honte de sa conduite et je l'ai décidé à vous épouser.

La mère, la figure empourprée de colère, lança à sa fille, à pleine volée, deux soufflets, et Maria partit en pleurnichant.

— Ce n'est pas la peine de la battre, — dit le prêtre. — Le mal est fait. Mais je ne veux pas que s'égarent les brebis de mon troupeau. Il faut donc les marier. Je connais une chaumière libre au hameau voisin. Maria et Bert pourront l'occuper. Je tâcherai de leur procurer l'indispensable.

La mère continuait à geindre, se plaignant de la misère où elle se trouvait avec ses enfants, de la conduite de sa fille, des brutalités de son mari. Qu'allait-il dire en apprenant tout ceci?

— Ne vous inquiétez pas, — dit le curé. — Je lui ferai entendre raison. Vous êtes tous et toutes les mêmes. Vous vivez comme des bêtes; vous ne surveillez pas vos enfants et les laissez pousser tout seuls. Quand il arrive un accident, vous les accusez d'ingratitude et croyez que vous avez fait tout votre devoir envers Dieu et envers eux en les accablant de coups. Je dois veiller à tout ici, et aucun de vous ne facilite ma tâche.

Il partit après avoir laissé sur la table quelques bons de pain que la mère, toujours en pleurant, alla serrer dans un vieux coffre. Sur la route, les enfants entourèrent à nouveau le prêtre, et les femmes s'approchèrent, essayant de le faire parler et d'apprendre par lui ce qui l'avait amené. Mais il les écarta d'un geste las et cria :

— Vous êtes tous les mêmes, sans cœur et sans conscience. Si je n'étais pas là pour veiller à tout, Dieu ne vous reconnaîtrait plus.

« Il doit y avoir quelque chose de sérieux, pensaient-elles, car le curé n'est pas content. »

II

L'existence du prêtre était toute dans la vie de la lande. Il était né dans un de ces hameaux où il exerçait son ministère, et semblait destiné à être pareil aux tourbiers, aux tâcherons des sablières ou à ces marchands de balais dont il devait maintenant sauver les âmes obscures. Il était resté orphelin très jeune et on l'avait envoyé chez un de ses oncles qui était fermier dans un village du pays de Meuse, brave homme qui prit soin de lui et l'éleva avec ses fils. Le vieux curé du village s'intéressa à cette nature sauvage dans laquelle il reconnut une intelligence précoce et un caractère. Il entreprit d'instruire l'enfant, et quand il se fut rendu compte que la peine qu'il prenait n'était pas inutile, il persuada l'oncle d'envoyer son neveu aux études dans un petit séminaire d'une des villes du sud.

Ce furent pour le fils de la lande de dures années d'épreuve et de méditation qui eurent pour effet de le mûrir avant l'âge. Il se créa une vie intérieure intense, qui était son refuge contre le monde qui l'entourait et dont les usages, les idées, les sentiments et les préjugés heurtaient sa nature fruste et droite. Il avait la nostalgie de la grande lande qui, aux jours clairs du printemps et de l'été, quand la bruyère fleurit, se nuance de blanc et de mauve, qui, aux jours d'automne, s'anime comme une mer bercée par le vent du large, qui en hiver, recouverte d'une épaisse couche de neige, prend la splendeur émouvante d'un infini de blancheur et de silence.

La lande natale s'évoquait à ses yeux avec une puissance qui dominait son âme, et, bien qu'elle fût si lointaine, c'était elle qui, plus sûrement que l'enseignement de ses maîtres, lui formait l'esprit et le cœur et le rapprochait véritablement de Dieu.

Animé d'un grand zèle, se soumettant sans effort à toutes les règles, non point par docilité naturelle ou par penchant à l'humilité, mais parce que la flamme de sa vie intérieure faisait qu'il ne pouvait attacher quelque importance aux gestes dont est fait l'enchaînement des jours, ayant une foi simple et robuste, exempte de tout mysticisme, il arriva à la prêtrise avec une âme sereine, profondément convaincu du caractère sacré de la mission à laquelle il était bien résolu à se donner tout entier. Il passa plusieurs années à s'acquitter des tâches ingrates qu'assument les vicaires dans les villages et les gros bourgs. Mais quand il apprit que la cure de la lande était vacante, il la sollicita avec une ardeur qui surprit d'autant plus son évêque que les prêtres les plus fervents considéraient que cette mission était la plus pénible qu'on pût leur imposer. La solitude de la lande les effrayait; son peuple grossier leur répugnait. La cure de la lande, c'était pour eux tous l'enlisement dans la détresse morale et matérielle, la fin de toute ambition et de tout espoir. L'évêque fit appeler ce prêtre qui demandait ce que les autres redoutaient, ce que, seuls, se résignaient à accepter ceux qui par une vie de renoncement et de sacrifice avaient quelque faute à racheter. Il s'enquit des raisons qui poussaient un homme jeune que son intelligence et ses vertus avaient déjà fait distinguer à vouloir ainsi s'isoler du monde. Le prêtre confessa son amour profond de la lande où il était né, qu'il avait dû quitter tout enfant, mais dont le charme sauvage l'avait toujours possédé. Il trouva des expressions touchantes pour décrire la vie misérable des pauvres gens qui étaient ses frères, dont il parlait le langage simple et rude, qui avaient besoin plus que les autres chrétiens de voir clair en eux, et il affirma qu'il n'avait pas de plus cher désir que d'être leur pasteur et leur soutien. L'évêque fut ému et le jeune prêtre obtint la cure de la lande.

Quatre hameaux éloignés les uns des autres formant ensemble une paroisse, une église aux murs de torchis, avec

un toit qui menaçait de glisser vers le sol et que surmontait une petite tour dont la cloche était fêlée, un presbytère qui était presque une masure, un jardin où il fallait peiner dur pour faire pousser quelques maigres légumes et quelques fleurs sans éclat et sans parfum, un pauvre cimetière sans une pierre, où les tombes surmontées d'une petite croix noire s'alignaient toutes semblables, tel était le décor de l'existence qu'il acceptait d'un cœur joyeux, tout à l'ivresse de retrouver la lande et d'être le pasteur de ceux qui l'avaient connu enfant.

Pendant des années, il s'appliqua à sa tâche, dépouillant peu à peu son esprit de tout ce que son passage au séminaire et dans les bourgs y avait accumulé d'ornement spirituel et de sagesse illusoire, s'adaptant au milieu et à la mentalité de ceux dont il devait sauver les âmes. Il se sentait redevenu, lui aussi, un homme de la lande, avec, en plus, une flamme chrétienne qui subsistait en lui, claire et vivante. Il suivait ses paroissiens, s'enquérait de leurs soucis, connaissait leurs tares et leurs vices. Il les aidait dans tous les actes de leur pénible existence, s'imposant à eux avec une autorité que nul ne songeait à discuter. Il était le pasteur, le médecin, le maître d'école, le conseiller, qui pour tous ces malheureux facilitait de tout son pouvoir leur effort pour naître, pour vivre et pour mourir. Il relançait les indifférents qui trop souvent manquaient l'office du dimanche et ceux qui oubliaient leurs devoirs de pères ou d'époux; il réconciliait les familles divisées par des intérêts, apaisait les haines, réglait les querelles et les conflits. Quand la misère était trop grande dans les hameaux, il disparaissait parfois pendant deux ou trois jours, se rendant dans les proches villages du pays de Meuse et jusque dans les villes du sud, multipliant les démarches et les sollicitations. Toujours, il rapportait des secours, de quoi vêtir les petits, de quoi soulager les grands, de quoi franchir sans trop de mal la saison de la détresse.

Les hommes, surtout, lui donnaient du tracas. Ils étaient querelleurs et violents et, après boire, sortaient facilement les couteaux. On avait vu le curé se jeter parfois en pleine mêlée, et d'une poigne solide séparer les mauvais garçons. Il soignait alors les blessés, recommandant à tous d'éviter l'intervention des gens de justice dans les affaires de la lande, car tous ils

avaient la conscience lourde de péchés et de délits. Il apostrophait durement ses fidèles, leur reprochant leurs défaillances, mais s'efforçant toujours de les sauver du châtiment qu'ils méritaient. Dans sa conscience de prêtre, il se rendait bien compte qu'il devait assouplir la règle chrétienne s'il voulait les garder sous son autorité, fermer les yeux sur bien des choses pour ne pas les rebuter, tolérer ce qu'il ne pouvait empêcher afin de ne pas voir ces misérables glisser au mal sans remède. Il lui semblait que de vieux instincts des temps païens subsistaient en eux et il désespérait parfois d'en faire jamais de vrais chrétiens. Ce qui le soutenait, c'était la pensée des misères à soulager, des femmes et des enfants à guider, des âmes à sauver. Aussi était-il bien résolu à aller jusqu'au bout de sa tâche de pasteur de la lande, convaincu que Dieu, tenant compte de ses peines, ne l'abandonnerait pas.

III

En rentrant au presbytère, le curé trouva deux vieillards du hameau assis sur la marche de l'église et qui paraissaient discuter avec animation. A l'approche du prêtre, ils se levèrent, soulevèrent leurs casquettes et se mirent à marcher en silence à ses côtés. Le pasteur eut tout de suite le sentiment qu'il s'était passé quelque chose de grave que les deux vieux éprouvaient un gros embarras à lui exposer.

— Qu'y a-t-il, voyons?

Les anciens eurent un geste vague.

— C'est un grand malheur, — dit l'un d'eux.

— Un grand malheur? Mais parlez donc!

Alors, en phrases décousues, avec des mots prudents, des hochements de tête et des mouvements brusques des épaules, ils firent entendre que des gars de la lande qui s'étaient rendus à la kermesse d'un des villages de l'autre côté des collines s'étaient pris de querelle avec des fils de fermiers, à propos d'une fille serrée de trop près. On s'était battu, d'abord à coups de bâton, puis un des paysans ayant été jeté à terre et craignant d'avoir le dessous avait tiré son couteau. Obligés de se défendre, les gars de la lande avaient tiré les leurs, et le sang avait coulé. La mêlée avait été sauvage. Des hommes du vil-

lage étant accourus avec des bêches et des fourches pour soutenir les leurs, ceux de la lande, dont plusieurs avaient le visage ruisselant de sang, avaient dû battre en retraite, courant vers les collines, puis dévalant dans la plaine, suivis de près par leurs adversaires qui ne s'arrêtèrent qu'à la ligne des marais.

Le curé s'indigna. Ah! il connaissait bien les gars du hameau, c'étaient des chenapans, des misérables sans conscience, des sauvages.

— Ils ont dû se défendre, — fit remarquer timidement l'un des vieux. — Ce sont les paysans du village qui, les premiers, ont tiré leurs couteaux.

Mais le prêtre répondit avec véhémence. Trop souvent les mauvais garçons de la lande s'abandonnaient à la bestialité de leurs instincts. Qu'avaient-ils besoin d'aller à cette kermesse, de chercher querelle aux fils des fermiers dont ils connaissaient l'animosité à leur égard? Et cette histoire de fille serrée de trop près...

— Des brutes! — cria-t-il, — des misérables qui méritent la corde.

Les deux vieux baissaient la tête et allongeaient le pas aux côtés du pasteur exaspéré. Au bout de quelques instants, celui-ci demanda :

— Y a-t-il eu mort d'homme?

— Non, seulement des blessés, deux garçons de la lande atteints au visage, aux épaules, aux bras, et quatre paysans qui étaient assez mal en point.

Le curé pénétra au presbytère, toujours suivi des deux vieillards. Il posa son bréviaire sur la table, bouscula les chaises et se mit à tourner, à pas précipités, dans la chambre.

— Combien étaient-ils? — finit-il par demander.

Ils étaient huit, que les vieux nommèrent.

— Naturellement, — dit le prêtre, — le grand Bert en était! Il ne lui suffit pas de mettre à mal les filles du hameau. Il faut encore qu'il aille aux kermesses se battre avec les paysans. Celui-là, quand les gendarmes l'arrêteront, il n'aura que ce qu'il mérite.

Précisément, c'était la crainte de voir arriver les gendarmes qui troublait les vieux. On avait emmené les deux blessés

dans un refuge de berger, au delà des marais, où une vieille femme les soignait et où nul ne songerait à aller les chercher. Mais les gens du village avaient reconnu les autres et menaçaient de les dénoncer à la justice. Les gendarmes, qui ne se risquaient jamais à deux dans la lande, viendraient sans doute en force et emmèneraient les gars. Que fallait-il faire? Que devaient répondre les gens du hameau si on les interrogeait?

Cette fois, le prêtre se fâcha. Osait-on lui demander d'aider des vauriens à se soustraire à la justice? S'il était établi qu'ils étaient coupables, ils n'avaient qu'à se résigner à leur sort et à expier.

— Si les garçons sont pris, — observa l'un des vieillards, — ce sera la misère pour leurs familles qu'ils aident à vivre.

Le curé, d'une voix déjà radoucie, répondit :

— Vous voyez qu'un malheur en appelle un autre et que ce sont les innocents qui souffrent par la faute des méchants. On verra ce qu'il y a à faire quand les gendarmes seront là, en admettant qu'ils doivent venir. Si ceux du village n'ont pas la conscience tranquille, eux non plus, ils ne dénonceront pas les garçons de la lande.

— Bert a déclaré, — souffla un des vieux à voix presque basse, — que si les paysans dénoncent les nôtres, le chien rouge hurlera la nuit dans le village.

Le curé eut un sursaut :

— Il ne manquerait plus que cela! — s'écria-t-il. — Que Bert et les autres prennent garde! Si une seule ferme, une seule grange brûle au village, je me détournerai de vous, je vous abandonnerai à Satan, et je quitterai la lande!

IV

Toute une nuit et tout un jour le hameau vécut dans les transes. Le surlendemain matin, les gendarmes parurent au tournant de la route. Le curé, qui se rendait au hameau voisin, les vit arriver de loin. Redoutant de s'entendre poser quelque question à laquelle il lui eût été pénible de répondre en toute sincérité, il pressa le pas. Les cinq gendarmes, qu'accompagnait, guide et témoin, le garde-champêtre du village où avait eu lieu la rixe, saluèrent le prêtre en passant près de lui, mais

ils ne s'arrêtèrent pas. A l'entrée du hameau, ils se partagèrent la besogne, deux gendarmes allant s'informer auprès des habitants des chaumières situées à gauche, les deux autres se présentant aux portes des chaumières de droite, mais sans perdre contact avec leur chef et le garde-champêtre qui tenaient le milieu du chemin. Les hommes et les femmes auxquels ils demandaient des renseignements ne bronchaient pas, répondaient par des paroles brèves, par des gestes vagues. Quand les gendarmes s'enquirent de la maison du grand Bert, qui avait été reconnu et dénoncé et contre lequel le brigadier avait un mandat d'amener, on leur répondit : « Par là », mais les bras tendus n'indiquaient pas la même direction. Après deux heures de vaines recherches, les gendarmes allaient se retirer quand le grand Bert, arrivant du côté des marais, déboucha tout à coup sur la route. En apercevant les gendarmes, et jugeant la fuite à travers la lande nue dangereuse, il se résolut à payer d'audace et avança d'un pas décidé. Comme le garde-champêtre affirmait reconnaître en lui un de ceux qui s'étaient montrés les plus acharnés dans la querelle, le brigadier l'aborda et lui ordonna de lever les bras. Deux gendarmes fouillèrent Bert et, dans une poche de son pantalon, ils trouvèrent son couteau. Le brigadier examina attentivement la lame large et solide et il montra aux autres des taches suspectes sur l'acier. Il fit connaître alors à l'homme le mandat d'amener dont il était porteur. Bert protesta en termes violents, déclarant qu'il ne savait pas ce qu'on lui voulait, mais les gendarmes lui passèrent les menottes et l'entraînèrent sur la route.

La nouvelle de l'arrestation du grand Bert se répandit rapidement par la lande. Les hommes des hameaux voisins accoururent et ce furent, sur le chemin, des discussions animées. La mère de Bert pleurait à chaudes larmes, criant que sûrement on allait tuer son gars; le père jurait que cela ne se passerait pas ainsi, et que les gens du village qui avaient dénoncé son fils auraient de ses nouvelles. Quand le curé revint, il dut entendre vingt fois le récit de l'arrestation et les menaces proférées par les hommes, que les femmes excitaient de leurs vociférations. Il eut beau leur dire que si Bert avait été reconnu par le garde-champêtre, il n'y avait plus rien à faire, le prêtre

ne réussit pas à calmer ses paroissiens. La colère de ceux-ci se tournait contre les fermiers du village qui avaient dénoncé le grand Bert, alors que c'étaient eux qui avaient provoqué la querelle et qui, les premiers, avaient sorti les couteaux. Il fallait se venger sans pitié de ces fourbes, de ces traîtres. Ce n'était pas la première fois que les gens de la lande et les gens du village se battaient, mais jamais on n'avait fait appel aux gendarmes pour si peu de chose.

A la tombée de la nuit, le père du grand Bert vint trouver le curé. L'œil farouche, la voix rauque, il lui dit :

— Vous pouvez sauver mon fils et vous devez le sauver.

— Mais comment?

— Si vous dites au juge que le garde-champêtre et les gens du village mentent, que vous avez rencontré Bert ici, au hameau, l'après-midi où eut lieu cette rixe, le juge vous croira.

— Vous me demandez de mentir et de porter un faux témoignage! — s'écria le prêtre. — Mais le garde-champêtre a reconnu votre fils, sa déclaration est formelle.

— Le juge vous croira, vous, — répéta l'autre, — parce que vous êtes le curé de la lande, un saint homme. Pour nous, nous sommes bien décidés : si Bert n'est pas revenu dans cinq jours, le chien rouge hurlera dans le village et les fermes brûleront les unes après les autres.

— Vous êtes tous fous!

— Il faut qu'ils nous rendent Bert! — répéta le père en frappant du poing sur la table. — Nous n'avons d'espoir qu'en vous. Si Bert n'est pas ici dans cinq jours, les fermes flamberont là-bas!

Le prêtre était outré. Tout son être se révoltait à l'idée qu'on osait lui demander de mentir ainsi effrontément. Il tournait autour de la chambre dans un état d'extrême agitation. Il suffoquait, avait besoin d'air et de mouvement. Il parcourut à pas courts et rapides les petites allées de son jardin, puis il sortit et fit quelques pas sur la route. La nuit était venue, une nuit claire et douce enveloppant toute la lande d'un voile de paix et de sérénité. Mais le pasteur ne contemplait pas cette splendeur de la plaine reposant sous le ciel étoilé. La fièvre faisait battre ses tempes. Ces misérables qu'il avait servis de tout son cœur étaient restés des coquins,

des païens, des barbares. Jamais il ne réussirait à en faire des chrétiens. Mieux valait s'en aller, abandonner ces brutes à elles-mêmes, car il reconnaissait bien qu'elles ne pouvaient être sauvées.

Le curé pénétra dans le petit cimetière et s'assit sur le vieux banc, près de la porte. Il regardait les tombes alignées devant lui, toutes pareilles, tombes de pauvres vieux, d'humbles femmes, de petits enfants qu'il avait connus et dont personne jamais ne se souvenait. Lui seul venait parfois se recueillir ici et donner une pensée à ceux qui dormaient là leur dernier sommeil. Chaque tombe lui rappelait une souffrance, une détresse que de tout son cœur il s'était efforcé de soulager. Tout ce qu'il avait voulu, tout ce qu'il avait tenté, les années consacrées à sa mission, ce qu'il croyait avoir construit et avoir payé du total sacrifice de lui-même, tout cela s'effondrait, le plongeant dans un affreux désespoir.

Le curé de la lande se leva et, l'esprit quelque peu apaisé, quitta l'humble champ de repos. Sa main ayant frôlé dans la poche de sa soutane la clé de la porte de l'église, il se dirigea machinalement vers celle-ci, fit grincer la serrure rouillée et pénétra dans la maison de Dieu. Des traînées de clarté lunaire filtraient par les vitraux jaunes, rouges et bleus et nuançaient étrangement l'ombre qui emplissait l'église. Le prêtre alla s'agenouiller devant l'autel et, les mains jointes, la tête inclinée, il pria avec ferveur. Alors, doucement, la paix revint en lui et il put voir les choses avec plus de calme. Que le grand Bert eût pris part à la rixe, il n'en doutait point; mais peut-être n'était-il vraiment pas le plus coupable. Il pensait aussi à Maria, qui achèverait sans doute de se perdre si elle devait attendre pendant de longs mois le retour de son fiancé. Il revoyait le désespoir de la vieille mère, la colère froide et résolue du père et des autres, leur horrible menace de faire hurler le chien rouge... C'était arrivé autrefois, et jamais on n'avait découvert les coupables. Non, non, cela ne serait pas; il saurait bien empêcher un tel crime. Les hommes de la lande eux-mêmes ne voudraient pas cela. Ils n'avaient proféré cette menace que dans la première fureur de leur ressentiment, mais demain ils seraient calmés.

Quand il referma la porte de la petite église, le curé avait

retrouvé sa sérénité. Pourtant, il eut de la peine à s'endormir ce soir-là. Il se tournait et se retournait sur sa couche, pensant au grand Bert, à Maria qui se lasserait vite de l'attendre, au désespoir des vieux. Peut-être devait-il vraiment faire quelque chose pour eux tous; peut-être pourrait-il entreprendre des démarches dans la ville du sud où les gendarmes avaient emmené Bert. Il irait voir le doyen, qu'il avait connu autrefois au séminaire, et lui demanderait conseil. Oui, oui, il irait; et même s'il ne devait pas réussir, cela apaiserait les esprits et les détournerait de l'abominable pensée d'incendier les fermes.

Le lendemain matin, le prêtre alla trouver le père de Bert pour lui dire qu'il se proposait de se rendre à la ville pour voir ce qu'il y avait à faire pour son fils. L'homme demeura les dents serrées, le regard farouche, et comme le curé insistait pour connaître ses intentions, il répondit :

— Nous avons causé, hier soir, les autres et moi, et c'est bien décidé : si Bert n'est pas là dans cinq jours, le chien rouge hurlera...

Le pasteur ne put en tirer autre chose.

L'angoisse qu'il avait éprouvée la veille lui serra à nouveau la gorge. Il savait bien que si les hommes de la lande avaient juré de se venger des paysans, rien ne pourrait les empêcher d'accomplir leur dessein. Il eut la vision de l'épouvantable malheur s'abattant sur le bourg, de la vallée entière éclairée par la lueur des incendies. Il se fit pressant, tour à tour sévère et suppliant. L'autre demeurait impassible.

— J'irai là-bas, — dit le prêtre, — mais promets-moi que rien ne se passera jusqu'à mon retour.

Alors, les traits détendus, le père du grand Bert promit.

V

Le pasteur franchit la ligne des collines et fit le long et pénible chemin menant à la ville où Bert était détenu. Au doyen, il raconta le drame de la lande, la colère provoquée par l'arrestation d'un homme qui était, sans doute, innocent. Sans faire allusion à la terrible menace de faire hurler le chien rouge, il dit sa crainte de voir se produire des événements plus graves encore que ceux de la kermesse, et que son devoir

de prêtre était d'empêcher. Le doyen le recommanda à un homme de loi qui s'occupait des intérêts des communautés religieuses et qui consentirait, peut-être, à se charger de la défense de Bert.

L'homme de loi s'intéressa au récit que lui fit le prêtre. Celui-ci, s'efforçant de dominer les sentiments qui l'agitaient, parlait lentement, pesant ses mots, veillant à éviter les précisions, insistant sur l'état d'esprit des gens de la lande qui étaient convaincus de l'innocence de Bert. Ce qui, disait-il, troublait surtout son cœur de chrétien et sa conscience de prêtre, c'était la haine qui naîtrait de tout ceci entre ceux de la lande et ceux des villages, déjà pleins de ressentiments les uns à l'égard des autres et que leur nature portait à toutes les violences. L'homme de loi promit de s'informer de l'état de l'affaire, de voir le magistrat chargé de l'instruction et de communiquer avec l'inculpé.

Le lendemain, il rapporta au curé que Bert refusait de s'expliquer, répétant opiniâtrément qu'il était innocent de tout ce dont on l'accusait, qu'il ne savait ce qui s'était passé à la kermesse du village, qu'il n'avait pas quitté le hameau ce jour-là et qu'il était victime de la haine des paysans. Mais il y avait le témoignage du garde-champêtre et il y avait les taches sur le couteau, qui étaient bien des taches de sang.

Le prêtre ne se troubla pas.

— Le garde-champêtre, — objecta-t-il, — peut se tromper de bonne foi et les taches sur le couteau peuvent être anciennes et être dues à quelque accident.

— Pour tirer l'inculpé de là, — dit le défenseur, — il faudrait un témoignage sûr, établissant que l'homme auquel vous vous intéressez était bien réellement au hameau au moment où la rixe avait lieu dans le village.

Le pasteur de la lande frémit et une sueur froide perlait sur son front.

— Vous comprendrez, — dit-il, — que je ne désire pas, en raison de mon caractère et de l'habit que je porte, être mêlé, même indirectement, à cette affaire, mais je puis vous dire que je ne crois pas que Bert soit coupable, car je l'ai vu au hameau l'après-midi où eut lieu la rixe. Je l'ai rencontré sur la route, près de l'église, et lui ai parlé de la jeune fille qu'il

doit épouser bientôt. Il me paraît matériellement impossible qu'il ait eu le temps de se rendre au village entre le moment où je l'ai rencontré et celui où se produisait la querelle avec les paysans.

Il n'en put dire plus, car sa voix s'éteignait sur ses lèvres. L'homme de loi le fixa longuement dans les yeux et le curé, par un immense effort de volonté, soutint stoïquement ce regard.

— Vous êtes sûr du jour et du moment?

— Sûr.

— C'est chose grave et délicate. M'autorisez-vous à faire état auprès du magistrat de ce que vous venez de me dire?

Le prêtre y consentit.

Il connut encore une nuit d'insomnie. Il se reprochait de s'être laissé aller à mentir pour essayer de sauver un misérable qui n'était digne d'aucune pitié. Il avait gravement péché par faiblesse et par souci d'éviter un malheur qui, peut-être, ne se serait pas produit. Il s'efforçait de soustraire un coupable à la justice; il trompait des hommes respectables qui avaient le devoir de juger en conscience. A vivre parmi les gens de la lande, il était devenu aussi vil qu'eux. Il n'était plus digne de porter la soutane, ni de prêcher la parole de Dieu. Et si l'on découvrait qu'il avait menti, si, en dépit de tout, la vérité éclatait, si Bert avouait, que deviendrait-il? Où irait-il cacher sa honte? La pensée du mensonge proféré, du faux témoignage porté l'accablait. Mais pouvait-il agir autrement qu'il ne l'avait fait? Connaissant les gens de la lande comme il les connaissait, capables de tout pour se venger, sachant que la menace d'incendier les fermes n'était pas vaine dans leur bouche, son devoir de chrétien et de prêtre n'était-il pas d'empêcher l'irrémédiable? Son devoir de pasteur n'était-il pas de détourner le malheur de son troupeau et de celui du voisin? Il se surprenait ainsi à ruser avec sa pensée et ses sentiments, à tricher sur les mots, et il s'en reconnut plus misérable à ses propres yeux.

Il se leva avec l'aube et voulut réagir par le mouvement contre sa détresse morale. Il parcourut les rues de la ville, marchant devant lui, absorbé par tout ce qui lui tenaillait l'esprit et le cœur. Arrivé sur une place, il vit une église dont les portes étaient déjà ouvertes. Il se rappela ses devoirs de

prêtre. Mais, comme il s'apprêtait à pénétrer dans la nef, il se ressaisit. Non, vraiment, il ne pouvait se présenter devant l'autel dans l'état de péché où il se trouvait, et, brusquement, il rebroussa chemin.

Vers le milieu du jour, il apprit par le défenseur de Bert que le magistrat chargé de l'affaire avait été fort ému par la déclaration du prêtre qui lui avait été fidèlement rapportée. Il avait demandé si le curé de la lande, dont il connaissait la réputation d'homme sincère, bon et pieux, consentirait à lui répéter à lui-même ce qu'il avait dit. Le prêtre, se rendant bien compte qu'il ne pouvait plus reculer, accompagna le défenseur de Bert chez le juge. Celui-ci lui fit remarquer que les hommes de la lande étaient redoutés dans tous les villages pour leurs violences, et qu'en ce qui concernait Bert les témoignages recueillis étaient accablants. Le pasteur retrouva tout son courage pour défendre les siens. Les hommes de la lande, disait-il, étaient des pauvres abandonnés du monde entier, semblables à la terre ingrate sur laquelle ils vivaient. Ils étaient livrés à eux-mêmes, sans espoir de connaître jamais des jours meilleurs. Ils se savaient méprisés et haïs par les paysans, mais quand on s'efforçait de les connaître et de les comprendre, on voyait bien qu'ils étaient surtout dignes de commisération.

— Et vous êtes bien sûr, — demanda le magistrat, — que vous avez rencontré ce Bert au hameau le jour où la rixe avec les fermiers a eu lieu au village?

Le prêtre comprit que le sort de tout ce qu'il voulait sauver dépendait de la fermeté de sa réponse et il prononça ces mots :

— Oui, et Dieu m'est témoin que telle est la vérité.

VI

Le grand Bert fut remis en liberté. Le curé l'attendait sur la place, et dès qu'il le vit l'homme vint à lui. Ils n'échangèrent pas une parole, pas un regard. Marchant côte à côte, ils reprirent la route vers la lande, et arrivèrent au hameau comme le soleil se couchait à l'horizon. Dès qu'on les aperçut, on courut vers eux avec des cris de joie. Le père et la mère de Bert voulaient baiser la main du prêtre, mais celui-ci se dégagea d'un geste brusque et, regardant le vieux dans les yeux, il demanda :

— Il n'y a rien eu pendant mon absence?

— Rien, et soyez tranquille, maintenant le chien rouge ne hurlera plus.

Le pasteur s'enferma au presbytère, refusant d'ouvrir à ceux qui venaient frapper à sa porte. Étendu sur son lit, dans une soudaine détente des nerfs, il pleura à grands sanglots.

Le jour suivant, il revint vers son église, mais là, il fut repris du scrupule qui l'avait saisi lorsque, dans la ville, il avait voulu pénétrer dans la maison de Dieu. Ayant porté un faux témoignage, ayant péché gravement, il ne pouvait dire la messe. Il s'agenouilla pour prier, et son cœur n'en fut pas apaisé. Son mensonge l'étouffait.

Il prit une grande résolution. Il refit le chemin qu'il avait fait la veille et se rendit à la cité épiscopale. Le curé de la lande se jeta aux pieds de son évêque et, au milieu de ses larmes et de ses sanglots, confessa sa faute. Il dit comment il avait veillé pendant des années au salut du troupeau confié à sa garde, comment il s'était efforcé de tout son zèle de faire des gens de la lande de bons chrétiens. Il fit le récit de la rixe sanglante au village, de la venue des gendarmes au hameau, de l'arrestation de Bert, de la terrible menace de son père de faire flamber les fermes, le village tout entier. Il avait cru qu'il ne pouvait laisser s'accomplir un tel crime. Il raconta ses démarches dans la ville, comment il avait trompé son ami le doyen, le défenseur de Bert et le magistrat. Il dit tout ce qu'il avait souffert et comment, voyant bien qu'il n'y avait pas d'autre moyen de tout sauver, il avait menti en prenant Dieu à témoin qu'il disait la vérité.

— Eh quoi, — dit l'évêque, — vous avez porté un faux témoignage en invoquant le nom du Tout-Puissant!...

— Ah! Monseigneur, — répondit le prêtre, — si je n'avais pas menti pour empêcher un si grand crime, un si grand malheur, Dieu lui-même ne me l'aurait pas pardonné...

L'évêque demeura longtemps pensif, puis il prononça, la voix adoucie :

— Allez en paix, mon fils. Dieu qui lit dans les cœurs reconnaît toujours les siens.

ROLAND DE MARÈS

LE LAMA AUX CINQ SAGESSES[1]

Mipam se leva et appela la Tibétaine.

— Je pars, — lui dit-il. — Tu as voulu venir jusqu'ici, je ne puis pas te faire reconduire à la ville, peux-tu passer la nuit quelque part dans le voisinage?

— Vous êtes très bon, Kouchog, ne vous inquiétez pas de moi, il y a tout près d'ici *Lou hkang*[2] assez grand pour que je m'y abrite jusqu'au lever du jour. Je ne veux que vous servir. Je pourrais...

— Rien, — interrompit Mipam. — Voici ce que tu devras faire : un jour ou un autre, lorsque tu trouveras l'occasion d'aborder Sémo Dolma quand elle sera seule, tu lui diras : « Celui qui m'avait envoyée est parti. Il souhaite que vous soyez heureuse; il ne cessera jamais de vous aimer. Il emporte votre promesse, elle s'accomplira dans une autre vie. » « Répète ce que je t'ai dit. »

La femme le répéta.

— N'oublie pas. Maintenant, voici les cent *trankas* qui devaient récompenser ton succès. Tu ne les as pas gagnés, mais je ne veux pas que tu t'affliges et penses à la fille de Ténzing avec amertume.

— Je suis votre reconnaissante servante, Kouchog, — murmura la femme avec une déférence craintive, — je rapporterai à Sémo Dolma ce que vous m'avez dit.

— Va!

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 avril, 1er et 15 mai.
2. Maisonnette dédiée aux Lous, divinités des eaux.

Mipam la suivit des yeux autant que l'obscurité le permettait, puis monta à cheval et, avec Kalzang, s'éloigna de Dépung, s'enfonçant dans la nuit.

Au bord de la piste, les trois *trapas* au service de Mipam l'attendent depuis longtemps. Enfin le voici qui émerge de l'ombre.

— Partons, — leur crie-t-il en passant, sans même arrêter son cheval.

Un geste impérieux de Kalzang, leur commandant de se taire, prévient les questions de ses camarades qui s'étonnent et la petite troupe chevauche, en silence, dans le grand silence de la nuit, laissant derrière elle Lhassa, Dolma, et plus loin au sud, le pays de Tromo et le cimetière sur la montagne où, sous deux branches entrecroisées, demeure un peu des cendres de la douce Tchangpal[1]... toute la jeunesse de Mipam...

Le voyage fut plus morne encore que celui de l'hiver précédent. L'énervement auquel Mipam était en proie en allant vers Lhassa ne l'animait plus maintenant. Il ne pressait plus ses hommes, n'ayant aucune hâte d'arriver chez lui, n'éprouvant même plus aucun désir d'arriver quelque part. Cependant, si lente que fût leur marche, les voyageurs finirent pourtant par se trouver à proximité de leur but.

Alors, durant le cours d'une après-midi que, selon son habitude, il passait, seul, loin du camp, Mipam eut un rêve ou une vision. A la vérité il ne savait pas exactement s'il était éveillé ou dormait lorsque le fait se produisit. Il se sentit attiré par une force irrésistible, comme aspiré par elle, et amené dans la chambre du *doubthob* de Dangar. Celui-ci lui posait les deux mains sur les épaules, et répétait, en même temps, les paroles mystérieuses qu'il avait prononcées lors de leur dernière entrevue : « La dernière veille de la nuit. »

Des yeux du vieillard émanaient des rayons lumineux qui pénétraient Mipam, il lui semblait sentir se consumer, sur lui, une enveloppe qui le recouvrait; il s'agitait, cherchant à se

1. Il est d'usage, dans cette région, de placer deux branches entrecroisées à l'endroit où un corps a été incinéré. Les cendres elles-mêmes sont généralement jetées dans une rivière qui est censée les entraîner vers l'Inde.

débarrasser des restes carbonisés qui tenaient encore à lui mais il n'y parvenait pas.

— La dernière veille de la nuit! — répétait encore le vieillard. — L'éveil et l'aube sont proches, va au-devant d'eux, ne reviens pas à Dangar!

En retournant à son état de conscience ordinaire, Mipam y apporta la résolution de ne pas rentrer chez lui avec ses serviteurs et de ne point reprendre le cours de sa vie de marchand. Amasser une fortune lui était devenu inutile, puisqu'elle ne pouvait pas lui servir à obtenir Dolma. L'énigme de la déclaration du *doubthob* lui paraissait aussi s'être éclaircie. « La dernière veille de la nuit », ce pouvait être une dernière étape dans les ténèbres dont l'ignorance couvre notre esprit et « l'aube proche » pouvait être entendu comme une illumination qui dissiperait la fantasmagorie d'une vie qui n'était pas la sienne. Allait-il s'éveiller, petit enfant, dans la forêt, après avoir dormi et rêvé au pied d'un arbre au cours de son voyage vers le « Pays où tous sont amis »? Oh! cette fois, il ne se laisserait pas convaincre de rebrousser chemin, de retourner partager l'agitation pénible de ceux que mille soins préoccupent, hormis le seul qui soit nécessaire : celui d'être bon, d'aimer.

L'avant-veille du jour où les voyageurs devaient atteindre le monastère de Dangar, Mipam appela Kalzang et lui donna ses instructions.

— Je vais vous quitter, — lui dit-il, — vous continuerez votre voyage ensemble : toi et tes trois compagnons qui vont rentrer à leur *gompa*. Tu porteras au *nierpa* Paldjor la lettre que je te donnerai et, jusqu'à ce que j'aie décidé autre chose, tu te mettras à son service.

A Charakouto, le premier village que l'on rencontre au sortir des *chang thangs* déserts, Mipam avait un agent commercial. Il se ravitailla chez lui, se fit donner de l'argent sur son compte et prit le chemin du lac.

— Qu'à donc notre *tsongpön*, — demandèrent les trois *trapas* à Kalzang. Et ce dernier estimant que sa discrétion avait été d'assez longue durée, répondit :

— Il est allé à Lhassa pour chercher la fille qu'il aime; son père la lui a refusée et elle n'a pas osé s'enfuir avec lui.

— N'est-ce que cela, il se consolera, — dit l'un des *trapas*.

— Quand la belle saison sera passée et que la neige couvrira de nouveau le pays, il retournera dans sa jolie maison, et alors, revoyant ses magasins, ses marchandises et ses clients, il redeviendra vite le malin *tsongpön* que nous avons connu.

— A moins qu'il ne devienne un saint, — répondit lentement Kalzang. — Ses pensées sont toutes tournées vers la religion, il se plonge dans la méditation... Il m'est arrivé de le voir nimbé de lumière dorée.

— *Kyab sou tchiwo!* — s'écrièrent les *trapas* au comble de l'étonnement. — Alors il ne reviendra pas.

Et tous, très graves, saisis de respect, joignirent leurs mains, les paumes pressées l'une contre l'autre, les doigts étendus, les élevèrent à la hauteur de leur front[1] et demeurèrent les yeux fixés sur la piste par où le jeune homme s'en était allé. Les amours humaines comptent pour peu, au Tibet, et la seule passionnante aventure qu'y courent les héros admirés par la foule est d'ordre spirituel.

Dolma, devenue prisonnière, monta à sa chambre. Elle savait que, le lendemain, les lourdes portes de la cour s'ouvriraient de nouveau et que, chaque jour suivant, des possibilités matérielles d'évasion s'offriraient à elle, mais, avec une certitude plus grande encore, elle savait que son hésitation et son recul au seuil de la maison venaient de briser irrémédiablement les liens qui l'attachaient à Mipam. Plus clairement qu'elle ne l'eût fait avec ses yeux, elle le voyait s'éloignant de Lhassa dans la nuit : jamais elle ne serait sa femme. Comment une chose si contraire à son désir s'était-elle produite? — Un démon, jaloux de son bonheur, l'avait-il ligotée? Qui donc s'était interposé entre elle et la femme envoyée pour l'emmener et l'avait, soudainement, repoussée dans la cour? — Elle ne réussissait pas à le comprendre. En proie à la fièvre, des images confuses et terrifiantes surgissaient devant elle.

Quand Tséringma retourna chez elle, le lendemain matin, après avoir passé la nuit en accomplissant des pratiques de dévotion, elle trouva sa belle-fille délirant. Un son paraissait l'obséder, le son grave de quelque chose de lourd qui choit, ou celui d'un *radong*. La malade l'imitait, il paraissait la torturer,

1. La forme de salutation religieuse que les Tibétains ont empruntée à l'Inde.

et ni son père, ni sa belle-mère ne pouvaient deviner que ce qui hantait sa pensée était le bruit des portes massives se refermant sur elle, la séparant, pour toujours, de celui qu'elle aimait.

La singulière et soudaine maladie de Dolma devait, pensait Ténzing, être causée par un démon ou par un *Lou* (esprit des eaux) que la jeune fille avait inconsciemment offensé.

Il fit appeler un docteur en renom et requit respectueusement les bons offices d'un lama *gyudpa*[1]. C'était surtout sur ce dernier qu'il comptait, car les attaques des mauvais esprits ne se repoussent pas avec des médicaments. La bataille, contre eux, se livre à l'aide d'exorcismes, de conjurations, de menaces et de promesses. Pour discerner la personnalité de l'ennemi et les moyens de l'apaiser ou de le réduire à l'impuissance, il faut une perspicacité et un savoir que seuls les grands *gyudpas* possèdent. Ténzing, capable d'offrir des honoraires élevés, s'était adressé à l'un des plus éminents d'entre eux. Dans une pièce mise à sa disposition, le lama installa une vingtaine de *trapas*, ses élèves, et la célébration des rites commença. De temps en temps, le maître venait y présider, assis sur une sorte de trône. La maison de Ténzing retentit du son des clochettes et des tambours, des tonitruants cris rituels et du bourdonnement des psalmodies. Pour Dolma, brûlante de fièvre, la tête douloureuse, ce vacarme représentait, amplifié au centuple, le bruit lourd des vantaux massifs de la porte se refermant devant elle et la plupart du temps, elle demeurait à peu près inconsciente, revivant, perpétuellement, le drame de son bonheur perdu.

Malgré tout, après plusieurs semaines de fièvre, la jeune fille se trouva mieux; toutefois sa faiblesse était très grande et les plus grands ménagements lui étaient nécessaires.

Dogyal revint de l'Inde pendant la maladie de Dolma. Il ne pouvait être question de célébrer le mariage projeté, et celui-ci fut remis à une date indéterminée. Le jeune homme dut en informer son père qui se proposait de venir assister aux noces. D'ordinaire, les réjouissances qui accompagnent celles-ci ont lieu dans la maison de l'époux, mais dans le cas de Dolma, il devait en être autrement. La jeune mariée ne quitterait pas la

1. Un moine qui appartient au Collège de rituel et de magie.

maison paternelle pour s'en aller vivre chez son mari, c'était, au contraire, ce dernier qui, devenant en même temps que le gendre de Ténzing, son fils adoptif, entrait dans la famille de sa femme. Pour cette raison, les noces devaient être célébrées chez Ténzing.

Puntzog éprouva une vive contrariété en apprenant que le mariage de Dogyal était remis à un « plus tard » indéfini et que Dolma, après avoir été très sérieusement malade paraissait se rétablir difficilement. Qu'elle vînt à mourir avant d'être la femme de Dogyal, celui-ci perdait la certitude de recueillir, un jour, l'héritage du riche marchand.

Puntzog écrivit donc à son fils, lui faisant part de ses réflexions, et ce dernier ne manqua point d'en reconnaître la justesse. Cette année-là était celle du grand pèlerinage à Tsari, qui n'a lieu que tous les douze ans. Cette circonstance fournit à Dogyal un prétexte excellent pour presser Ténzing de hâter la célébration du mariage. Il désirait, disait-il, conduire Dolma à Tsari, où, certainement, elle retrouverait la santé et, pour pouvoir voyager avec elle, il était nécessaire qu'ils fussent mariés. L'idée plut beaucoup à Ténzing et à Tséringma qui étaient pieux et avaient grande foi dans l'efficacité des pèlerinages. Dolma paraissait se rétablir peu à peu. Tous trois convinrent donc de fixer l'époque du mariage peu avant celle du départ du pèlerinage, et ils s'accordèrent pour ne point communiquer immédiatement leur décision à la jeune fille. Son état de santé justifiait certaines précautions, l'émotion que suscitent, chez une fiancée, les préparatifs de son mariage pouvait lui être nuisible.

Mipam fuyait à grand trot à travers les *tchang thangs*. Il fuyait en vain. La douleur qui le déchirait l'accompagnait, voletait autour de lui, l'encerclait, s'agrippait à lui ou le devançait pour se dresser devant les pas de son cheval; il croyait toujours voir les vantaux de la grande porte se refermant sur Dolma.

Il marchait jusqu'à ce qu'il sentît son cheval las; alors il s'arrêtait au bord d'un ruisseau, mangeait un peu de *tsampa*, buvait de l'eau, trop indifférent à lui-même pour allumer du feu et faire du thé.

Un soir, il s'arrêta près d'un camp de pasteurs dans le voisinage duquel se trouvait une *banag gompa*[1]. Le lendemain, à l'aube, les *dokpas* apercevant sa tente vinrent s'informer de ce qui l'amenait parmi eux. Mipam se nomma, déclina sa qualité de marchand établi à Dangar et informa les questionneurs qu'il accomplissait un pèlerinage. Dès lors, la tribu ne pouvait que se réjouir de sa visite; bien qu'il n'eût, pour le moment, aucune transaction commerciale en vue, il pourrait plus tard revenir en acheteur et afin qu'il pût à loisir examiner la laine et le beurre produits par leurs troupeaux, les chefs du campement l'invitèrent à passer huit jours auprès d'eux.

Mipam accepta. De sa tente, plantée à l'écart, le jeune homme voyait ses hôtes se livrer à leurs occupations journalières. Ce spectacle finit par le tirer des rêveries douloureuses qui l'avaient absorbé depuis son départ de Lhassa. Peu à peu, il redescendait dans le monde des réalités de la vie ordinaire et de là, il jugeait sévèrement sa conduite. Plus encore, il la trouvait inexplicable. De même que Dolma se demandait si un démon ne l'avait point empêchée de partir avec son ami, lui aussi se demandait si un démon ne l'avait pas poussé à s'enfuir de Lhassa au lieu de renouveler sa tentative et d'aller, au besoin, prendre la jeune fille dans la maison de Ténzing pour l'emporter au grand galop de son cheval. Mais voici qu'il se reprenait. Il était décidé à repartir immédiatement pour Lhassa.

Comme il envisageait les détails de son voyage, un vol d'oies sauvages passa en criant au-dessus de sa tête, s'en allant vers le nord.

« C'est un présage », pensa-t-il. Il doit se rapporter à mon voyage puisqu'il survient au moment précis où j'ai résolu de partir. Est-il favorable ou défavorable? — Il serait utile de le savoir. Y aurait-il, par chance, dans cette *banag gompa* un *mopa* capable d'en découvrir le sens? — Je vais m'en informer.

— Plusieurs d'entre nous connaissent l'art de déchiffrer les oracles et de prédire l'avenir au moyen de pratiques divi-

1. Un monastère chez les pasteurs des solitudes. Il est formé non de bâtiments, mais de tentes et les religieux déplacent leur camp suivant les saisons. *Banag*, dans le dialecte de cette région, signifie « tente noire ».

natoires, — répondit le chef de la *gompa* à la question de Mipam. — Cependant, s'il s'agit pour vous d'une question de grande importance, je vous engage à consulter *alak*[1] Wangtchén. Il discerne les choses les plus cachées et vous éclairera parfaitement.

— Je veux le voir. Où vit-il?

— Assez loin, à l'ouest. Il faut trois jours pour aller d'ici à son camp, mais je puis vous donner un guide qui vous y conduira.

Aller jusque-là et y demeurer pendant le temps nécessaire, au *nieunchés*, pour découvrir ce que je veux savoir, me retardera beaucoup, pensait Mipam. Cependant il ne pouvait point partir seul pour Lhassa. Il avait besoin de Kalzang et d'un autre serviteur. Il devait aussi se munir, à Dangar, d'argent, de provisions et de bêtes pour porter les bagages. Si, tandis qu'il irait consulter Wangtchén, un *dokpa* allait porter une lettre au *nierpa* Paldjor, celui-ci lui enverrait, par son fidèle Kalzang, tout ce dont il avait besoin et il n'y aurait pas de temps perdu.

— Me serait-il possible de faire porter une lettre au monastère de Dangar? — demanda Mipam.

— Rien de plus facile, si vous payez l'homme qui s'en chargera, — répondit le chef des *trapas*.

— Alors, c'est décidé, je partirai demain matin pour le camp d'*alak* Wangtchén, avec le guide que vous me donnerez.

— Tandis que vous serez dans cette région, — suggéra le *trapa*, — allez donc jusqu'au monastère de Ngarong. Avez-vous entendu parler de Ngarong *gön*[1], Kouchog?

— Vaguement, je crois...

— Connaissez-vous les prodiges de Ngarong : les tombes miraculeuses des Grands Lamas de la *gompa*, les bêtes sauvages familières?...

— Non. Excusez-moi, je dois aller écrire la lettre que j'expédie à Dangar. Envoyez-moi le guide de bon matin.

Mipam partit le lendemain à l'aube.

1. Dans le dialecte des pasteurs du Tibet septentrional, *alak* équivaut à *lama*.
2. Abréviation de *gompa* (monastère).

XI

Alak Wangtchén est un Khampa que les péripéties d'une vie errante et mouvementée ont amené à s'établir, loin de son pays natal, parmi les pasteurs du Koukou nor. Depuis une dizaine d'années il exerce, chez eux, un ministère composite de magicien et de médecin et, par une combinaison judicieuse de ses doubles talents, il a acquis une certaine aisance. Le prestige de sa personne a peut-être contribué dans une bonne mesure à sa réussite. Le ngagspa (magicien) est un beau géant à la physionomie altière, les femmes tremblent lorsqu'il arrête sur elles le regard volontaire et dur de ses grands yeux noirs et les hommes se sentent mal à l'aise, devant lui. Wangtchén est marié et n'a point d'enfants, ainsi qu'il convient aux adeptes des doctrines qu'il professe. Ses tentes se dressent loin de tous campements, en pleine solitude; elles sont trois, de dimensions différentes et faites d'étoffe noire, comme celles des *dokpas*. Dans la plus grande vivent les époux, une autre abrite leurs domestiques et dans la troisième, plus petite, le *ngagspa* célèbre des rites magiques et se retire pour communier avec ses dieux tutélaires ou se livrer à la méditation.

Wangtchén se sentit flatté de ce qu'un citadin, marchand opulent, vînt requérir son ministère et, sans toutefois se départir de son air majestueux, il fit bon accueil au voyageur :

— Je ne veux pas entendre, ce soir, les questions que vous désirez me poser, — déclara-t-il à Mipam, dès que celui-ci lui eut offert une écharpe lestée de lingots d'argent nouée dans l'une de ses extrémités et que les politesses d'usage eurent été échangées. — Réfléchissez bien pendant la nuit. Rappelez-vous les détails qui peuvent modifier la direction de ces questions ou en motiver d'autres, puis, demain matin, vous viendrez me revoir et les formulerez très nettement... »

Ce début impressionna le jeune homme. « Voici un homme sérieux et entendu », pensa-t-il.

Le repas du soir fut servi, la conversation porta sur divers sujets sans intérêt direct pour Mipam et ce dernier se retira dans la tente qu'il avait apportée.

Il considéra de nouveau les questions qu'il avait préparées,

elles ne semblaient pas donner lieu à des modifications. Il n'avait qu'à les répéter au *ngagspa* comme il les avait conçues.

Le lendemain, il se rendit chez son hôte.

— Veuillez, — lui dit-il, — répondre aux questions suivantes :

« Les circonstances sont-elles favorables pour entreprendre le voyage que je projette?

» Ce voyage aura-t-il le résultat que je souhaite?

» La personne qui m'a donné ce reliquaire, une jeune fille née dans l'année Oiseau de terre[1] est-elle mariée?

» Il y a quatre jours, au moment où je venais de me décider à entreprendre mon voyage, un vol d'oies sauvages est passé au-dessus de ma tête, se dirigeant vers le nord. Quel est le sens de ce présage? »

— Est-ce tout? — demanda le *nieunchés*[2].

— Oui.

— Très bien. Allez, maintenant; lorsque je serai renseigné je vous ferai appeler.

Le quatrième jour après l'arrivée de Mipam, Wangtchén l'envoya chercher et lui communiqua ce qu'il avait découvert.

— Premièrement : Le voyage que vous projetez n'a aucune raison d'être. Ceci répond à vos deux premières questions.

— Secondement : La fille n'est pas mariée.

— Troisièmement : Les oies vous montraient le chemin.

Mipam demeurait abasourdi.

— Cela n'a pas de sens! — exclama-t-il. — Mon voyage a un motif très clair. Je n'ai pas demandé d'avis à ce sujet. Il a d'autant de plus de raison d'être que la fille n'est pas mariée. Ces deux réponses sont tout à fait contradictoires. Et quel chemin me montraient ces oies? — Elles se dirigeaient vers le nord et l'endroit où des affaires m'appellent est au sud. Tout cela est parfaitement absurde!

— Mes réponses ne sont jamais absurdes! — vociféra le devin devenu soudainement rouge de colère. — Vous êtes le premier qui ose me contredire ainsi. Tant pis pour vous

1. Indication se rapportant au *Lo khor* ou cycle de 60 années du calendrier tibétain.

2. Devin.

si vous n'êtes pas capable de discerner la vérité qui vous est présentée. Quelque démon doit causer votre aveuglement.

Mipam n'était pas habitué à s'entendre parler sur ce ton. Il se fâcha.

— Dites ce que vous voudrez, moi qui connais le but de mes demandes et les faits auxquels elle se rapportent, je sais que vos réponses n'ont aucun lien avec eux.

— Bien! Allez donc questionner de plus savants que moi, s'il vous est possible d'en trouver... Tenez, allez donc à Ngarong gompa, ce n'est pas loin d'ici; vous pourrez y passer la nuit au pied du trône de Yéchés Nga, devant les tombeaux des *tulkous* de sa lignée spirituelle. On dit que ces lamas envoient des rêves ou des visions à ceux qui sollicitent leurs avis. Mais oui, allez-y donc. Les défunts *tulkous* vous inspireront sans doute plus de confiance que moi; mais ce que je puis vous assurer, c'est que si leurs réponses diffèrent des miennes, elles seront fausses. Je ne me trompe jamais... Tenez, allez-vous-en! Il est heureux pour vous que je sois animé de sentiments charitables. Si cela n'était, j'aurais déjà appelé les démons à qui je commande et je leur aurais ordonné de me venger de votre insultante incrédulité.

— Je n'ai pas eu l'intention de vous offenser, Kouchog, — répliqua Mipam qui, sans être le moins du monde poltron, préférait, cependant, éviter de s'attirer l'inimitié d'un magicien. — Je pense seulement que vos réponses ne s'appliquent pas à ce que j'ai demandé et...

— C'en est assez! — interrompit le devin dont la colère grandissait. — Je ne veux pas en entendre davantage. Puissiez-vous ne pas supporter les mauvais effets de votre stupidité!

Il n'était point possible d'insister. Mipam salua et se retira.

Apercevant, alors, un des domestiques qui ramenait les moutons au camp, il alla vers lui.

— Il faudra que tu amènes, ce soir, mon cheval près de ma tente; je partirai demain avant le jour, — lui dit-il.

— *Lags so*, Kouchog, — dit l'homme. — Je vais faire ce que vous me dites dès que j'aurai enfermé les moutons dans le parc.

— Où donc est Ngarong gompa? — Le sais-tu?

— Oui, Kouchog.

— Est-ce loin?

— En ne flânant pas en route on peut y arriver en deux jours. Il n'y a qu'à tourner derrière la colline que vous voyez là, à droite et à remonter la vallée jusqu'à un col. De ce col, on aperçoit une rivière qui coule à l'extrémité d'un très grand plateau; il faut le traverser et gagner le bord de la rivière, il y a des *dokpas* de ce côté, on peut leur demander le chemin.

— Bon, bon, — dit Mipam. Il n'avait guère prêté attention aux explications du bonhomme, son esprit était occupé d'autre chose.

La nuit touchait à sa fin; Mipam replia sa petite tente, sella son cheval, le chargea de ses légers bagages, l'enfourcha, et partit dans la direction d'où il était venu. Il avançait au petit trot, l'obscurité qui régnait encore ne lui permettait pas de distinguer clairement la piste qui traversait des terrains herbeux et, parfois, n'était même plus marquée.

Des pensées qu'il avait agitées pendant la nuit lui revenaient, il essayait de peser le pour et le contre : s'entourer de plus de lumière avant de partir pour Lhassa, ou bien partir sans s'attarder davantage, comme il l'avait décidé. La perplexité à laquelle il était en proie affolait Mipam, il ne doutait plus que quelque démon n'essayât d'égarer son esprit pour se jouer de lui.

— Non! — cria-t-il soudainement. — Je n'écoute rien, jen'ai besoin ni de devins, ni de prédictions. Peu importe les obstacles que l'on cherche à me susciter, mon amour les vaincra. Je partirai immédiatement pour Lhassa.

Et, sortant de sa rêverie, il donna un coup de talon[1] dans le ventre de son cheval qui partit au galop. La secousse que ce brusque changement d'allure imprima au cavalier lui rendit la pleine conscience de la réalité extérieure, dont il avait perdu conscience, tandis qu'il s'abstrayait dans ses pensées.

Il faisait grand jour, le soleil se levait. Mipam se trouvait dans une vallée étroite qu'il ne se souvenait pas d'avoir parcourue en venant chez le *ngagspa*. On arrivait à son camp, il se le rappelait bien, par une vaste plaine. Il aurait dû aussi voir le

1. Les cavaliers tibétains ne se servent pas d'éperons.

soleil se lever à sa gauche, tandis que les rayons qui l'annonçaient émergeaient des cimes se dressant à sa droite. Par manque d'attention, il avait laissé son cheval prendre une fausse direction. Devait-il rebrousser chemin? Derrière lui, trois vallées convergeaient vers celle qu'il suivait maintenant. Par laquelle de celle-ci y était-il arrivé? Il n'en avait pas moindre idée.

Qu'allait-il faire? Il était venu par l'une des trois vallées qui s'ouvraient, au-dessous de l'endroit où il se trouvait, cela était un fait certain. Il pouvait donc redescendre l'une d'elles, au hasard, et si elle ne le ramenait pas en vue du camp d'Alak Wangtchén, il n'aurait qu'à revenir sur ses pas et à tenter la chance par une autre des trois vallées, quitte, s'il se trompait encore, à revenir de nouveau pour prendre la troisième qui, alors, infailliblement, le conduirait au lieu d'où il s'était écarté de sa route. Toutefois, la perspective de ces allées et venues n'était guère plaisante, elles lui prendraient peut-être toute une journée.

Quelle malchance le poursuivait donc?

Le sentier à peine marqué sur lequel il s'était engagé montait en pente douce vers une arête de montagne. Qui sait si, de ce sommet, il ne pourrait pas distinguer la direction suivie par les vallées divergentes et la plaine d'où il venait. La distance à parcourir ne semblait pas très considérable, il pouvait y avoir avantage à la parcourir plutôt que de tenter l'épreuve des vallées. Tout ennuyé qu'il fût de s'écarter encore davantage de son chemin, Mipam continua en avant.

Il s'était passablement trompé dans l'évaluation de la longueur de la route menant au sommet. Il mit deux heures à atteindre celui-ci. Le chemin y passait par un col. De là, Mipam vit, loin au-dessous de lui, un immense plateau à l'extrémité duquel, vers le nord, une rivière coulait au pied d'une autre chaîne de montagnes. La description faite par le serviteur du magicien lui revint soudainement à la mémoire : « un large plateau, une rivière coulant à son extrémité... » Il était sur le chemin de Ngarong.

En pareille circonstance, pas un Tibétain n'eût douté que la conduite de son cheval, changeant de direction et son propre manque d'attention qui ne lui avait pas permis de s'en

apercevoir, n'eussent été provoqués par une puissance occulte. Mipam, pétrifié par la surprise, voyait dans cet incident l'œuvre du même pouvoir qui semblait régir sa vie et contrecarrer tous ses projets. Sa fuite de Lhassa et les retards qu'il faisait lui-même subir au voyage qui devait l'y ramener étaient dus à une volonté différente de la sienne et dont il était le jouet. Voulait-elle son bien ou son malheur? — Un être, déité ou démon, était là, sans doute, invisible pour lui, le guettant, épiant les sentiments que lui causait la surprise de se trouver à cet endroit, ricanant méchamment, peut-être, parce qu'il avait éloigné, encore davantage, le moment où il retrouverait Dolma.

Qu'allait-il faire : irait-il à Ngarong comme *on* l'y poussait ou lutterait-il encore en revenant sur ses pas et tentant de revenir au camp de Wangtchén par l'une ou l'autre des trois vallées? Mipam se sentait faible, environné d'un mystère inquiétant.

— Dolma! — murmura-t-il, — Ma petite, chère Dolma!...

Ses yeux s'emplissaient de larmes.

— Allons à Ngarong, — décida-t-il avec lassitude. — Peut-être y aurai-je l'explication des réponses obscures du *nieunchés*. Les plans que j'ai formés peuvent n'être point ceux qui doivent m'assurer le succès.

Il avait déjà mille fois examiné, ou cru examiner ces mêmes pensées; en vérité, il les subissait. Elles se déroulaient automatiquement, passant et repassant dans son esprit, le harassant, le brisant.

Au bord de la rivière, il trouva les camps dont lui avait parlé le domestique du magicien et il s'y informa du chemin conduisant à Ngarong.

— Je puis y arriver demain, n'est-ce pas? — demanda-t-il aux *dokpas*.

— Demain! — exclamèrent ceux-ci. — Non certes, Kouchog. Après-demain soir, peut-être, ou le jour suivant.

Mipam ne fit point de remarque. Il lui semblait bien que le berger du *nieunchés* avait dit que le trajet ne prenait que deux jours, mais il pouvait avoir mal compris, ou bien l'homme s'était trompé. Mipam s'attendait au pire.

Sur l'autre rive, le sentier montant, descendant et remon-

tant continuellement, s'enfonçait au cœur de la montagne. Mipam passa la nuit près d'un tout petit lac serti au fond d'un cirque minuscule. La journée suivante s'écoula sans que rien annonçât la proximité d'un monastère et à la tombée du soir, Mipam s'arrêta en face d'une grande caverne à quelque distance de laquelle coulait un ruisseau. L'herbe était abondante, son cheval aurait de quoi paître, et, lui-même, trouverait un abri sous le toit de rocher.

Mipam dessella sa bête, la laissa libre tandis qu'il soupait, puis, ayant transporté ses bagages dans la caverne, il attacha l'animal à un fort piquet, lui laissant une liberté suffisante au bout d'une longue corde pour qu'il pût continuer à brouter l'herbe pendant la nuit. Ayant vaqué à ces soins, Mipam se coucha et s'endormit presque aussitôt.

Le bruit de pas mous tournant autour de lui et un souffle chaud passant sur sa figure le réveillèrent. La nuit était claire, il vit près de lui un ours qui, la tête penchée vers lui, l'examinait. C'était un ours au pelage couleur isabelle, de l'espèce dénommée *démo*.

Le *tsongpön* n'était plus le petit garçon candidement prêt à jouer avec un léopard; il avait, plus d'une fois, entendu raconter que des voyageurs solitaires s'étant abrités dans le repaire d'un ours, en l'absence de ce dernier, avaient été mis à mal par lui à son retour dans son logis. Il savait que ces histoires étaient vraies, mais il n'était pas de ceux qui attaquent par crainte d'être attaqués, l'ours ne semblait pas menaçant, l'immobilité de l'intrus qu'il trouvait chez lui pouvait le rassurer et l'engager à s'éloigner. Après l'avoir flairé pendant quelque temps, l'animal alla se coucher contre le roc, de l'autre côté de la caverne. Mipam demeurait toujours immobile incapable de se rendormir, si près de cet inquiétant compagnon. Et, comme il ne dormait pas, la similitude de la situation réveilla, dans sa mémoire, son tête à tête, dans la forêt, avec le léopard et son geste instinctif pour lui sauver la vie quand la flèche empoisonnée de son frère menaçait de le tuer. Il se rappelait, dans ses moindres détails, cette aventure singulière de son enfance, il se rappelait aussi les sentiments qui l'animaient alors, son rêve d'universelle amitié. Il avait aimé l'ami à la robe tachetée qui était venu se coucher auprès de lui.

L'aimait-il aussi, ce gros ours qui dormait où, peut-être, songeait à quelques pas de lui? Serait-il prêt à renouveler le geste d'autrefois, si le même danger menaçait le pesant animal qui l'avait si attentivement examiné. Il s'interrogea, scrutant les plus secrètes profondeurs de son être et, répondant à cette investigation, la flamme mystique ancienne qui sommeillait en lui, jaillit, l'envahit, le brûla divinement. Oui, il aimait cet ours poilu et lourd comme il avait aimé le svelte léopard, au péril de sa vie et comme il avait aimé ses yaks, bravant, pour eux, la misère, leur épargnant la mort au prix de tout ce qu'il possédait. Il aimait tous les êtres : les faibles et ceux qui paraissent forts et sont souvent les plus faibles de tous. Bonheur à tous! Que n'était-il un dieu puissant, capable d'inonder le monde d'un flot de bonheur!

Près de lui, l'ours sommeillait; le bruit égal de sa respiration et le babillage continu du ruisseau voisin berçaient la rêverie de Mipam. Il finit par s'endormir.

Quand il se réveilla, le jour commençait à poindre. L'ours dormait toujours. Mipam le regarda amicalement et quitta doucement la caverne. Près du ruisseau, il mangea un peu de *tsampa*, but de l'eau, sella son cheval et se remit en route.

Vers la fin de la matinée, tandis qu'il descendait, à pied, une pente très raide, quelques gazelles bondirent devant lui et, au lieu de fuir, le suivirent jusque dans la vallée. Le sentier suivi par Mipam devenait de plus en plus mal marqué, le jeune homme commençait à craindre de s'égarer, lorsque, peu avant le coucher du soleil, un défilé où il s'était engagé s'élargit, fit un brusque coude et Ngarong gompa lui apparut soudainement.

Le site était singulier. Le monastère lui-même se dressait sur une crête formée par des rocs blancs, affectant l'aspect de bâtiments faits de main d'homme. De l'endroit où il se trouvait, Mipam distinguait des colonnades, des portiques, des pyramides et des murailles crénelées. Les constructeurs de la *gompa* avaient utilisé ces édifices naturels, se bornant à les compléter. Devant le monastère, au pied de la falaise sur lequel il était perché, s'étendait un vaste *thang* où aboutissaient cinq vallées. De-ci, de-là, blottis au fond de celles-ci, ou perchés haut, sur les pentes qui les bordaient, de nombreux ermitages apparaissaient, beaucoup d'entre eux ayant utilisé,

comme le monastère lui-même, des cavernes ou des rocs formant des chambres naturelles. Des ruisseaux descendaient le long des flancs des montagnes, et se jetaient dans une rivière coulant paisiblement parmi les alpages. L'ensemble du paysage donnait une impression de calme heureux et d'extrême solitude.

Ainsi, il était arrivé à Ngarong; il ne lui restait plus qu'à monter vers la *gompa*. Mipam traversa le *thang*, passa la rivière peu profonde et gravit le sentier qu'il avait aperçu de loin. Comme il l'abordait, un gong résonna dans le monastère, puis le silence retomba.

Le chemin se terminait sur un plateau dont le monastère occupait l'extrémité, coupée à pic. Personne n'était visible aux alentours. Mipam s'approcha d'une porte rustique, très massive, encastrée dans une muraille rocheuse et, la trouvant fermée, y frappa. Un temps assez long s'écoula, puis les verrous de bois furent tirés et un vieux *trapa* apparut. Il ne proféra pas une parole pour questionner le voyageur, mais l'interrogea du regard, sans le laisser entrer.

— Je suis un marchand de Dangar, mon nom est Mipam. Je désire poser une question devant les tombes de vos lamas, les *tulkous* de Yéchés Nga Dén, afin d'en obtenir la réponse par un signe ou par un rêve. L'avis dont j'ai besoin concerne une chose qui m'est plus chère que la vie. Pourrais-je, aussi, être admis en présence de votre lama lui-même?

Le *trapa* regarda curieusement le solliciteur. Sans répondre, il se recula et ouvrit plus largement la porte pour donner passage au cheval. Mipam comprit qu'il lui était permis d'entrer.

Il fut guidé, à travers des rues tortueuses bizarement bordées de grottes, jusqu'à une chambre irrégulièrement voûtée, éclairée par une large ouverture dans le roc. A travers celle-ci on apercevait le vaste *thang* s'étendant au-dessous de la falaise et le débouché de la gorge que Mipam avait suivie.

— Déposez vos bagages, — dit laconiquement le *trapa*. — Je vais vous montrer l'écurie.

Mipam obéit, puis suivit de nouveau son taciturne guide.

Sous une voûte, près de l'écurie, du grain, des pois secs, de la paille et du foin étaient entreposés.

— Nourrissez votre bête, — dit le *trapa*. — En continuant le chemin qui passe ici, vous arriverez à un ruisseau où elle pourra boire. Vous retrouverez facilement le chemin de votre chambre, je pense.

Et sans laisser à Mipam le temps de répondre, il s'en alla et disparut derrière un *chörten*[1].

Le jeune homme n'avait jamais vu de *gompa* de ce genre.

Lorsqu'il rentra dans sa chambre il y trouva un brasero plein de cendre rouge sur lequel reposait une grande théière pleine de thé beurré. Un sac de *tsampa*, une motte de beurre et un pot en bois contenant de la *cho*[2] étaient déposés sur un fragment de rocher façonné pour servir de table.

Lorsque la nuit fut venue, le même gong que Mipam avait déjà entendu en montant vers la *gompa* sonna trois fois, puis ce fut de nouveau le silence, un silence plus silencieux que tous ceux qu'il avait connus au cours de ses voyages à travers les solitudes, un silence qui s'imposait avec une force irrésistible et éteignait jusqu'au bruit, non perçu par les humains ordinaires, que produit la pensée.

Le lendemain matin, Mipam alla faire boire son cheval et lui donna à manger. Par l'effet d'une sollicitude semblable à celle qui s'était manifestée la veille, quand il revint à sa chambre, le brasero refroidi y avait été remplacé par un autre sur lequel fumait une théière pleine de thé frais.

Dans le courant de la matinée, un religieux enveloppé de la toge jaune des ermites entra dans sa chambre.

— Soyez le bienvenu à Ngarong, — dit-il avec une amicale courtoisie. — On m'a dit ce qui vous y amène. Peu de pèlerins sont admis à demander des avis ou à poser des questions devant les tombeaux de nos Lamas. Pour y être autorisés, il faut que le but qu'ils poursuivent ait, vraiment, une importance majeure. Un de nos *trapas* s'est livré à quelques calculs astrologiques à votre sujet; ils ont donné des résultats étonnants. Je n'ai pas à vous les communiquer. Sachez seulement qu'il vous est permis de tenter l'épreuve que vous désirez;

1. Édifice religieux.

2. Lait caillé et aigri. Ce que l'on vend en Europe sous le nom de Youghourt ou Yaourt. Il constitue l'un des aliments principaux des *dokpas* et tous les Tibétains en sont friands.

mais auparavant, il vous faudra tranquilliser votre esprit, scruter vos intentions et les purifier au cours d'une retraite de dix jours. Telle est la règle.

Un nouveau retard! Dix jours! Le temps d'avoir rejoint ses hommes et d'être déjà loin sur la route de Lhassa! Pourquoi était-il venu à Ngarong? — Dans quel piège venait-il encore de tomber!... S'en aller paraissait à Mipam le parti le plus sage, mais il était incapable de le prendre. La *gompa* fantastique s'emparait de lui. De tous les *gyalséns*[1] taillés dans le roc qui hérissaient ses toits, de tous les recoins de ses rues tortueuses, de toutes les baies déchiquetées de ses édifices étranges, des liens, pareils à des tentacules, s'élançaient et l'enserraient. L'évasion n'était pas possible, une fusion mystérieuse s'opérait. Mipam sentait Ngarong pénétrer en lui, devenir partie intégrante de son être, tandis que lui-même, se dilatant, s'incorporait à chaque pierre du monastère.

— Je ferai la retraite, — dit-il à voix basse.

— Bien. Vous demeurerez dans votre chambre. Ne prenez plus la peine de soigner votre cheval; on s'occupera de lui.

Et sans rien ajouter, le moine le quitta.

Ce jour même, Kalzang, muni d'argent et de provisions pour un long voyage, arrivait au camp des *dokpas*. Le *trapa* de Dangar, Thartchin, qui avait déjà accompagné Mipam à Lhassa, était avec lui.

D'après ce que lui avait dit le messager envoyé par Mipam, Kalzang croyait trouver son patron au camp, mais les jours passèrent sans que le jeune homme revînt. Kalzang et Thartchin commençaient à s'inquiéter et parlaient d'aller à sa recherche, mais le fait que Mipam s'était rendu chez un devin les rendait hésitants. Celui-ci pouvait avoir des raisons spéciales pour le retenir et, dans ce cas, des interventions inopportunes, même indirectes, provoqueraient sa colère. Mieux valait, leur semblait-il, demander des directives à un *mo*[2], avant de rien entreprendre. Plusieurs *mos* faits, séparément, par différents *trapas* de la *banag gompa* s'accordèrent

1. « Emblèmes de victoire », ornements que l'on place sur les toits des temples et des palais.

2. Pratique divinatoire.

pour déconseiller de rechercher Mipam et, en présence de cette unanimité, personne n'osa passer outre.

Les chefs de la tribu avaient accaparé Kalzang. Tout en le régalant de bière et de viande bouillie, ils lui vantaient l'excellence toute particulière des produits de leurs troupeaux, espérant que, grâce aux rapports favorables de son employé, Mipam pourrait être amené à se servir chez eux.

Quant à Thartchin, il passait son temps en compagnie de ses frères-moines de la *banag gompa*. La conversation revenait souvent sur la singulière absence de Mipam et chaque *trapa* y apportait sa part de conjectures.

— Le *tsongpön* doit être allé à Ngarong, — dit un jour le chef de la *gompa*. Alak Wangtchén ne le retiendrait pas aussi longtemps.

— Et pourquoi s'attarderait-il davantage à Ngarong? — demanda Thartchin.

— Pourquoi?... Je ne le sais pas, mais Ngarong est un endroit bizarre et ses *trapas* ne sont pas des *trapas* comme nous tous.

— Qu'est-ce que Ngarong a de particulier?

— C'est un monastère d'ermites qui portent des *zen* (toges) jaunes. Ce n'est pas cela qui est curieux, il y a d'autres *gompas* d'anachorètes, mais Ngarong est un mystère, un miracle.

— Comment cela?

— D'abord le monastère n'a pas été bâti par des hommes, il est *rangdjeune*[1]!

— Oh!

— Et puis, toutes sortes de prodiges surviennent autour de Ngarong et ses Lamas *tulkous* sont toujours des gens extraordinaires. On dit que l'avant-dernier de ceux-ci : Yéchés Nga Dén, le dix-septième *tulkou* de la lignée, était un véritable Bouddha. Son savoir et sa bonté dépassaient toute mesure. Il suffisait aux malades, hommes ou bêtes, de le regarder pour être guéris et les plus méchants des êtres devenaient bienveillants et charitables s'ils passaient seulement quelques jours auprès de lui. Nombre de démons qui, autrefois, se complaisaient à faire le mal, habitent maintenant dans les montagnes proches de la *gompa* et y vivent en anachorètes, pratiquant la méditation

1. « Surgi par lui-même ». Comme les œuvres de la nature.

de la compassion infinie et protégeant les habitants des régions voisines. Dans un large rayon de territoire, autour du monastère, les animaux sauvages sont devenus familiers. Ils ne craignent pas l'homme, ne se font pas la guerre entre eux et il est impossible à un chasseur de les tuer. Par bravade, certains l'ont essayé, mais sans succès. Leurs chiens se mettaient à jouer amicalement avec les gazelles, les kyangs[1] et les loups; leurs fusils ne partaient pas, ou bien leur tombaient des mains et quelques efforts qu'ils fissent pour persévérer dans leur endurcissement, ils finissaient par s'asseoir près des bêtes qu'ils étaient venus pour tuer et les caressaient.

— C'est merveilleux! — s'écria Thartchin. Et, interrogeant son interlocuteur :

— Avez-vous vu ces animaux sauvages s'approcher de vous?...

— Je n'ai jamais été à Ngarong.

— Pourquoi? — N'avez-vous jamais été tenté de contempler la *gompa* surgie miraculeusement, ou de voir toutes ces bêtes familières?

— Si, mais il me paraît plus prudent de ne pas s'approcher des lieux hantés par les dieux et par les démons. A moins d'être un grand *naldjorpa*, très profondément versé dans les choses de la religion, il vaut mieux se tenir à l'écart des prodiges et de ceux qui en opèrent.

— Est-ce que notre *tsongpön* connaît Ngarong?

— Je lui en ai dit quelques mots, mais j'ai vu qu'il ne m'écoutait pas, il avait autre chose en tête.

— Quoi?

— Il voulait trouver un *nieunchés* très savant pour lui demander de faire un *mo* à propos de quelque chose qui, nous a-t-il dit, est d'une importance extrême pour lui.

— La fille du *tsongpön* Ténzing, — pensa Thartchin.

— Nous lui avons conseillé d'aller consulter Alak Wangtchén qui est un grand devin. Je voulais aussi lui dire que ceux qui posent leurs questions devant les tombes des Lamas de Ngarong, en reçoivent la réponse par le moyen d'une vision ou d'un rêve; mais, il suivait ses propres idées et ne prêtait pas attention à mes paroles.

1. Des ânes sauvages — onagres.

— Cet *alak* lui a peut-être conseillé d'aller à Ngarong.

— C'est douteux. Il n'aime pas les ermites de Ngarong. Mais votre *tsongpön* a pu penser à la *gompa*. Il en avait entendu parler, m'a-t-il dit.

— Mais pourquoi y resterait-il si longtemps?

Le chef de la *banag gompa* fit un geste indiquant qu'il n'en avait pas la moindre idée.

Thartchin rapporta cette conversation à Kalzang, dès qu'il se trouva seul avec lui, dans leur tente. Ce dernier ne connaissait même pas de nom le monastère de Ngarong, mais après avoir entendu ce qui se disait au sujet des animaux devenus familiers et des démons ramenés au bien, il déclara :

— Sans aucun doute, Kouchog Mipam est là, de tels prodiges sont précisément ceux dont il rêve. Je vous l'ai dit, à toi et à ton ami. Il est capable de devenir un saint. A Lhassa, quand nous étions chez le *tsongpön* Ténzing, ses employés m'ont dit que notre patron est magicien.

— C'est un racontar absurde.

— Peut-être pas. Il a été, plus ou moins, le disciple d'un lama de Kham qui était l'hôte d'un petit *gyalpo* du pays de Tromo. — Notre patron est Tromopa. — Ce lama s'est brouillé avec le *gyalpo* et le *gyalpo* a voulu le faire tuer par un sorcier, mais on a trouvé le sorcier étranglé dans la hutte murée où il célébrait les rites qui tuent. Puis il y a autre chose. Ce n'est pas très clair : le fils de ce *gyalpo* et Kouchog Mipam avaient eu une querelle et le jeune prince a été trouvé mort en même temps que le sorcier, à quelques pas de sa hutte.

— Et Kouchog Mipam était là?

— Non, on dit qu'il était alors à Jigatzé chez le *tsongpön* Tseundu, l'ami de Kouchog Ténzing.

— Eh! bien, s'il n'était pas là...

— Cela prouve qu'il a tué le prince par magie. On a trouvé un de ses gilets dans les fourrés, tout près de l'endroit où le prince gisait, une flèche dans le cœur.

— Un gilet ne peut pas tirer une flèche.

— Ah! tu crois cela... Tu n'es pas bien savant pour un membre du clergé. Certainement il le peut si son maître a le pouvoir de l'animer en lui communiquant sa volonté.

— Je ne vois pas bien cela, — dit Thartchin en hochant la tête.

— Tu as l'esprit peu ouvert.

— Mais ne disais-tu pas que Kouchog Mipam avait certaines tendances à devenir un saint..?

— Précisément, un très grand saint, pas un pauvre saint homme vulgaire. Ce jeune prince était méchant — cela se devine facilement — il allait faire du mal, Kouchog Mipam le prévoit, il le tue par charité. Il lui épargne les conséquences pénibles que ses mauvaises actions auraient entraînées et il sauve ceux que ces mauvaises actions auraient fait souffrir. Est-ce que tu n'es pas capable de comprendre cela?

— Euh! — fit le *trapa* sans conviction. — Pourquoi n'irions-nous pas jusqu'à Ngarong, voir si Kouchog Mipam s'y trouve et s'il n'a pas besoin de nous?

— Non, — répondit Kalzang. — Ce que tu m'as appris au sujet de Ngarong me rend certain que nous ne devons pas y aller chercher notre patron. Kouchog Mipam est très bon, mais il n'aime pas que l'on se mêle de ses affaires. Il y a plusieurs années que je le sers, je sais cela. Il reviendra quand cela lui plaira et, s'il a besoin de nous, il nous fera appeler. Il n'est pas bon d'intervenir dans ce qui concerne la religion.

— Rien ne prouve qu'il s'agisse de religion... J'aurais bien voulu voir le monastère que personne n'a bâti...

— Il est plus prudent de s'en tenir à distance. Le saluer d'ici suffira à nous faire acquérir des mérites.

— L'on pourrait faire encore un *mo*.

— Dans quelques jours, si Kouchog n'est pas encore de retour.

La nuit était venue, les deux hommes étendirent chacun une couverture sur le sol, fermèrent les rideaux de leur tente et se couchèrent. Kalzang s'endormit bientôt. Alors, Thartchin se mit sur son séant, les jambes croisées et prit son chapelet qu'il avait posé près du sac qui lui servait d'oreiller.

— Au nom du Triple Joyau... — murmura-t-il.

Puis il partagea les grains du chapelet, les compta d'une certaine manière pour faire des *mos* et s'éclairer, directement, sur la personnalité inquiétante de son patron, le mystère de l'aventure qu'il poursuivait et les risques que lui, Thartchin, courait en le suivant.

XII

Dix-huit chörtens en argent massif, ornés d'incrustations en or et de pierres précieuses, sont rangés en ligne, sur un autel, au fond du temple de roc. Le dernier de ceux-ci, vers la droite, est pourvu d'une niche dans laquelle est placée une statuette représentant un lama. Ces chörtens sont les tombeaux contenant les cendres des lamas qui se sont succédé, par voie de réincarnation, comme Seigneurs spirituels du monastère de Ngarong, depuis qu'au XIe siècle, un fils de famille noble, Mipam Rintchén, disciple de Jowo Atiça[1] s'étant établi dans une des chambres naturelles de la cité de rocs, a fondé le monastère actuel.

Étrange est l'histoire de Mipam Rintchén devenu, après avoir embrassé la vie religieuse, le Lama aux Cinq Sagesses : Yéchés Nga Dén[2].

Un jour, par l'effet de circonstances dont il ne discernait pas les causes, Mipam Rintchén fut introduit dans la pièce où Jowo Atiça enseignait, à quelques-uns de ses disciples, la doctrine concernant les Cinq Sagesses.

Il nommait la Sagesse, semblable à un miroir qui reflète les perceptions — la Sagesse, acquise par la Contemplation, qui perçoit l'identité foncière de toutes choses — la Sagesse qui discerne, différencie et classe les choses suivant leurs propriétés particulières — la Sagesse appliquée aux œuvres, qui en assure le succès — la Sagesse universelle qui pénètre tout, découvrant les éléments dont les choses sont composées, les éléments qui composent ces éléments eux-mêmes et, ainsi, à l'infini et, par ce procédé, dissipe l'illusion de la réalité durable des formes et de la personnalité.

Mipam Rintchén, en tant que laïque, n'avait jamais entendu disserter les lamas philosophes. Il fut ravi de posséder la

1. Jowo, jéd paldèn Atiça (Le noble et illustre Seigneur Atiça) était un érudit philosophe indou né au Bengale vers 980. Il appartenait à la famille royale de Gaur, il devint religieux et, ayant presque atteint la soixantaine, il se rendit au Tibet comme missionnaire bouddhiste. Il y mourut environ 15 ans plus tard (17 ans, selon certaines chroniques). Son tombeau se trouve dans un petit monastère à Nyéthang, un village situé à quelques kilomètres au sud de Lhassa. Atiça est l'auteur d'un grand nombre d'ouvrages philosophiques.

2. *Abréviation de Yéchés nga tang dénpa.*

connaissance d'une si haute doctrine, mais la satisfaction vaniteuse et égoïste qu'il en ressentit agit à la façon d'un voile qui couvrit, pour lui, le sens des enseignements qu'il avait entendus et l'empêcha d'apercevoir qu'ils n'ont de valeur pratique que s'ils sont unis à la bonté. Rentré chez lui, il déclara à sa femme, tout récemment épousée, qu'il allait la quitter pour devenir anachorète, désirant passer sa vie à méditer sur les Cinq Sagesses.

La nouvelle mariée était une fille de bonne famille, peu instruite, mais intelligente. Elle supplia son mari de ne pas l'abandonner, puis comme il ne l'écoutait pas, elle lui dit qu'elle était disposée à se retirer du monde et le conjura de lui permettre de vivre, en religieuse, à proximité de son ermitage, afin qu'elle puisse le voir de temps en temps et être instruite, par lui, des précieuses doctrines qu'il avait apprises de Jowo Atiça.

Mipam Rintchén repoussa hautainement sa demande. Une femme, disait-il, était incapable de comprendre un enseignement aussi élevé. Quant à lui, il faisait vœu de renaître un nombre illimité de fois, devenant religieux-ermite dans chacune de ses vies, jusqu'à ce qu'il eût parfaitement pénétré le sens de la doctrine des Cinq Sagesses et fût devenu capable de la répandre dans le monde, pour le bien des êtres.

— Vous voyez loin, Kouchog, — lui répondit sa femme. — Pensant au bien d'êtres à venir, vous négligez celui de votre fidèle et aimante épouse. Je fais aussi un vœu : celui de renaître aussi souvent que vous et de vous rejoindre dans chacune de vos vies pour vous empêcher d'atteindre votre but.

Ils se séparèrent. Mipam Rintchén quitta son pays et, voyageant vers le nord, il arriva à l'endroit où convergent les cinq vallées. Leur nombre correspondant à celui des Cinq Sagesses, lui parut être un signe marquant ce lieu pour celui où il devait s'arrêter. D'après certaines traditions, la fantastique cité rocheuse n'existait pas à cette époque, le plateau se terminait par des roches pleines et les génies de la montagne les auraient évidées de mille façons bizarres pour fournir des logements aux disciples futurs de Mipam Rintchén.

Parmi les successeurs de ce dernier, deux lamas abandonnèrent leur siège abbatial pour se marier et moururent pres-

que immédiatement après leurs noces. Malgré leur défection, ils demeuraient des « incarnations » de Mipam Rintchén. Les moines de Ngarong réclamèrent leurs corps et les ayant incinérés, ils en placèrent les cendres dans des chörtens-reliquaires, à leur rang respectif, dans le temple du monastère.

Le dernier en date des *tulkous* « aux Cinq Sagesses » eut une fin étrange.

Il avait l'habitude d'aller, chaque année, camper pendant deux mois au bord du Koukou nor[1], avec tous ses moines. Il consacrait ce temps à leur expliquer la Doctrine des Cinq Sagesses qu'ils devaient méditer, ensuite, chacun en particulier, dans leurs ermitages respectifs.

Yéchés Nga Dén, dix-huitième réincarnation du fondateur de Ngarong, se trouvait donc sur le rivage, prêchant à ses trapas, lorsqu'il interrompit son discours et leur dit :

« Je vous ai souvent parlé de la cinquième, de la plus haute sagesse; la posséder est indispensable pour que soient efficaces, la compassion, le don, et tous les actes que nous accomplissons en vue du bonheur d'autrui. Voici des années que je m'efforce d'écarter la souffrance des hommes, des bêtes et des autres êtres. Je sais qu'au cours de mes incarnations précédentes, j'ai poursuivi le même but, mais il s'en faut que je l'aie complètement atteint. J'attribue ce fait à ce que je n'ai pas entièrement pénétré le sens de la Cinquième Sagesse.

» Or, j'ai décidé que, dans huit jours, lorsque nous lèverons le camp pour retourner à la *gompa*, je m'enfermerai dans un ermitage pour y vivre strictement en reclus sans parler à personne, sans voir qui que ce soit, pendant trois ans, trois mois, trois semaines et trois jours[2]. Si, à l'expiration de cette période de méditation, j'ai conquis la connaissance que je poursuis, je vous enseignerai ce que j'aurai appris : le moyen d'être véritablement et efficacement bienfaisant. Si je n'y suis point parvenu, je ne sortirai pas de mon ermitage et j'y continuerai ma réclusion. »

Les *trapas*, surpris et peinés à l'idée de ne plus voir leur Lama parmi eux, demeuraient muets, hésitant, par respect, à le prier de renoncer à son projet.

1. Le grand Lac Bleu, au nord-est du Tibet.
2. Une période de retraite courante, au Tibet.

Tout à coup, Yéchés Nga Dén se leva, regardant vers le lac.

— Oh! la pauvre chèvre! — dit-il. — Que fait-elle là, dans la prairie; elle semble blessée... Je vais voir ce qu'elle a...

Et il se mit à courir. Les *trapas* affolés criaient :

— Kouchog! Kouchog! arrêtez-vous... Ce n'est pas une prairie, il n'y a pas de chèvre. Vous allez dans le lac!...

Mais si vite qu'ils courussent pour le saisir, il les devança. Pendant quelques instants, il marcha sur l'eau, puis, soudain, il s'engloutit en criant : « Je reviendrai! »...

Parmi les témoins oculaires de ce drame, certains racontèrent qu'au moment où le lama disparaissait sous les eaux, ils avaient distingué une figure de femme se tenant à cet endroit. Ceci fit beaucoup parler. Les uns disaient que la femme était une *nâgî*[1] qui avait emmené le lama au palais des déités du lac où celles-ci le réclamaient pour accomplir une œuvre charitable; mais d'autres, se rapportant à l'histoire de Mipam Rintchén, croyaient que la femme entrevue était l'épouse de ce dernier qui le poursuivait de vie en vie. Elle avait créé la fausse vision d'une chèvre blessée, dans une prairie, pour attirer le lama et le faire périr, afin de l'empêcher d'acquérir la possession complète de la cinquième Sagesse pendant la retraite qu'il projetait. C'était elle aussi, disait-on, qui, précédemment, avait rendu amoureux d'elle deux des lamas en qui Mipam Rintchén s'était réincarné et les avait induits à quitter le monastère pour l'épouser.

Le corps du lama ne fut jamais retrouvé. Un chörten en argent fut cependant construit à Ngarong en mémoire du défunt, et les moines, à défaut des cendres du lama, y placèrent une statuette le représentant.

Mipam ignorait l'histoire des *tulkous* de Ngarong, et l'eût-il connue, elle ne l'eût sans doute guère intéressé dans la période de préoccupations angoissantes qu'il traversait.

Les dix jours assignés, par les chefs de Ngarong, à la retraite de leur hôte sont écoulés. A la tombée du soir, Mipam est conduit dans le temple de roc dont, jusqu'alors, il ne lui a pas été permis de s'approcher. Son guide ouvre, en silence, un des battants de la lourde porte, se prosterne sur le seuil et fait

1. Déité féminine des eaux.

signe au jeune homme d'entrer, puis il referme la porte et va rejoindre un autre *trapa* qui doit veiller, avec lui, sous le péristyle, selon l'usage établi à Ngarong, de ne point laisser les pèlerins complètement isolés, tandis qu'ils consultent l'oracle.

Resté seul, Mipam s'assied sur un coussin placé pour lui, face aux mausolées, au pied du haut siège abbatial sur lequel repose le manteau des *tulkous* de Ngarong, auquel est cousu un morceau de celui d'Atiça, leur Père Spirituel. Il se sent ému et las, à la fois. Une semaine passée sous la voûte de pierre de sa cellule a calmé l'agitation de son esprit. Un singulier détachement, une bizarre indifférence l'envahissent; il lui semble qu'il « sort » de lui-même, qu'il examine, du dehors, la forme de Mipam assis en suppliant, devant ces tombeaux.

Les questions auxquelles il souhaite obtenir des réponses, il faut qu'il les formule. Il est venu pour cela. Mais son désir est affaibli, presque éteint. Ses pensées se tournent vers d'autres objets. Les chörtens-mausolées que les pierres précieuses enchâssées dans leurs corps, parsèment d'yeux de couleurs diverses, le fascinent. En y reflétant leurs flammes vacillantes, les lampes de l'autel animent ces multiples regards; ils se posent sur Mipam, se détournent, puis le fixent de nouveau, ils le fouillent, l'interrogent et lui confient un secret qu'il ne peut saisir. La figurine dorée du lama, ornant le dix-huitième chörten, a détaché ses petits yeux de cristal de roche du livre, posé sur ses genoux, qu'elle lit depuis vingt ans et c'est Mipam, son homonyme, que considère, maintenant, du haut de sa tombe vide, le dernier *tulkou* intronisé de Ngarong : Mipam Yéchés Nga Dén Rimpotché.

Le jeune homme se trouble. Combien de temps s'est-il déjà écoulé depuis qu'il est là? — Il n'a que cette nuit devant lui. Le lendemain il devra quitter le monastère, les chefs de la *gompa* ne permettent pas un plus long séjour. D'ailleurs, ne doit-il pas partir pour Lhassa? Kalzang l'attend, là-bas, au camp des *dokpas*.

Ses questions, il faut qu'il les énonce d'abord à haute voix, lui a-t-on dit. Puis qu'il concentre ses pensées sur elles et attende.

Mipam se lève, se prosterne trois fois et prononce à voix haute :

— Les circonstances sont-elles favorables pour mon voyage à Lhassa?

Dolma est-elle déjà mariée à Dogyal?

Me suivra-t-elle à Dangar?

Que signifiait ce vol d'oies sauvages qui est passé au-dessus de ma tête, se dirigeant vers le nord, alors que je songeais à partir pour Lhassa?

Il se prosterne, de nouveau, trois fois, se rassied et attend... Les heures passent, Mipam demeure assis, immobile. Il s'efforce de concentrer ses pensées sur les questions qu'il a posées. Rien n'y répond, mais voici que surgit, du fond de lui-même, une personnalité aux traits imprécis qui sourit avec une bienveillance mêlée de pitié et de douce raillerie. Elle écarte ses questions, comme l'on écarte, avec la main, un objet matériel, et celles-ci prenant forme, s'éloignent en flottant, se dissipent, pareilles aux brumes qui errent au creux des montagnes, sont chassées par le vent et bues par le soleil. Mipam veut les retenir, les imposer, par sa concentration d'esprit, à la Présence occulte qui habite le sanctuaire, mais ses efforts sont vains. Il sent sa pensée et la notion du monde où elle se meut, lui échapper ensemble. Est-ce la mort qui vient?... Va-t-il mourir et abandonner Dolma?...

— Dolma!...

A-t-il crié à haute voix ou bien son cri de détresse et d'appel a-t-il été intérieur? Il ne s'en rend point compte, mais la force de cet appel a opéré. Debout à l'extrémité gauche de la rangée des *chörtens*, Dolma est apparue. Non plus la petite fée, vêtue de robes chatoyantes, qui hante la mémoire du jeune homme, mais une Dolma à la physionomie grave, portant le costume religieux.

Parle-t-elle d'une façon perceptible par l'oreille, ou Mipam l'entend-il avec son cœur?... Elle dit :

« Mipam, je suis ta femme des temps anciens, tous deux nous avions fait un vœu et nous l'avons accompli de vie en vie. Dans celle-ci je t'ai juré, devant le Jowo, que je me ferais religieuse si je ne t'épousais pas; je vais être fidèle à mon serment. Pendant longtemps j'ai été un obstacle sur ta route, maintenant je te libère pour cette vie et à jamais. Demain je mourrai à Lhassa. Toi, accomplis les rites qui me procure-

ront une prompte renaissance dans ce monde, afin que nous nous retrouvions pendant ta présente vie et, qu'ayant obtenu un corps masculin, je devienne ton disciple.

» Mipam, tu es le *tulkou* de Mipam Rintchén, le disciple de Jowo Atiça, reprends ta place sur ce siège qui est tien. »

Dolma s'avance vers son ami, et le guidant par la main, elle lui fait gravir les degrés du trône abbatial. De là, Mipam étend les bras et pose ses deux mains sur la tête de la jeune fille inclinée devant lui.

« Sois bénie », dit-il à haute voix. « Tu m'as libéré, et moi, au nom du Triple Joyau et de mon Maître Jowo Atiça, je te libère aussi.

» Parce que je t'ai refusé le don de ce que je possédais de la Doctrine, je suis demeuré, depuis des siècles, incapable de la saisir tout entière. Sois délivrée du désir de vengeance qui t'a ramenée dans ce monde pour de nombreuses incarnations douloureuses et que je sois délivré de l'égoïsme et de l'orgueil, causes initiales de ce désir.

» Repose-toi pour un court moment au Paradis de la Grande Béatitude, puis, choisis d'honorables parents dans une région voisine de celle-ci, nais avec un corps mâle et, dans dix ans, viens me rejoindre à Ngarong pour y être mon élève et mon fils bien-aimé. »

Les deux *trapas* qui veillaient au dehors étaient entrés doucement, en entendant un bruit de voix et se tenaient sur le seuil, trop effrayés par ce qu'ils voyaient, pour oser avancer. Mipam siégeait sur le trône de leur défunt lama, enveloppé dans le manteau de chœur des abbés de Ngarong qui, depuis plus de vingt ans, était demeuré sur le trône vide, attendant le dix-neuvième *tulkou* de la lignée de Yéchés Nga Dén, que l'on n'avait pu découvrir.

Mipam ne semblait pas les voir : il commençait un discours et l'un des *trapas*, qui était âgé, reconnaissait, dans ce qu'il disait, les enseignements que leur dernier lama avait coutume de leur exposer et jusqu'aux termes mêmes dont il se servait.

— Sonne la conque yéguir[1], — commanda-t-il au jeune

1. Une conque dont les spirales au lieu de tourner de gauche à droite, ainsi que celles de la grande majorité des conques, tournent de droite à gauche. Ces conques sont extrêmement prisées par les Tibétains. Il n'est pas rare de les voir payer l'équivalent de 3 000, 4 000 francs ou même davantage.

moine qui se tenait près de lui. — Notre Lama est revenu!

La précieuse conque yéguir n'était sonnée que dans quelques très rares occasions solennelles et urgentes, pour convoquer les ermites vivant aux alentours. La règle, à Ngarong, ne permettait la présence, à la *gompa* même, que de quelques *trapas* qui y séjournaient, à tour de rôle, pour s'y occuper de son administration matérielle. Le Lama *tulkou*, seigneur du monastère, y vivait, lui-même, en ermite, dans une partie écartée de celui-ci, complètement séparée des autres habitations. Il possédait, en plus, dans la montagne, son ermitage particulier où il résidait pendant des périodes de retraite encore plus sévère. Si un événement spécial exigeait la présence immédiate des anachorètes au monastère, en dehors des époques habituelles de leurs assemblées, on sonnait la grande conque yéguir dont le son portait au loin. Alors, quelle que fût l'heure du jour ou de la nuit à laquelle ils l'entendaient, quel que fût l'état des chemins ou du temps, par les tempêtes de grêle, lorsque la neige profonde nivelait les sentiers et les abîmes, comme par la belle saison, tous les ermites, quel que fût leur vœu concernant la durée de leur réclusion, devaient répondre à l'appel, abandonner immédiatement leur ermitage et se hâter de gagner la *gompa*.

C'était le son grave de cette conque qui résonnait, maintenant, dans la nuit. Le temps était clair, le ciel plein d'étoiles, les chemins secs. Bientôt, les anachorètes vivant le plus près de la *gompa* arrivèrent et entrèrent dans le temple. Mipam continuait à discourir, inconscient de ce qui se passait autour de lui, s'adressant à des auditeurs visibles pour lui seul.

De même que le vieux *trapa* qui les avait fait convoquer, les plus âgés des ermites reconnaissaient les doctrines habituellement prêchées par le dernier de leurs Lamas, les termes dont il se servait, ses gestes et le son de sa voix. Un à un, ils tombaient à genoux et au fur et à mesure que survenaient d'autres moines ayant connu le dix-huitième Yéchés Nga Dén, ceux-ci reconnaissaient aussi leur ancien Maître dans sa nouvelle incarnation et se prosternaient devant lui.

« ...Voici des années que je m'efforce d'écarter la souffrance des hommes, des bêtes et de tous les autres êtres. Je sais qu'au cours de mes incarnations précédentes j'ai poursuivi le même

but et je ne l'ai pas atteint. Le règne de l'universelle amitié ne peut venir que de la possession de cette Sagesse qui brise les limites illusoires du « moi » nous faisant voir les « autres » existant en nous et « nous » existant dans les autres.

» Cette sagesse, je ne fais que l'entrevoir, je ne puis ni vous l'enseigner, ni vous rendre capables de la répandre dans le monde. Or, donc, voici ce que j'ai résolu. Je vais m'enfermer dans mon ermitage pour une stricte retraite de trois ans, trois mois, trois semaines et trois jours. Si à l'expiration de cette période j'ai conquis la connaissance que je poursuis, je vous en ferai part. Si je n'y suis point parvenu, je ne sortirai pas de mon ermitage et continuerai ma réclusion. C'est pour obtenir cette connaissance *que je suis revenu.* »

Ce discours reproduisait textuellement celui que le défunt Lama de Ngarong avait tenu à ses *trapas* au bord du lac avant d'être victime de la singulière illusion qui avait amené sa mort. L'agitation des assistants était extrême; pas un de ceux qui avaient connu Yéchés Nga Dén ne concevait le moindre doute quant à l'authenticité de sa réincarnation en Mipam et les autres, mis au courant, par eux, du miracle de ce discours identique à celui prononcé vingt ans auparavant, partageaient leur foi.

« *Je reviendrai* » avaient été les dernières paroles prononcées par Yéchés Nga Dén en disparaissant sous les eaux. « *Je suis revenu* » venait de dire Mipam assis sur le trône abbatial.

Tous voulaient acclamer leur Seigneur de retour dans son domaine, leur Maître, revenu pour les instruire. Mais Mipam s'évanouissait, laissant tomber sa tête en arrière contre le dossier de son trône. Quelques *trapas* s'empressèrent auprès de lui, l'enlevèrent de son siège et l'étendirent sur des coussins.

Le jeune homme fut long à reprendre connaissance. Lorsque la conscience lui revint, il regarda avec étonnement les *trapas* qui emplissaient le temple. Il se rappelait qu'il y était venu pour formuler des questions en vue de son voyage et... et qu'il avait eu un rêve, un rêve singulier et terrible. Il avait vu Dolma, elle lui avait conté une histoire, dont il ne se souvenait plus bien, mais il se rappelait clairement qu'elle était vêtue d'habits monastiques et lui avait dit : « Je mourrai demain. » Puis elle l'avait pris par la main, il avait distinctement senti

la pression affectueuse de sa chère petite main sur la sienne... Ensuite, c'était la nuit.

Que voulait dire cette troupe de moines autour de lui? — Était-ce l'usage, à Ngarong, de se réunir autour du pèlerin venu pour solliciter des réponses de l'oracle invisible siégeant dans les tombes des *tulkous*?... Mais pourquoi les entendait-il murmurer : « Notre Précieux Seigneur », « Notre Maître Spirituel ». Où était le Lama?... Allait-il le voir, il voulait lui demander sa bénédiction.

— Vous sentez-vous mieux, *Rimpotché*?

— Je ne sais ce que j'ai eu; il me semble que je sors d'une nuit noire où je suis demeuré longtemps... Mais pourquoi m'appelez-vous *Rimpotché*?...

— Il faut vous remettre, d'abord, vous remettre tout à fait, — dit l'un des dignitaires du monastère. — Pouvez-vous marcher? Si cela vous fatigue, on vous portera. Allons ailleurs, vous boirez du thé.

— Du thé, merci, je veux bien. Je suis très capable de marcher. Je me sens seulement un peu faible, je ne sais pourquoi.

Mipam se mit debout. Avant de quitter le temple, son regard se porta inconsciemment vers le *chörten* contenant les cendres du premier Yéchés Nga Dén, près duquel il avait vu Dolma habillée en religieuse.

Au dehors, l'aube blanchissait le ciel; sous sa lumière blafarde le monastère de rocs prenait un aspect fantomatique. L'image de Dolma dans ses habits monastiques hantait la mémoire du jeune homme. Dans son « rêve », elle lui avait dit : « Je mourrai demain. » Ce « demain » venait de commencer avec cette aube blanche et Mipam sentit que quelque chose se glaçait dans son cœur.

C'était à l'appartement du Lama de Ngarong que les fonctionnaires du monastère et les plus anciens de ses membres conduisaient Mipam. Du thé fut servi. L'effet physique de la bonne boisson chaude se fit rapidement sentir, Mipam sortit de l'état de demi-rêve dans lequel il se trouvait. Il reprenait clairement conscience de lui-même et de son entourage, il savait qu'il s'était évanoui dans le temple, après y avoir eu un rêve, ou une vision concernant Dolma. Les bienveillants

trapas de Ngarong l'avaient charitablement soigné, mais il se sentait remis de son trouble. Il était temps pour lui de rejoindre Kalzang, bien que, si son rêve affreux était vrai, le voyage à Lhassa fût devenu inutile, ainsi que l'avait déclaré Alak Wangtchén.

— Je vous remercie de votre bonté, — dit-il aux moines qui l'entouraient. — Je suis, maintenant, capable de partir et je ne veux pas vous importuner plus longtemps. Je ne sais si la réponse que j'ai obtenue dans votre temple se rapporte à un fait réel, si elle est un produit de mon imagination ou si un mauvais esprit a voulu se jouer de moi, m'empêcher de donner suite à mon projet de voyage et causer le malheur de ma vie. Je m'en assurerai à Lhassa.

— Kouchog, nous vous prions de rester avec nous, — répondit le chef du monastère. — Vous avez retrouvé votre demeure, et nous avons la joie d'avoir retrouvé notre Lama dont nous avons cherché la réincarnation pendant plus de vingt ans. Souvenez-vous, Kouchog, du discours que vous nous avez adressé dans le temple, du haut de votre trône. Tous ceux de nous qui vous ont connu dans votre incarnation précédente ont constaté la parfaite ressemblance de doctrines et d'expressions de ce discours et de celui que nous a tenu notre révéré Père spirituel sur le point de nous quitter. Comment, vous qui, jusqu'ici, avez été un marchand, auriez-vous pu connaître ces enseignements si vous n'en aviez pas eu connaissance dans votre vie antérieure?

— Je ne vous ai pas tenu de discours.

— Votre mémoire est, pour le moment, voilée à ce sujet, mais elle s'éclaircira et vous vous souviendrez. Vous vous êtes assis sur le trône de Yéchés Nga Dén, vous avez revêtu son manteau, celui qui se transmet de lama à lama et sur lequel est cousu un morceau du manteau religieux de Jowo Atiça, le Maître de notre fondateur.

— J'ai fait cela! — s'écria Mipam terrifié. — C'est un abominable sacrilège! Je vous assure que je ne m'en souviens pas. Un accès de folie a dû me prendre dans le temple. Jamais, étant dans mon bon sens, je n'aurais commis un acte semblable.

— De votre part, Kouchog, il était légitime. Tout autre

que la véritable incarnation de notre Lama serait tombé mort sur place s'il s'était permis de revêtir ce manteau et de s'asseoir sur ce siège. En le faisant, vous vous êtes fait reconnaître.

— J'étais seul dans le temple, je m'en souviens très bien, puis — que s'est-il passé — je vous ai vus tous autour de moi.

— Il est de règle de laisser veiller deux *trapas* derrière la porte close, lorsqu'un pèlerin est admis à consulter l'oracle. Ils vous ont entendu parler.

— Et je prononçais un discours?...

— Pas immédiatement. Vous parliez à quelqu'un.

Le *trapa* qui avait fait sonner la conque pour rassembler ses frères moines, s'approcha, se prosterna trois fois et s'adressa respectueusement à Mipam :

« *Rimpotché*, vous bénissiez quelqu'un, vous lui disiez : « Sois libérée et que je le sois aussi ». Vous disiez : « Je t'ai refusé le don de la Doctrine que je possédais... » et à cela j'ai reconnu que vous étiez ce même Yéchés Nga Dén notre fondateur, dont l'histoire est relatée dans nos chroniques et qui, avant de devenir ermite, s'appelait Mipam, comme vous Kouchog... Mipam Rintchén. »

Le vieux *trapa* se prosterna de nouveau et reprit :

« *Rimpotché...* » — sa voix tremblait un peu — « *Rimpotché*, c'était votre femme d'autrefois que vous bénissiez, celle qui, par une illusion magique, a causé votre mort dans le lac, lors de votre précédente incarnation. Vous lui avez dit d'aller au Paradis de la Grande Béatitude, puis de renaître, près d'ici, dans un corps masculin pour venir vous rejoindre. Elle doit vivre, pour le moment, quelque part dans ce monde, sans que vous en ayez connaissance. C'est moi qui ai fait sonner la conque pour appeler les membres du monastère. »

Les ombres fantastiques de son rêve environnaient de nouveau Mipam. « Aller au Paradis de la Grande Béatitude », signifiait une mort...

— Dolma! — exclama-t-il, se réfugiant, une fois de plus, dans son amour qui s'acharnait à vivre.

— Dolma, — dit le chef du monastère. C'était le nom de la femme de Mipam Rintchén qui s'établit à Ngarong, il y a plus de huit cents ans. Il avait refusé de lui communiquer les enseignements qu'il avait reçus de son Maître Atiça.

— Kouchog, faites-nous la grâce de lire nos chroniques. Je vais vous les faire apporter.

Il fit un signe et tous se retirèrent à sa suite. Quelques instants plus tard, de jeunes moines déposaient cinq gros volumes sur une table, près du siège de Mipam et, s'étant prosternés devant lui, sortaient en silence.

Mipam restait, seul, dans l'appartement privé des Lamas — *tulkous* de Ngarong, en face des livres où était écrite l'histoire de ses vies passées.

A Lhassa, dans la maison de Ténzing, la consternation règne. Depuis trois jours, des femmes se relaient pour veiller dans la chambre où Dolma est étendue, inanimée sur sa couche, absente de son corps, mais non point morte.

La jugeant guérie du mal qui avait failli l'emporter après le départ de Mipam et cédant aux instances réitérées de Dogyal et de son père, Ténzing avait permis le mariage de Dolma.

Pâle et amaigrie, Dolma était demeurée indifférente à tout, lointaine, semblable à un fantôme. Elle n'avait fait aucune objection à la célébration de son mariage, ni témoigné du déplaisir ou de la satisfaction lorsque son père, qui tenait à son idée, lui avait fait remarquer que, dans l'acte de mariage, le nom de Mipam suivait celui de Dogyal et que Mipam devenait, ainsi, de même que son aîné, son légitime époux. Il semblait, vraiment, que ce mariage fût celui d'une autre et ne la concernât en rien. Cependant, comme l'attitude passive de la jeune fille pouvait être attribuée à la timidité, nul ne s'en inquiéta, pas plus le marié que Ténzing.

Le soir des noces, Dolma, toujours aussi inerte, se laissa conduire dans la chambre nuptiale. Les convives continuaient à boire dans la salle du festin et dans la cour, lorsque des cris retentirent appelant à l'aide. Dogyal qui venait de rejoindre sa femme l'avait trouvée inanimée sur les coussins de sa couche.

« Dolma est morte! » criait-il affolé.

Ténzing, Tséringma et, à leur suite, tous leurs hôtes, se précipitèrent vers la chambre des mariés. Dolma paraissait morte comme son mari l'avait crié.

Un médecin, mandé en hâte, constata qu'elle vivait encore et l'ayant attentivement examinée déclara : « Ce cas ne relève

pas de la science médicale. C'est un lama qu'il faut ici. Le corps subtil et la conscience de la jeune fille se sont séparés de son corps matériel. Qui sait où ils voyagent? Seul, un expert *gyudpa* est capable de discerner le lien, invisible pour nous, qui les rattache à ce corps matériel et de l'empêcher de se rompre, ce qui causerait la mort. »

Dès l'ouverture des portes du monastère, au lever du jour, Ténzing avait fait prévenir le Grand Lama du Collège des Gyudpas et celui-ci, intéressé par ce qui lui était rapporté, s'était rendu, en personne, chez le marchand, accompagné par quelques gradués du Collège. Le Lama avait confirmé le diagnostic du médecin, indiquant, de plus, les rites qu'il convenait de célébrer pour protéger la jeune fille contre des accidents d'ordre occulte. Le bruit des clochettes et des tambours, les lamentations des *gyalins*[1] et le bourdonnement des récitations liturgiques emplit, de nouveau, la demeure de Ténzing. Dolma demeurait dans le même état.

Enfin, le quatrième jour, à l'aube, elle fit un mouvement et, peu après, elle se souleva et demeura assise sur sa couche.

« Appelez mon père », commanda-t-elle à la femme qui la veillait.

Ténzing accourut.

« Je suis *délog*[2], lui dit-elle. Je reviens des *tchang thangs*, Mipam se trouve au monastère de Ngarong, au nord du Tso Nieunpo[3]. Il en est le *tulkou*, la dix-neuvième réincarnation du Mipam qui s'établit, autrefois, comme ermite à cet endroit et dont j'ai été la femme, alors que je m'appelais Dolma, comme à présent. Mipam m'a appelée et je suis allée vers lui. Je lui ai parlé, mais il doute de mes paroles. Pour le convaincre, il faut lui envoyer, comme « signe »[4] la turquoise qu'il m'a donnée quand il est venu, ici, me demander en mariage.

1. Sorte de hautbois.

2. Littéralement « qui revient de l'au-delà ». Il arrive, au Tibet, que des gens demeurent pendant plusieurs jours dans un état cataleptique et, en revenant à eux, racontent qu'ils ont voyagé dans les enfers, les paradis ou en divers pays de notre monde.

3. Nom tibétain du Koukou nor, la signification est identique, elle est : Lac Bleu.

4. Les « signes » qui peuvent consister en nombre de choses diverses : événements, rêves, visions, objets matériels, etc., sont considérés, soit comme des avertissements mettant en garde contre des faits susceptibles de se produire, soit comme témoignages confirmant des déclarations.

» Maintenant, apportez-moi, sans retard, des habits de religieuse, coupez-moi les cheveux et appelez un lama pour qu'il me donne l'ordination. Je mourrai ce soir et je dois mourir dans l'ordre religieux. Le corps que je vais quitter est mon dernier corps féminin, je renaîtrai prochainement comme un mâle et deviendrai un *trapa* de Ngarong et un disciple de Mipam, afin d'apprendre de lui, la Doctrine qu'il a refusé de m'enseigner autrefois. »

Le pauvre Ténzing, sa femme, Dogyal et les autres habitants de la maison qui s'étaient hâtés de venir dès qu'ils avaient appris que Dolma reprenait ses sens, pleuraient tous à chaudes larmes.

— Ne meurs pas, ma chère fille, — implorait Ténzig. — Si ton mariage avec Dogyal te cause tant de peine, je te permettrai d'aller vivre à Dangar avec Mipam qui est aussi ton mari. Dogyal ne s'y opposera pas.

— Non, — affirmait Dogyal, — je te laisserai aller, Dolma. Depuis longtemps tu es comme une petite sœur pour moi, je t'aime beaucoup, Dolma, je ne veux pas que tu meures.

Le brave Dogyal parlait en toute sincérité. Il n'avait jamais soupçonné que son mariage avec Dolma pût donner lieu à un drame.

— Vous êtes très bons, — répondit la jeune fille, — mais le temps est venu pour moi de vous quitter. Ne tardez donc pas davantage à faire ce que je vous ai demandé.

Ténzing se refusait à accepter que sa fille le quittât. Les lamas trouveraient bien, pensait-il, un moyen de l'empêcher de mourir et il espérait dans l'art magique du kémpo, chef du Collège des Gyudpas. Mais quand celui-ci eut entendu la jeune fille, il commanda avec autorité à Ténzing de ne pas opposer d'obstacle à ses désirs. En pleurant, Tséringma, assistée par les servantes de la maison, aida Dolma à enlever ses robes de soie et ses bijoux. Ensuite, elle coupa ses longs cheveux et la vêtit de l'habit monastique. Alors, de nombreuses lampes ayant été allumées sur l'autel, dans le *lhakang* de la maison, Dolma se prosterna devant les statues du Bouddha, de Tsong Khapa et des déités symboliques, puis devant le kémpo des Gyudpas et celui-ci, ayant esquissé le geste de couper sa chevelure, l'admit dans l'Ordre religieux.

Dolma enveloppa, elle-même, dans une longue écharpe de soie blanche, la turquoise que Mipam lui avait donnée; elle y joignait un simple mot : « Bientôt, je serai à vos pieds », et commanda que le messager portant la turquoise partît pour le Tso Nieunpo, dès qu'elle serait morte.

Ensuite, elle s'étendit de nouveau sur sa couche, enveloppée dans sa toge monastique et demeura silencieuse, sans bouger. Au coucher du soleil, elle éleva ses mains, les paumes jointes, dans l'attitude d'une salutation respectueuse.

— Mipam! — murmura-t-elle.

Ses mains retombèrent sur sa robe de religieuse. Dolma était morte. Suivant son ordre, deux serviteurs de Ténzing, emportant la turquoise et des présents envoyés par le marchand, partirent immédiatement par la route du nord.

A Ngarong, Mipam s'absorbait dans la lecture des chroniques du monastère, mais, plus que les biographies des lamas, les écrits de ceux-ci l'intéressaient. Il y découvrait une gradation singulière de sentiments. Tandis que Mipam Rintchén et ses premiers successeurs n'avaient laissé que des dissertations purement scolastiques, les plus récents *tulkous* envisageaient, dans leurs ouvrages, la diffusion d'un enseignement efficace, propre à démontrer aux hommes la fausseté de leurs conceptions religieuses et sociales et les effets néfastes de ces vues erronées. Le dernier des Yéchés Nga Dén préconisait la sagesse qui fait discerner qu'aucun bonheur durable, aucune sécurité pour aucun être, ne peuvent exister alors que d'autres êtres sont en proie à la souffrance.

Il écrivait : « Lorsque le vent froid de l'hiver glace les lacs et dessèche l'herbe qui nourrit les troupeaux, lorsqu'il se déchaîne en rafales amenant les tourmentes de neige, hommes et bêtes ressentent ses effets. De même, lorsque souffle le vent mauvais de l'injustice et de la haine, nul ne peut se dire à l'abri de ses effets. »

Au cours de sa lecture, Mipam rencontrait des pages qui l'émouvaient, dépeignant la grande misère des êtres en butte à la maladie, proies inéluctablement promises à la vieillesse et à la mort et qui ajoutaient à ces maux, cent mille autres maux dus à leur égoïsme aveugle. « Insectes enfermés dans un vase,

disait le dernier lama, qui au lieu de s'efforcer de sortir de leur prison, s'y battent, se mordant, s'entre-perçant de leurs dards, se massacrant, se causant des douleurs intolérables. » Ces pensées cadraient avec celles qu'il avait nourries depuis son enfance. Comme lui, ces lamas avaient rêvé du « Pays où tous sont amis », mais il ne s'ensuivait point, se disait Mipam, qu'il fût leur réincarnation. Malgré sa vision, malgré les paroles de Dolma, malgré la transe pendant laquelle il avait, lui assurait-on, répété les paroles identiques du dernier des *tulkous*, Mipam doutait toujours de la nouvelle identité que les ermites de Ngarong s'efforçaient de lui imposer. Il résistait à leurs instances, mais par probité, seulement, se refusant à prendre avantage de ce qui pouvait être une illusion de leur part. Dolma ne se dressait pas comme un obstacle entre lui et le siège abbatial des Yéchés Nga Dén; la mélancolique conviction qu'il ne reverrait plus la chère aimée s'était ancrée en lui. Précédant sa vision dans le temple, n'en avait-il pas eu une autre, dans la chambre du *doubthob* de Dangar, avant son départ pour Lhassa; assis aux pieds du vieux *trapa*, n'avait-il pas vu l'image de Dolma s'effacer, se dissoudre, s'engloutir dans un océan de brumes blanches? Dolma était perdue pour lui.

Pourtant, au moment même où il acceptait cette certitude douloureuse, une flamme d'espoir jaillissait encore de son cœur. Et si toute cette fantasmagorie n'était que l'œuvre d'un démon ennemi? Tant de fois cette possibilité lui était venue à l'idée. Dangar n'était pas si loin qu'il n'y puisse aller consulter le *doubtob*. Oui, le lendemain il s'arracherait à ce Ngarong où des sortilèges l'avaient amené, où des sortilèges le retenaient...

Le lendemain, Mipam pâle, abattu, s'accoudait à la balustrade de la terrasse naturelle sur laquelle sa chambre ouvrait. Au-dessous de lui, de l'autre côté de la vallée, il distinguait le sentier par où il était venu dans la citadelle enchantée où il demeurait prisonnier. Il ne tenait qu'à lui de seller son cheval et de s'en aller par ce même chemin. Il retrouverait le camp du devin, puis celui des *dokpas* où Kalzang l'attendait, il se délivrerait de l'emprise de Ngarong, de l'attraction de ce trône de *tulkou* sur lequel, disaient ses hôtes, il s'était

assis et qui semblait attendre le jour où il s'y assoirait de nouveau.

Il pouvait partir et pourtant Mipam savait qu'il ne partirait pas, l'ensorcellement se faisait de plus en plus fort, l'enserrait de plus en plus étroitement. Pendant la nuit qui venait de finir, Mipam avait eu un rêve.

Il s'était vu à la gompa de Dangar, dans le logis délabré du *doubthob*.

— Tu es encore mal habile, mon fils, à voir à travers les murs que tu bâtis toi-même, devant toi, avec des idées en guise de pierres, — lui disait celui-ci. — La dernière veille de la nuit, t'ai-je prédit. Le moment du réveil vient, aie patience; tu es où tu dois être.

— J'attendrai, — prononça tout haut Mipam dominé et vaincu. — J'attendrai un signe.

L'intérêt que Mipam trouvait dans la lecture des ouvrages écrits par les *tulkous* de Ngarong lui procurait des heures de calme, des trêves qui le reposaient de ses douloureuses hésitations. En plus des cinq volumes des chroniques, il s'était fait apporter dans son appartement des manuscrits qui avaient attiré son attention lorsqu'il avait visité la bibliothèque. L'un de ceux-ci, reprenant le thème commun à tous les Lamas de Ngarong : répandre la connaissance des Cinq Sagesses, avait ajouté une sorte de plan laconique : « Arriver par la méditation à une juste compréhension de la nature, des êtres et des liens étroits qui les rattachent les uns aux autres. — Se préparer à pouvoir la démontrer avec toutes les conséquences qu'elle comporte. — A l'exemple de Bouddha, de Jowo Atiça et de tous les Sages qui ont prêché la Doctrine du Salut par les Vues justes, prêcher cette même doctrine dans toutes les régions, aussi loin que nos pieds peuvent nous porter, afin de diminuer la souffrance et, finalement, de la détruire. »

Mipam, enthousiasmé par ce programme, ne se laissait pas de le méditer. Combien il est regrettable, pensait-il, que celui qui l'a conçu n'ait pas eu de successeur pouvant réaliser un tel projet! Le successeur, c'était lui, assuraient les ermites, mais, contre cette idée, le jeune homme continuait à s'insurger.

Deux jours après avoir rêvé du *doubthob* de Dangar, Mipam fit appeler le chef du monastère.

— Ne m'avez-vous pas dit, — lui demanda-t-il, — qu'il existe, ici, un ermitage particulier réservé aux lamas de Ngarong?

— Il en est ainsi.

— Voulez-vous me permettre de m'y retirer?

— Vous êtes chez vous, *Rimpotché*; l'ermitage vous appartient.

Mipam eut un geste d'impatience. Il n'était pas Yéchés Nga Dén; pourquoi voulait-on le forcer à jouer ce rôle? Mais, s'il se confirmait que Dolma soit morte, il demanderait à être admis comme *trapa* parmi les ermites de Ngarong.

Il y avait environ six semaines que Mipam vivait en reclus dans l'ermitage, lorsqu'une après-midi, deux cavaliers guidés par des *dokpas* auxquels s'étaient joints Kalzang et Thartchin frappèrent à la porte de Ngarong.

— Nous venons de Lhassa, — dit l'un d'eux au gardien de la porte. — La fille de notre maître, le grand marchand Ténzing, a été *délog*, puis est morte. Elle a commandé qu'une turquoise soit apportée au *tsongpön* Mipam de Dangar qui, a-t-elle dit, est devenu votre Lama. Est-il ici?

— Il est ici, — répondit le gardien en ouvrant largement la porte.

— Un message de Lhassa de la part de Ténzing le *tsongpön*, — annonça le chef du monastère parlant à Mipam à travers la porte close.

La réponse se fit attendre; enfin Mipam tira le verrou. Les serviteurs de Ténzing se prosternèrent.

— De la part de Sémo Dolma, — dit l'aîné des deux en tendant un paquet à Mipam.

— Elle est morte, n'est-ce pas? — demanda le jeune homme avec un calme poignant.

Les deux hommes inclinèrent la tête.

— Était-elle religieuse quand elle est morte?...

— Vous le saviez! — exclamèrent le *trapa*-chef et les envoyés de Ténzing.

— *Kyab sou tchivo!* Rimpotché, vous êtes un Bouddha!

Tous deux racontèrent, alors, tout ce qui s'était passé à Lhassa.

Pendant qu'ils parlaient, Mipam avait ouvert le paquet,

reconnu la turquoise et lu les quelques mots écrits par Dolma.

— Faites sonner la conque yéguir, — commanda-t-il au *trapa*.

Et tandis que celui-ci s'empressait d'obéir, Mipam, quittant l'ermitage, regagna l'appartement du lama. Dans un coffre se trouvaient, soigneusement pliés, les habits monastiques du dernier *tulkou* Yéchés Nga Dén que les *trapas* avaient plusieurs fois montrés à Mipam le priant de s'en vêtir.

Résolument, Mipam passa la *tödgag* en drap d'or, plissa la large *chamtab* grenat sombre autour de lui, la serrant avec une ceinture de soie jaune, chaussa les hautes bottes et se drapa dans la toge jaune des ermites, puis attendit. La conque continuait à sonner; on entendait, au dehors, les pas des moines qui se hâtaient vers le temple. Enfin, le silence se fit, tous devaient être arrivés. Mipam sortit. Seul, il entra dans le temple, se prosterna devant l'autel sur lequel les statues du Bouddha, et de Tchénrézigs dominaient les mausolées des Lamas de Ngarong. En se relevant, il porta un instant ses regards vers la tombe de Mipam Rintchén près de laquelle Dolma lui était apparue.

— Je t'obéis, Dolma, — murmura-t-il.

Puis d'un pas ferme il s'avança vers le trône des *tulkous*. Parfaitement maître de sa pensée, Mipam ne cherchait plus à élucider le mystère d'une réincarnation selon les croyances populaires. Le *doubthob* de Dangar avait dit vrai, le mur qui bornait sa vue était tombé. De la turquoise envoyée par Dolma mourante, une lumière avait jailli qui illuminait son esprit. Réincarnation des Lamas de Ngarong il l'était, puisque le même esprit de bonté, le même désir de combattre la souffrance qui avaient été leurs vivaient en lui, puisqu'il était là, pour continuer leur œuvre.

Sur l'assemblée des *trapas* immobiles, osant à peine respirer, il promena un regard empreint d'une bienveillance grave.

— Mes fils, — dit-il, — votre Lama est revenu!

Et silencieusement, dans son cœur, il ajouta :

— Tchangpal, ma douce mère, ton enfant a réalisé ton rêve.

ALEXANDRA DAVID-NEEL
et LE LAMA YONGDEN

ENTRETIEN DE NAPOLÉON ET DE MONSEIGNEUR AREZZO[1]

(9 NOVEMBRE 1806)

La Russie des Czars eut toujours une grande répugnance à recevoir chez elle des représentants du Saint-Siège. Après les partages de la Pologne, quand l'Empire comprit près de quatre millions de catholiques, le Vatican redoubla d'efforts en vue d'établir avec Pétersbourg des relations diplomatiques permanentes. Mais le gouvernement impérial ne consentit à recevoir qu'un ambassadeur, et non pas un nonce, c'est-à-dire un représentant du Pape comme souverain temporel et non comme chef de la religion catholique.

Le 9 mai 1799, Mgr Litta avait été brutalement renvoyé par le czar Paul Ier, que Pie VI n'avait pas voulu reconnaître comme Grand-Maître de l'Ordre de Malte. Après la mort tragique de Paul Ier, l'avènement d'Alexandre Ier et l'élection de Pie VII, les Jésuites de Russie ménagèrent un rapprochement.

La Compagnie de Jésus, expulsée de tous les États catholiques, supprimée à Rome par Clément XIV, avait, à la fin du XVIIIe siècle, trouvé asile et protection près de Catherine II

1. Archives du Vatican. — Archives Nationales : *Papiers Vernègues.* — P. Rouët de Journel : *Nonciatures de Russie,* d'après les documents authentiques. *Nonciature d'Arezzo,* 2 vol., Rome. Imprimerie Vaticane. — Lenzi : *Un diplomatico orbetellano del tempo napoleonico,* Roma, 1905. — P. Pierling : *La Russie et le Saint-Siège,* t. V. — Louis Madelin : *La Rome de Napoléon.*

et jouissait d'un grand crédit auprès de l'aristocratie russe, qui envoyait ses enfants dans les collèges qu'elle avait fondés. En avril 1802, les rapports furent rétablis. Le comte Vittorio Cassini se rendit à Rome comme chargé d'affaires de Russie. Mgr Arezzo, évêque de Séleucie, fut désigné comme ambassadeur auprès d'Alexandre Ier.

La mission de Mgr Arezzo à Pétersbourg devait être de courte durée (9 avril 1803 au 2 juillet 1804). Mais elle est intéressante par les incidents singuliers et inattendus qui la terminèrent, puis la prolongèrent en Allemagne. Après la bataille d'Iéna, Mgr Arezzo eut avec Napoléon, à Berlin, dans le palais de Frédéric II, une entrevue importante, qui dura une heure et demie et qu'il a minutieusement rapportée, la qualifiant lui-même d'*umanissima*. Bien que cette entrevue eût préludé à la rupture du Pape et de l'Empereur, Mgr Arezzo éprouva, dit-il, « une grande satisfaction d'avoir pu parler familièrement avec le plus grand homme qui ait paru depuis bien longtemps sur la scène du monde ».

MONSEIGNEUR AREZZO A PÉTERSBOURG

L'ambassadeur de Pie VII auprès d'Alexandre Ier avait quarante-six ans. Ses cheveux déjà grisonnants, sa bouche expressive et souriante, ses manières nobles et gracieuses adoucissaient l'effet de ses yeux noirs et de sa taille imposante. C'était un modèle accompli de la diplomatie pontificale, fine, avertie et de grande allure. « Je n'ai pu, lui écrivait Consalvi, trouver en personne tant de sagesse, de prudence, de talent, de zèle, d'habileté, de capacité et de bonnes manières qu'on en trouve chez vous. »

Arezzo appartenait à une très vieille famille sicilienne de Girgenti, qui se flattait de remonter jusqu'aux anciens Romains et de se rattacher à la *gens Aretia*. Mais il était né à Orbetello, en Toscane, où tenait garnison un régiment au service de Naples, dont son père était colonel. Sa mère, Mary Fitz-Gerald, des ducs de Linster, était Irlandaise.

Après avoir achevé ses études à Rome, à l'Académie des Nobles, il reçut les ordres et entra dans l'administration pontificale. Il était gouverneur général des Marches en 1797,

quand les troupes du général Berthier le chassèrent de Pesaro après lui avoir arraché, « le couteau sur la gorge », l'attestation que leur intervention dans les États du Pape avait été requise. Après la signature du traité de Tolentino, Mgr Arezzo se réfugia en Sicile, dans sa famille, tandis que Berthier occupait Rome et que Pie VI était traîné en captivité. Il ne revint à Rome qu'en 1800, après la chute de la République romaine et l'élection de Pie VII.

Les voyages des ambassadeurs étaient alors fort lents. Arezzo dut attendre plusieurs mois à Vienne les passeports russes et n'arriva à Pétersbourg que le 9 avril 1803. Il fut bien reçu par Alexandre et fonda de grands espoirs sur les sentiments polonais et catholiques de Czartoryski. Il entretint de bons rapports avec le général Hédouville, représentant de la France, mais il est curieux de constater qu'il se montra très défiant envers l'envoyé de Sardaigne, Joseph de Maistre, grand parleur, fort instruit, mais rempli, écrit-il, de vanité et d'idées fausses.

A Pétersbourg, comme à Vienne, il trouva tous les esprits tournés vers l'Angleterre, qui venait de rompre le traité d'Amiens et de nous déclarer la guerre. Il constata l'hostilité générale contre la France et prédit justement une guerre continentale pour l'année suivante. En le recevant, l'empereur de Russie ne lui avait pas caché ses sentiments anglophiles et il n'est pas douteux qu'il n'avait admis un envoyé pontifical à sa Cour que dans l'espoir de brouiller Rome avec la France.

Bientôt les difficultés de sa tâche apparurent à l'évêque de Séleucie. Le gouvernement impérial voulait conférer à l'Église catholique russe une véritable autonomie, qui l'eût rendue en fait indépendante de Rome. Tous les pouvoirs spirituels eussent été exercés, selon son vœu, par le métropolite catholique de Mohilev, Mgr Siestrzencewicz, entièrement asservi au pouvoir civil et schismatique au fond du cœur. Les Uniates catholiques, tout dévoués à Rome, étaient considérés par le gouvernement russe comme des ennemis.

Arezzo avait obtenu qu'une légation russe fût définitivement établie à Rome. Le comte Boutourline fut désigné pour l'occuper. Mais ce ne fut là qu'un succès apparent. La situation devint bientôt inextricable. Les négociations que

l'envoyé pontifical dut mener font l'objet d'une volumineuse correspondance. En fait, la situation d'Arezzo, malgré son esprit de conciliation et la sympathie personnelle dont il jouissait, devint intenable. La conclusion du Concordat en France, le voyage de Pie VII à Paris pour le couronnement de Napoléon détachaient la Russie du Saint-Siège. Boutourline ne partait pas pour Rome. Czartoryski se dérobait. Les choses auraient pu traîner encore en longueur quand un incident imprévu vint mettre brusquement fin à la mission d'Arezzo et aux relations à peine rétablies entre la Russie et le Saint-Siège. Ce fut l'affaire Vernègues.

LE CHEVALIER DE VERNÈGUES

Joseph-Hilarion-Gauthier Poët, chevalier de Vernègues, d'une famille noble d'Aix-en-Provence, était capitaine au régiment de Lorraine-Dragons quand la Révolution éclata, Il émigra en 1789, avec ses deux frères, rejoignit les Princes à Turin, fut employé à Nice au « travail » des provinces du Midi de la France, fit la première campagne de France dans l'armée de Condé, revint en Piémont pour « renouer les fils » des conspirations royalistes du Midi et reçut enfin le titre de chargé d'affaires de Louis XVIII à Gênes.

Mais il fallait vivre et la caisse royale était presque vide. Il fallait aussi se protéger contre les agents français. Vernègues réussit, en 1800, à se faire attacher au ministre russe à Gênes, Lisakevitch, avec un traitement de 150 ducats de Hollande. Il y ajoutait les bénéfices d'un commerce de tabac. En 1802, on le trouve à Rome à la suite de Lisakevitch, continuant de servir la cause royale sous le pavillon russe, correspondant avec le comte d'Avaray et assurant le service de la pension que le duc de Berry recevait du roi de Naples. Un de ses frères était colonel au service de Naples, un autre dans la marine autrichienne. La police française le représentait comme « l'agent universel des princes pour l'Italie et écrivain infatigable ». Dans les lettres secrètes, il était désigné sous le nom de *l'héritier*.

Au mois de septembre 1803, il obtient la nationalité russe. Depuis qu'il était entré au service russe, il faisait partie de l'organisation d'espionnage que dirigeait à Paris l'ambassa-

deur de Russie, Markoff, et dont le fameux comte d'Antraigues était en Europe le principal représentant. De Vienne et de Dresde, d'Antraigues, attaché comme Vernègues au service russe, correspondait avec lui.

Le Suisse Christin, autre agent russe, fut arrêté au mois de juillet à Paris, et, dès lors, le premier Consul décida de demander le rappel de Markoff, qui eut lieu à la fin de l'année. Mais, déjà, son attention avait été attirée sur Vernègues. Celui-ci s'était rendu à Naples en vue d'y recruter des officiers pour Pichegru et Dumouriez, qui préparaient une descente en Bretagne. Le ministre français, Alquier, fut avisé et le dénonça à Bonaparte.

Aussitôt Talleyrand écrivit au cardinal Fesch, notre ambassadeur à Rome, et demanda l'arrestation de Vernègues. Cassini s'y opposa, en raison de la nationalité russe acquise par l'émigré français. Fesch répondit que la conspiration dont Vernègues était accusé contre la République française avait précédé sa naturalisation russe.

Pie VII était alors sous l'impression profonde « de ce Concordat miraculeux, vrai triomphe pour l'Église », qui avait rétabli en France l'exercice du culte et le prestige de la religion. Le Vatican connaissait d'ailleurs les agissements de Vernègues. Celui-ci fut arrêté le 25 décembre 1803, conduit au château Saint-Ange, où il fut bien traité, jouissant de trois chambres, servi par son propre domestique, et faisant venir du dehors des repas plantureux.

Mais bientôt Bonaparte demanda son extradition et la livraison de ses papiers pour qu'il fût jugé à Paris. Cassini déclara que Vernègues ne pouvait être jugé qu'à Rome. Consalvi se débattit plusieurs mois dans le plus grand embarras. « Il faut se garder de faire le moindre faux pas, écrit-il. Nous nous trouvons vraiment entre Charybde et Scylla. »

A Pétersbourg, Czartoryski fit venir Arezzo : « Écoutez, lui dit-il, ou le Pape est libre et indépendant et alors il ne pourra exécuter ce qu'on lui propose; ou il ne l'est pas, et, dans ce cas, je vous le demande, quelles relations peut-on entretenir avec un chef qui dépend du caprice d'autrui? » C'était une menace non dissimulée de rupture.

C'est à ce moment que Cadoudal, Pichegru et Moreau sont arrêtés, que le duc d'Enghien est enlevé et exécuté. Bonaparte se débat en furieux contre les menaces d'assassinat qui l'environnent. Partout « il y a des poignards dans l'air ». Le 23 avril, une note impérieuse de Fesch réclame l'extradition immédiate de Vernègues qui, « comme d'Antraigues, ourdissait des crimes ».

Cassini menace alors de quitter Rome. Consalvi, « épuisé », cède à Bonaparte. Dans la nuit du 1er au 2 mai, Vernègues est extrait du château Saint-Ange; accompagné d'un secrétaire français de l'ambassade et de deux officiers pontificaux, il est conduit à Pesaro et livré au général français, qui occupe Rimini. Le 13 juin, il était à Paris, enfermé au Temple. Dès le 10 mai, Cassini avait quitté Rome, se dirigeant, par Naples, sur Venise.

A Pétersbourg, Arezzo fut de nouveau mandé par Czartoryski. Le ministre russe tira de sa poche une note impériale : « L'incident Vernègues ayant prouvé que la cour de Rome se trouve pour le moment placée hors de la catégorie des États qui ont encore un libre exercice de leur indépendance, M. l'ambassadeur du Saint-Siège sentira facilement lui-même qu'après le départ de Rome du chargé d'affaires de Russie, le séjour de Son Excellence dans cette capitale serait tout au moins inutile. »

Czartoryski ajouta aimablement : « La raison d'État commande parfois des choses que réprouvent les sentiments du cœur. » Mais Mgr Arezzo dut quitter la ville dans les vingt jours. Son auditeur Alvisini tenta, mais en vain, de se maintenir en Russie comme envoyé de la République de Raguse. Il dut partir trois mois après, de Pétersbourg où aucun envoyé pontifical ne fut plus désormais accueilli.

MONSEIGNEUR AREZZO A DRESDE

Arezzo quitta tristement Pétersbourg, laissant les catholiques de Russie sous la direction du métropolite de Mohilev Siestrzencewicz, qui, pensait-il, était pour eux « plus un loup qu'un gardien ».

Par Riga, Mittau, Memel et Berlin, où il porte à Metternich

une lettre de Stadion[1], il s'achemina vers Dresde, qui lui était assigné comme résidence provisoire et où il descendit, le 8 août 1804, à l'Hôtel du *Casque d'Or*.

Pie VII et Consalvi n'étaient pas moins que lui désespérés de la rupture. L'affaire Vernègues était pour le Saint-Siège une vraie malchance, un coup du sort, *une jettatura*, dit Consalvi. D'après de tardives confidences du nonce à Paris, Caprara, — personnage double, qui paraît avoir été séduit par Napoléon, — ils espéraient que Vernègues serait prochainement libéré et que tout pourrait encore s'arranger avec la Russie.

Le Pape venait d'accepter à regret, après des mois d'hésitation, d'aller non pas à Turin ou à Lyon, mais à Paris même, présider au couronnement du nouvel empereur des Français. En arrivant à Paris, la première demande qu'il lui adressa fut pour la libération de Vernègues. Il la renouvela le jour du sacre et une autre fois encore. Le prisonnier, atteint d'une maladie nerveuse, avait subi, sans résultats, de nombreux interrogatoires. On n'avait trouvé trace d'aucun crime dans les six liasses de papiers, saisies chez lui à Rome et envoyées à Paris. Le 18 décembre, seize jours après le couronnement, il fut libéré sous la promesse de n'habiter ni la France, ni l'Italie et de s'éloigner à cinquante lieues du Rhin. Il partit aussitôt pour Pétersbourg en passant par Vienne.

A son départ, Pie VII lui avait fait remettre cent louis. Vernègues pleura de reconnaissance. Mais, dès qu'il fut à Vienne, il montra « la plus noire ingratitude », se plaignit vivement de la conduite du Saint-Siège. Le nonce à Vienne, Severoli, parle de son « avidité » et Arezzo de sa turbulence et de ses *discorsi bestiali*. A Pétersbourg, on le fêta comme une victime de la faiblesse du Saint-Siège et de la cruauté de Napoléon. Il devint « l'idole du jour[2] ». Cependant le Pape se décida à écrire à Alexandre Ier pour lui demander l'envoi de Boutourline à Rome et le retour d'Arezzo à Pétersbourg.

1. Stadion était alors ambassadeur à Pétersbourg, et Metternich, ministre à Berlin.

2. Vernègues resta au service de la Russie. Au Congrès de Vienne, M. de Blacas le plaça près de Talleyrand, sans doute pour le surveiller. Il devint maréchal de camp, puis ministre en Toscane. En 1824, il se fit restituer ses papiers saisis à Rome. Il avait épousé une Russe, la comtesse Tolstoï, née Bariatensky.

Dans son impatience, Arezzo fit alors une démarche inconsidérée. Il entra en rapports avec le comte d'Antraigues qui, établi à Dresde avec le titre de conseiller d'État russe, espionnait de tous côtés, correspondait avec ses « amis de Paris », et, plus en crédit que les représentants officiels de la Russie, envoyait directement ses rapports à Czartoryski. Napoléon, qui le faisait étroitement surveiller, le considérait comme son ennemi personnel. Avantageux autant que mystérieux, cet homme que d'Avaray appelait « la fleur des drôles », se fit fort d'obtenir le retour triomphant d'Arezzo à Pétersbourg. Cependant ses belles paroles ne furent suivies d'aucun effet. Alexandre Ier ne répondit pas à la lettre de Pie VII. Il passa par Dresde, se rendant à Austerlitz. Mais Arezzo ne fut pas reçu par lui et Czartoryski confia à d'Antraigues que la réponse d'Alexandre à Pie VII avait été réservée en raison de l'attitude du Pape vis-à-vis de la France. Depuis qu'il avait conclu le Concordat, s'était rendu à Paris pour le couronnement, depuis qu'il avait reconnu le royaume d'Italie, l'empereur de Russie considérait le Saint-Siège comme définitivement acquis à la France et ne croyait plus pouvoir s'en servir contre Napoléon. Il eût à la rigueur consenti à envoyer un ministre à Rome, comme le gouvernement russe le fit plus tard, mais non pas à recevoir chez lui un agent pontifical.

Bientôt le canon d'Austerlitz retentit à Dresde. La Saxe se réfugia dans la neutralité. Arezzo, espérant toujours, s'attardait à Dresde, bien reçu par l'Électeur, choyé par le corps diplomatique, comptant toujours sur d'Antraigues, partageant contre Napoléon les sentiments de toute l'Europe. Il vit passer à Dresde, à l'automne 1806, les troupes prussiennes qui se rendaient à Iéna. C'étaient les plus belles qu'il eût jamais vues. Il prédit la chute de Napoléon. Après la bataille, il se consola en pensant que l'Allemagne protestante était vaincue. « La main de Dieu n'est pas pour rien dans ces prodiges. C'est elle qui, sans doute, conduit le conquérant, comme un nouveau Cyrus, là où il ne sait pas. »

Le 9 novembre, trois semaines après Iéna, Mgr Arezzo fut stupéfait de recevoir par l'entremise du général de Thiard, commandant français de la place de Dresde, l'ordre de se

rendre sur-le-champ à Berlin, où Napoléon voulait le voir[1].

Arezzo avisa Rome aussitôt, partit le 10, voyagea de jour et de nuit. Arrivé à Berlin le 12, à huit heures et demie du matin, il alla voir Talleyrand et Durant, son adjoint, qu'il avait connu à Dresde. L'un et l'autre ignoraient l'ordre de l'Empereur. Harassé de fatigue, il se disposait à prendre quelque repos, quand, à onze heures et demie, un secrétaire de Talleyrand vint l'avertir que l'Empereur le recevrait à midi et demi. Il n'eut que le temps, dit-il, de se coiffer, de se vêtir et de quérir une voiture. A peine était-il entré au palais royal qu'habitait le vainqueur d'Iéna, qu'il fut introduit par l'aide de camp de service dans le grand appartement de Frédéric II. Napoléon l'y attendait. Donnons maintenant la parole à Mgr Arezzo.

RELATION DE MON ENTREVUE A BERLIN AVEC L'EMPEREUR NAPOLÉON

« Voici la conversation qui eut lieu entre moi et l'Empereur :

NAPOLÉON. — Ah! monsieur Arezzo, de quel pays êtes-vous?

AREZZO. — Ma famille, Sire, est sicilienne, mais je suis né à Naples[2] et, dès l'âge de huit ans, j'ai été élevé et j'ai vécu à Rome.

NAPOLÉON. — Que faites-vous à Dresde?

AREZZO. — Votre Majesté sait que je suis parti de Pétersbourg après la malheureuse affaire Vernègues. Comme la cour de Russie, rappelant son ministre de Rome, lui avait ordonné de se rendre à Venise, de même le Saint-Père a voulu que je me rende à Dresde pour être à portée de retourner à Pétersbourg dès la reprise des négociations.

NAPOLÉON. — Et qu'a donc à faire le Pape avec la Russie?

AREZZO. — Votre Majesté n'ignore pas, répliquai-je, qu'il

1. Voici la lettre de Napoléon reçue par M. de Thiard : « Vous donnerez ordre au nonce du Pape, le *Cardinal* Arezzo, qui est à Dresde, de partir sur-le-champ pour Berlin, car je veux le voir. »

C'est par erreur qu'Arezzo est qualifié de cardinal.

2. Il était né à Orbetello en Toscane. S'il se dit né à Naples, c'est pour éviter de paraître sujet du royaume d'Étrurie qui allait être réuni à l'Empire français.

y a en Russie près de quatre millions de catholiques et c'est pour cette raison que le Pape y entretient un ministre.

NAPOLÉON. — Mais n'y a-t-il pas des évêques? Quel besoin est-il là d'un nonce?

AREZZO. — Il y a des évêques partout; il y en a aussi en France. Mais les évêques ont besoin dans beaucoup de cas de recourir au chef de l'Église universelle.

NAPOLÉON. — Allons, il faut en finir. Le Pape ne doit pas avoir de ministre à Pétersbourg. Les Grecs ont toujours été les ennemis de Rome et je ne sais par quel esprit de vertige Rome s'allie à ses ennemis plutôt qu'à ses amis. Quittez Dresde et retournez à Rome. Croyez-vous que je ne sais pas que vous êtes mon ennemi? Croyez-vous que j'ignore ce que vous avez écrit et ce que vous écrivez? Vos dépêches sont dans mes mains. Les chiffres de Rome me sont connus[1]. Où les avez-vous cachés en quittant Dresde? Vous les avez peut-être brûlés?

AREZZO. — Que Votre Majesté me pardonne. Je n'ai rien dans mes papiers qui doive me faire rougir. Bien loin d'être son ennemi, je suis victime d'avoir rempli mon devoir dans une affaire qui tendait certainement à la satisfaire[2]? Je servirais bien mal mon Souverain, si j'avais à l'égard de Votre Majesté des sentiments différents des siens.

NAPOLÉON. — Mais j'ai dans les mains vos chiffres. Je les connais; je peux vous en montrer le contenu.

AREZZO. — Eh bien, je désire que Votre Majesté me dise où j'ai pu médire d'Elle ou l'offenser.

NAPOLÉON. — Quand je vous dis que vous êtes mon ennemi (car vous n'êtes pas Sicilien pour rien), je n'entends pas que vous m'ayez dit des injures, mais que vous avez désiré que je fusse anéanti, que mes armées fussent battues, que mes ennemis triomphassent, j'entends que vous maintenez des relations suspectes avec la Russie[3]. Vous n'êtes pas seul à désirer qu'il m'arrive malheur. Le nonce à Vienne et tous vos ministres en font autant, et peut-être y avez-vous mis moins d'animo-

1. Napoléon disait sans doute vrai, car, au début de 1806, il y a d'importantes lacunes dans les lettres d'Arezzo à Consalvi conservées aux archives du Vatican et dont beaucoup sont chiffrées.

2. Il veut parler de l'affaire Vernègues.

3. Allusion aux rapports d'Arezzo avec d'Antraigues, qui était étroitement surveillé et même menacé par la police française.

sité que d'autres, parce que quelquefois vous avez du moins donné de bons conseils. Quant au nonce à Vienne, il s'est plu à écrire des fables. Par exemple, il a voulu faire croire que je voulais me faire empereur d'Occident. Je n'ai jamais eu cette idée. Je ne dis pas que cela ne puisse pas arriver, mais en ce temps-là je n'y pensais pas. Que signifient, dites-moi, ses entretiens avec le ministre d'Angleterre et avec le ministre de Russie et ses rapports au comte Stadion sur la résistance du Pape, et au Pape sur les félicitations qu'il a reçues du comte Stadion. En somme, tous vos agents et ministres sont mes ennemis. Et à Rome on ne pense pas mieux qu'eux. Le Pape est un saint homme auquel son entourage fait croire ce qu'il veut. On représente mes demandes sous un autre aspect, comme fait le cardinal Consalvi, et alors le bon Pape s'obstine et dit qu'il se laissera égorger plutôt que de céder. Mais qui veut l'égorger? S'il ne veut pas céder, je supprimerai son pouvoir temporel, mais je le respecterai toujours comme chef de l'Église. Il n'est nullement nécessaire que le Pape soit le souverain de Rome. Les plus saints papes ne l'étaient pas. Je lui constituerai un apanage de trois millions, pour qu'il puisse soutenir avec dignité sa représentation; je mettrai à Rome un roi ou un sénateur, et je diviserai l'État pontifical en duchés. En fait, je veux que le Pape entre dans la Confédération, qu'il soit l'ami de mes amis et l'ennemi de mes ennemis. Je suis le protecteur de l'Église et le Pape doit la diriger avec moi. S'il veut être souverain, il le sera certainement en agissant de concert avec moi, parce que je n'ai pas l'intention de lui enlever la souveraineté temporelle de Rome, comme on a voulu le lui faire croire, et que j'accepte que le Pape possède Rome comme il l'a toujours possédée. Pour en venir au fait, je vous ai convoqué pour vous dire de quitter Dresde dans les trois jours et de vous rendre immédiatement à Rome. Vous pouvez y être dans quinze jours. Vous signifierez nettement à Sa Sainteté que je veux qu'Elle entre dans la Confédération.

Arezzo. — Que Votre Majesté me permette de lui répondre ce qui lui a été dit plusieurs fois, à savoir que le Saint-Père est le Père commun des fidèles et ne peut abandonner les uns pour s'unir aux autres, que son ministère de paix s'oppose à déclarer la guerre à qui que ce soit ou à se déclarer

ennemi sans manquer à ses devoirs et compromettre son caractère sacré.

NAPOLÉON. — Je ne demande pas que le Pape fasse la guerre à personne. Je veux qu'il ferme ses ports aux Anglais, qu'il ne les admette pas dans ses États et que, ne pouvant défendre lui-même ses forteresses et ses ports, il les fasse défendre par moi. A-t-on perdu la tête à Rome? On n'y trouve plus les grands hommes de Léon X. Ganganelli ne se serait pas conduit ainsi. Comment peut-on s'imaginer que je laisserai entre mon royaume d'Italie et celui de Naples des ports et des forteresses qui, en temps de guerre, peuvent être occupés par les Anglais et compromettre le salut et la sécurité de mes États et de mes peuples? Je veux être tranquille dans ma maison. L'Italie tout entière m'appartient par droit de conquête. Le Pape ne m'a pas couronné Roi, mais Empereur de France et je succède non pas aux droits du Roi, mais à ceux de Charlemagne. Si je laisse des souverains en Italie, je ne les y laisse pas pour qu'ils favorisent mes ennemis et pour qu'ils m'inquiètent. Je veux que vous représentiez tout cela au Pape sous le juste point de vue, que vous lui fassiez connaître ses vrais intérêts. J'avais les meilleures intentions pour le Pape; je les aurais réalisées, je les réaliserais encore. Mais le Pape préfère être malheureux; il s'entête mal à propos et il me retire les moyens de lui faire du bien. Si vous réussissez à le persuader, vous lui rendrez un grand service. Je vous avertis cependant que tout doit être terminé pour le 1er janvier. Ou le Pape y consent et il n'y perdra rien; ou il ne consent pas et je lui ôte ses États.Les excommunications ne sont plus de mode et mes soldats marcheront sans hésiter où je voudrai. Rappelez-lui Charles-Quint qui tenait le pape prisonnier au château Saint-Ange et faisait faire des prières pour lui à Madrid. Je ferai la même chose si on me met les épaules au mur. Que le Pape se rappelle que j'ai relevé les autels en France, que j'ai rétabli la religion, que je la protège en Allemagne et que je la protégerai ailleurs. Presque tout le catholicisme est sous mon sceptre. La main de Dieu conduit mes armées, et c'est le Pape qui me veut du mal et me contrarie en tout. Quand j'ai été en Italie, l'année dernière, des évêques, des ecclésiastiques eurent recours à moi pour que je fixe leur

sort et que je favorise leurs intérêts. Désireux de les satisfaire, j'écrivis à Rome pour qu'on m'envoie un négociateur ou un envoyé quelconque pour arranger tout, conformément au Concordat. Personne ne vint et je fis tout moi-même. J'établis d'importants apanages pour les évêques. Je fis restituer ses biens à l'archevêque de Milan et il aura quarante ou cinquante mille écus de revenus. L'évêque de Ravenne en a autant; les autres archevêques et évêques sont tous dans une bonne position. J'ai doublé le traitement des curés; j'ai fait beaucoup d'autres fondations utiles aux intérêts de l'Église. Tous ont été contents, et Rome? *Rome s'est fâchée*[1]. Non pas le Pape, mais quelques cardinaux qui lui soufflent à l'oreille, Antonelli et un autre qui l'accompagna quand il vint à Paris... Comment l'appelez-vous?

(Je lui nommai alors les cardinaux qui accompagnèrent Sa Sainteté à Paris et il m'arrêta à di Pietro.)

« Oui, di Pietro est un mauvais théologien, qui n'a aucune politique déterminée. Le Pape se plaint d'être dans la misère, de n'être pas assuré du lendemain. C'est sa faute. Toutes les dépenses du premier passage de mes troupes ont été payées, *même au delà de ce qu'on devait*[2]. J'aurais payé pour le second, pour le troisième. *Mais on a voulu se brouiller*; *eh bien! qu'on se brouille, je ne payerai plus rien*[3]. Que le Pape fasse ce que je désire et je payerai pour le passé et à l'avenir. »

Je n'avais pas eu l'occasion de l'interrompre pendant ce long discours, sinon par une brève réflexion sur le pouvoir temporel des papes, en lui disant que, dans la primitive Église, il n'était pas nécessaire que le Pape fût un souverain indépendant parce que le monde était sous la domination d'un seul; mais que cela était devenu indispensable depuis que tant de monarchies et de constitutions diverses s'étaient formées sur les ruines de l'Empire romain et que l'on devait remarquer là un trait de cette admirable Providence, qui veille sur l'Église de Dieu. A cette observation, qu'à peine j'ai pu risquer, l'Empereur fit peu d'attention. Il continua son discours, qui, de trait en trait, s'adoucit par des expressions obligeantes,

1. En français dans le texte.
2. En français dans le texte.
3. Ibid.

et toujours sur le ton familier. Quand il eut fini, je le priai de me permettre quelques observations et je commençai par lui dire qu'étant donnée l'importance de la mission que Sa Majesté daignait me confier, je partirais pour Rome avec la plus grande célérité et sans attendre les ordres de mon souverain, dont je croyais pouvoir préjuger les intentions; mais que je lui faisais observer que, vu mon âge et ma santé, je n'étais pas en état de faire des marches forcées comme ses soldats et que je lui demandais un délai plus long pour quitter Dresde et me rendre à Rome, où je ne pourrais arriver que vers la fin de décembre. Rome aurait aussi besoin d'un temps plus long pour examiner l'affaire et prendre ses décisions.

NAPOLÉON. — Eh bien, (me dit-il), je vous donne encore tout janvier, mais, pour le premier février, tout doit être décidé.

AREZZO. — Je prie aussi Votre Majesté, (ajoutai-je), de me dire où devra être envoyé le négociateur, à Berlin, à Varsovie, à Pétersbourg, puisque Votre Majesté va si vite.

NAPOLÉON. — Non, à Paris (me dit-il en souriant). Le Pape peut charger de cette affaire le cardinal légat, c'est un brave homme; ou le cardinal Spina, il fut le compagnon de Pie VI. Ils sont tous deux à Paris. Il peut en envoyer un autre. *Cela m'est égal*[1].

AREZZO. — Je suis bien sincèrement fâché, (ajoutai-je), que Votre Majesté ait une si mauvaise opinion de nos cardinaux, et spécialement du cardinal Consalvi, et j'ose l'assurer franchement qu'il ne la mérite pas.

NAPOLÉON. — Oh, là encore je ne me trompe pas. Je sais qu'ils sont mes adversaires et qu'ils induisent le Pape à l'être aussi. Mais je vous répète qu'à Rome on a perdu la tête et qu'on ne sait pas ce que l'on fait.

AREZZO. — Votre Majesté peut être convaincue que ni le cardinal Consalvi, ni le cardinal Casoni, ni d'autres n'ont d'influence sur les déterminations de notre souverain, qui sont prises suivant sa propre conviction et après l'avis de tout le Sacré Collège.

NAPOLÉON. — Oh! je sais bien comment on procède. On

1. En français dans le texte.

présente les choses comme on le veut; on se fait appuyer par deux ou trois personnes, et les autres suivent. Rome a tort d'agir ainsi avec moi. J'ai trouvé tout détruit et tout se rétablit. Actuellement on s'occupe des séminaires; on leur recrute des élèves pour combler le manque de ministres du culte dans beaucoup d'églises. Peu à peu tout se fera.

Arezzo. — Cette œuvre est digne de Votre Majesté. Mais les prêtres ne suffisent pas. Il faut quelques ordres réguliers qui viennent à leur secours.

Napoléon. — Les réguliers sont restés, en grande partie, dans mon royaume d'Italie et je les y ai maintenus en dépit des philosophes.

Arezzo. — Mais beaucoup de couvents ont été supprimés, même dernièrement.

Napoléon. — Non, je les ai trouvés supprimés. (Cette affirmation a brouillé mes idées; je n'eus pas le courage de continuer et passai à un autre sujet.)

Arezzo. — Que Votre Majesté me permette encore de lui dire que si elle veut relever l'Église, il faut aussi relever la dignité du chef de l'Église. Le pauvre Pape ne tire plus rien de l'étranger. Toute ressource a cessé et les dépenses sont restées. Les missions dans les pays infidèles, les nonces près des cours, les établissements ecclésiastiques, etc... Comment satisfaire à tout cela et comment aller de l'avant avec le petit résidu d'État qu'il conserve encore? Il convient à Votre Majesté, comme protecteur de l'Église, d'y remédier en élargissant le territoire de l'État pontifical.

Napoléon. — Et comment?

Arezzo. — Ce serait en lui restituant les Légations.

Napoléon. — Pour la Romagne, j'avais l'intention de la restituer, mais la conduite de Rome m'en a empêché.

Arezzo. — Eh bien, j'espère que cette bonne intention reviendra.

Napoléon. — Que le Pape agisse dans mon sens et je lui promets que toutes les dépenses arriérées du passage de mes troupes seront aussitôt payées.

Arezzo. — Mais, en fait, que doit faire Sa Sainteté et à quoi se réduisent, en dernière analyse, les désirs essentiels de Votre Majesté?

NAPOLÉON. — Je veux que le Pape en temps de guerre ferme ses ports aux Anglais (aux Russes, non; ils sont trop loin pour me donner de l'inquiétude), et ne les admette pas dans ses États; je ne veux pas qu'ils forment des *Clubs* dans les États du Pape et je ne puis permettre que mes États d'Italie soient coupés et que mes peuples soient exposés à cause de la neutralité pontificale.

AREZZO. — Mais on a dit que Votre Majesté exigeait aussi l'introduction du Code Napoléon dans les États du Pape.

NAPOLÉON. — Toujours la même chose; je n'y ai jamais songé. Je sais que le Pape ne peut l'adopter à cause du divorce et je ne prétends pas que l'Église l'adopte. Qu'il fasse appliquer le Code qu'il veut. En France, la loi du divorce est une loi civile, une loi nécessaire; elle ne provient de la tolérance d'aucun culte; mais l'Église catholique n'est pas tenue de l'observer et aucun prêtre n'est tenu d'approuver le divorce ou de bénir les mariages entre divorcés.

AREZZO. — Ainsi donc, il n'y a pas d'autre exigence que la fermeture des portes et l'exclusion des Anglais en temps de guerre?

NAPOLÉON. — Rien d'autre. Vous en serez surpris comme en ont été surpris le cardinal Caprera, le cardinal Spina, le cardinal Caselli, qui ont dû convenir de l'aveuglement de Rome et de *cet esprit de vertige, funeste avant-coureur de la chute des Rois*[1].

AREZZO. — Je suis trop peu de chose pour juger de la décision de notre Souverain et rien assurer. Ce que je puis promettre à Votre Majesté, c'est de rapporter exactement ses sentiments à notre Souverain, afin qu'il puisse prendre la décision qu'il jugera la meilleure, tant sur l'envoi à Paris d'un négociateur que sur la conclusion d'un traité qui puisse le tranquilliser lui et l'Église en même temps que satisfaire Votre Majesté.

NAPOLÉON. — Partez donc et allez vite. Dans quinze jours vous pouvez être à Milan. Là, vous verrez le Vice-Roi, vous parlerez avec quelques ecclésiastiques et vous verrez vous-

1. En français dans le texte. Napoléon avait cité deux vers de *Cinna* :

> ... Cet esprit, d'imprudence et d'erreur
> De la chute des Rois funeste avant-coureur.

même combien ils sont contents des avantages que je leur ai procurés. Ensuite vous irez à Rome pour rapporter le tout à Sa Sainteté et dites-lui que vous m'avez parlé dans le palais du roi de Prusse.

AREZZO. — Votre Majesté me fait courir avec trop de hâte, surtout en cette saison. Je ne suis plus jeune et, je le répète, j'ai des incommodités de santé.

NAPOLÉON. — Comment? Il me semble que vous êtes jeune et fort.

AREZZO. — Sire, l'apparence trompe quelquefois. On n'est plus jeune à cinquante et un ans et avec les cheveux déjà tout blancs.

NAPOLÉON. — Je ne dis pas que vous deviez faire le courrier, mais je désire que la chose ne tarde pas.

» Voilà à peu près toute la conversation que j'ai eue avec S. M. I. et que j'ai essayé de retenir et de rapporter avec la plus grande précision que ma mémoire m'ait permise. En général, il m'a semblé que l'Empereur avait de mauvaises impressions de Rome et qu'il était aussi persuadé, je ne sais sur quel fondement erroné, que ma résidence à Dresde avait pour but de maintenir les relations secrètes avec la Russie et d'intriguer contre la France. Le ton que Sa Majesté a pris avec moi au début, que je pourrais dire un peu brusque, de sa conversation, fut presque toujours familier. Il me donna toute liberté de parler et d'expliquer avec franchise mes sentiments. J'aurais pu dire beaucoup plus que je n'ai dit, je l'avoue, mais la surprise que me causa cette convocation imprévue et l'incertitude sur son objet, avaient laissé flotter mes idées sur mille choses, m'empêchant de les fixer sur la véritable. En outre, la rapidité même avec laquelle Sa Majesté accumulait souvent les objections et les traits d'esprit m'en faisait perdre le fil et il m'était ensuite plus difficile de le reprendre pour lui adresser les réponses convenables et les réflexions que j'aurais voulu lui exprimer. Quoi qu'il en soit, Sa Sainteté peut être assurée que, si j'ai été en défaut, cela tient à mes faibles moyens et non pas à ma bonne volonté. »

RETOUR D'AREZZO A ROME

La mission de Mgr Arezzo se terminait ainsi d'une manière inattendue. Quelques jours après cet entretien, le 28 novembre 1806, Napoléon signait à Berlin le décret qui établissait contre l'Angleterre le Blocus continental. Dès le 9 novembre, il se préoccupait donc de le faire appliquer dans les États du Pape. Un envoyé pontifical se trouvant à Dresde, près de Berlin, il eut aussitôt l'idée de signifier au Pape sa volonté par son entremise. Prévoyant les résistances qu'il rencontrerait, il commença l'entretien sur un ton rude et menaçant, pour s'adoucir ensuite et prendre un air bonhomme et familier. C'est le *tragediante-comediante*, que Vigny nous a présenté, en évoquant les entretiens de Fontainebleau avec Pie VII, dont celui qu'on vient de lire est un prélude.

Fermer ses ports aux Anglais, les exclure de ses États, entrer dans la Confédération de l'Empire français, tel était l'ultimatum que Napoléon adressait, pour la première fois, à Pie VII par Arezzo et qu'il ne cessera plus de lui adresser. De là résulteront la brouille définitive, l'excommunication de l'Empereur, l'arrestation de Pie VII, son exil, son internement à Fontainebleau, l'annexion des États pontificaux transformés en départements français.

Les nécessités de la guerre légitimaient, jusqu'à un certain point, la conduite de Napoléon puisque, n'étant pas maître de la mer, il ne pouvait bloquer les ports des États pontificaux. Le Pape ne cédant pas, il en fut réduit à les occuper. Mais les inconvénients dépassaient bien les avantages. Il allait donner à l'Europe le spectacle d'odieuses violences, de son mépris pour la plus haute autorité morale, jeter le trouble dans la conscience des catholiques, ruiner l'œuvre si belle de pacification religieuse consacrée par le Concordat, s'aliéner l'Espagne tout entière, qu'il se décidait, à ce moment même, à soumettre à ses lois. Il s'attribuait les droits de Charlemagne, oubliant que l'Empereur franc tenait la croix d'une main et l'épée de l'autre, tandis qu'il n'était lui-même qu'un adepte de la philosophie du XVIIIe siècle. L'ultimatum que, par l'entremise d'Arezzo, il présentait impérieusement au Pape, dissimulait d'ailleurs ses rêves insensés de domination de l'Église.

« Le Pape étant le chef de la religion de mon pays, écrit-il alors à Caulaincourt, il est convenable que je m'assure de la direction du spirituel. » Plus tard, à Sainte-Hélène, il l'affirma hautement : « Avec le pape à Paris, capitale du monde chrétien, j'aurais dirigé le monde religieux ainsi que le monde politique... J'aurais eu là mes sessions religieuses comme mes sessions législatives. Mes conseils eussent été la représentation de la chrétienté; les papes n'en eussent été que les présidents; j'eusse ouvert et clos ces assemblées, approuvé et publié leurs décisions, comme l'avaient fait Constantin et Charlemagne. »

Le 12 novembre au soir, Arezzo dîna avec Talleyrand et Murat. Le premier fut assez fermé; mais Murat se montra fort aimable. Avec son accent du Midi, il pria l'envoyé pontifical de « demander à sa Sainteté qu'Elle veuille bien le considérer comme son fils, car lui-même considérait le Pape comme un père ».

Le 21 décembre, Arezzo arrivait à Rome où on l'attendait avec une grande impatience. Il y arriva joyeusement. « Plutôt sacristain à Saint-Pierre, disait-il, qu'ambassadeur en Russie. » Après en avoir délibéré avec les cardinaux, Pie VII décida de repousser l'ultimatum de l'Empereur. Arezzo fut chargé de rédiger la lettre à Talleyrand qui donnait les raisons du refus. Il fut bientôt nommé gouverneur de Rome. C'est en cette qualité qu'après le départ de Pie VII, l'arrestation de ses ministres et de presque tous les cardinaux, il fut, à son tour, arrêté chez sa sœur, la duchesse de Celano, le 6 septembre 1808, sur l'ordre du général Miollis.

EXIL. — ÉVASION. — MORT

Mgr Arezzo fut déporté à Novare, puis à Florence et à Plaisance. Les archives du Vatican possèdent une lettre de lui de cette époque dans laquelle il exprime des remerciements à Lucien Bonaparte. « Ma reconnaissance pour lui, écrit-il, est supérieure à toute expression et ne finira qu'avec la vie. » Il lui envoie ses souvenirs ainsi qu'à ses parents Boyer. Lucien, resté fidèle au Pape, s'était complètement séparé de Napoléon; il s'apprêtait à fuir en Angleterre. Il est fort pro-

bable qu'il a été renseigné et même qu'il a intrigué contre Napoléon par l'entremise de la diplomatie pontificale.

Au mois de mars 1811, Mgr Arezzo fut transféré en Corse avec de nombreux prêtres romains. Bastia lui fut assigné comme résidence. Au mois de juillet 1812, le général César Berthier, frère du prince de Wagram, qui commandait en Corse, le somma de prêter serment de fidélité à l'Empire en vertu d'un décret du 4 mai, qui obligeait au serment tous les habitants des nouveaux départements du Tibre et du Trasimène. Il refusa, se déclarant Sicilien, et reçut l'ordre de partir pour Corte.

Interné dans la citadelle de Corte, il fut en butte aux mauvais traitements du commandant, mais le maire, Giuseppe Guelfucci, vint à son secours. « C'était un homme d'un cœur excellent, franc et résolu, ennemi de l'arbitraire et incapable de s'y soumettre. Républicain de conviction, comme le sont généralement les Corses, il détestait le Gouvernement actuel. »

Pressé de nouveau de prêter serment à l'Empire français et craignant que son refus ne fût rigoureusement puni, il se décida, sur le conseil du maire, à s'évader. Il a laissé de son évasion un récit pittoresque intitué *Mia fuga da Corsica*[1].

Le 29 novembre 1812, revêtu d'un manteau brun de paysan, la figure enfouie dans le capuchon, il passa devant la sentinelle « qui le regarda fixement et parut surprise ». « Je n'y voyais plus, écrit-il, et un tremblement m'avait saisi; je croyais avoir la fièvre. »

Il chemina dans les sentiers escarpés de la montagne, monté sur un mulet qui le jeta plusieurs fois à terre, escorté de son valet de chambre et de deux hommes, passant les torrents sur leurs épaules, couchant dans les granges et vivant de fromage, d'eau claire et de raisins secs.

A Gavignano, mort de fatigue, il trouva enfin un bon lit et un souper copieux chez le maire, Giovan Filippo Mattei, prévenu par son ami le maire de Corte. A son grand étonnement, Mattei lui offrit un bréviaire et lui avoua qu'il était un ancien curé constitutionnel. Dans sa bibliothèque, les Pères de l'Église et les théologiens voisinaient avec Voltaire,

1. Conservé dans les archives de la famille Arezzo, ce récit a été publié dans la *Revue de Paris*, des 1er et 15 juillet 1916, par M. Gavini.

Rousseau, Helvétius, et des romans licencieux. « Ceux-ci étaient les mieux reliés et les plus choyés. » Mgr Arezzo tenta vainement de le convertir, tout en lui exprimant sa reconnaissance. Mattei fut plus tard arrêté sur l'ordre de César Berthier, mais se disculpa fort habilement.

L'évêque fugitif parvint enfin dans les faubourgs de Bastia. Il réussit à s'embarquer de nuit avec un autre prêtre, essuya une tempête et atteignit la Sardaigne près de la Maddelena. Il put enfin chanter un *Te Deum*, fut accueilli par le général sarde, le consul anglais et tout le clergé; puis reçu par le roi Victor-Emmanuel Ier, dont il devint bientôt le confident.

Après la restauration du pouvoir pontifical, Mgr Arezzo reçut de Pie VII les grands honneurs que lui méritaient sa courageuse conduite et la dignité de sa vie. En 1816, il devint Cardinal. Le roi Ferdinand Ier de Naples lui confia d'importantes fonctions. Il refusa le gouvernement de la Sicile, voulant se consacrer entièrement au gouvernement de la légation de Ferrare, qu'il avait reçue du Pape. Il était membre de l'Académie romaine d'archéologie et fonda celle des Amis de l'Arioste. Il fut vice-chancelier du Sacré-Collège et mourut le 3 février 1833, honoré de tous pour sa modestie et sa charité. Il est enterré à Rome dans l'Église de San Lorenzo in Damaso.

ÉMILE DARD

VERS
LE LAC SACRÉ DES LACANDONS

M. Soustelle, auteur de l'intéressante étude qu'on va lire, a, au cours de l'année 1934, accompli un voyage d'exploration dans une partie du Mexique (État de Chiapas) jusqu'ici très peu connue. La région du lac Metsaboc, que M. Soustelle a visitée était même demeurée totalement inexplorée, et M. Soustelle a été le premier à pouvoir fixer sur la carte les contours de cette nappe lacustre.

Au moment où débute ce récit, l'expédition de M. Soustelle se trouve à dix jours de El Real, hacienda mexicaine située à la lisière des grandes forêts.

La tribu des Lacandons avec laquelle M. Soustelle est entré en relations au cours de ce voyage est une tribu maya qui vit dans les forêts des confins du Mexique et du Guatémala.

... Il avait fallu laisser les mulets, sous la garde de deux « arrieros », avec la plus grande partie du matériel; où les mulets ne passent plus, seules passent les jambes de l'homme. Il fallait donc renoncer au confort de nos huttes plantées sur le bord du fleuve que les chercheurs d'acajou appellent la Arena, une belle rivière fraîche et sombre; il fallait renoncer aux minces matelas de camp, et à une foule d'autres petits avantages. Des haricots, du riz et quelques boîtes de conserves, pour la nourriture, de la quinine, pour la pharmacie; nos *petates*[1], nos couvertures, nos moustiquaires et nos imperméables, voilà pour dormir et se mettre au sec. C'est ainsi que nous sommes partis, un matin de la fin de février 1934, notre vieil ami Von Sch., ma femme et moi, avec Antonio, jeune

1. Nattes flexibles dans lesquelles chacun enveloppe ses objets personnels.

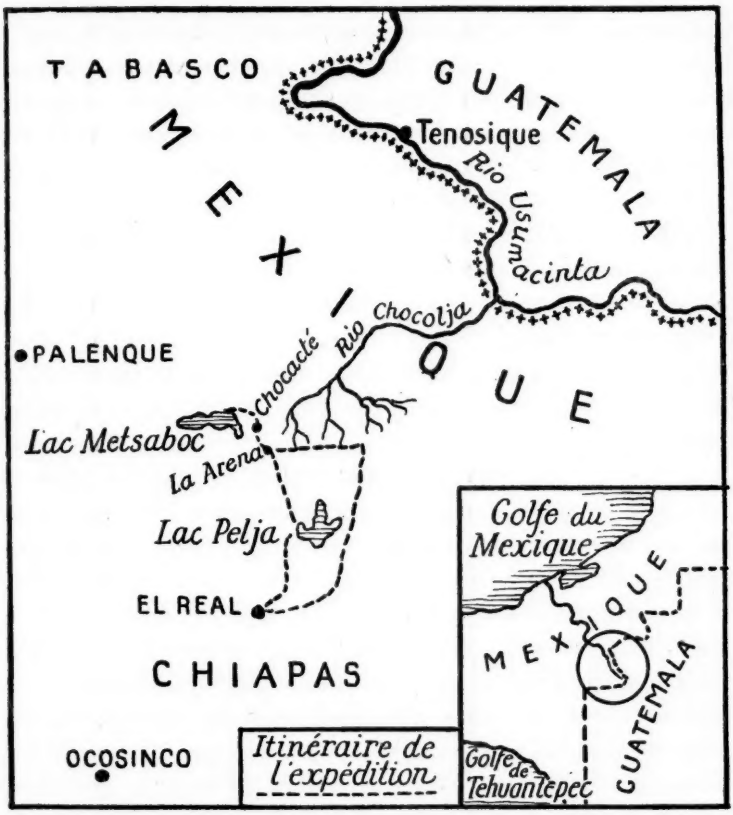
Indien Tzeltal que nous appelions généralement « Tenango », qui est le nom de son village.

D'abord on a marché pendant à peu près deux heures sur le chemin qui servait encore, il y a quelques années, pour traverser cette portion de la forêt en allant vers Tenosique. Mais depuis, l'abandon avait fait son œuvre; parfois il fallait contourner d'énormes masses de troncs tombés avec tous les arbres plus petits qui les entouraient, déracinés vivants, entraînés irrésistiblement par le réseau des lianes; et c'est autour de ces amas végétaux qu'il fallait avancer avec lenteur, en ouvrant à coups de machete un étroit tunnel. Ailleurs le chemin avait disparu sous des fourrés de roseaux gros comme le bras, et quand on les coupait il en sortait des jets d'eau claire. Tout en marchant, on s'élevait insensiblement, et l'on voyait à droite et à gauche la forêt descendre dans l'obscurité le long des pentes qui se perdaient tout de suite aux yeux, car on suivait un éperon rocheux qui surplombait des bas-fonds invisibles. Bientôt, de notre gauche, monta le bruit sourd et continu d'une vaste chute d'eau. C'était le seul bruit qu'on entendît dans toute la forêt, un roulement grave et dominateur qui décrut peu à peu et disparut à mesure que nous avancions. La chaleur augmentait, bien qu'aucun rayon de soleil, ne parvînt à travers les arbres.

Nous savions à peu près de quel endroit on pouvait appeler les Lacandons. Mais seraient-ils chez eux? Viendraient-ils? Et s'ils préféraient ne pas sortir de leur asile? Chercher leurs traces et suivre la piste jusqu'à leurs huttes, c'est s'exposer à mille déboires, étant donné les précautions diaboliques des Indiens pour dissimuler leur présence. Je tire quelques coups de revolver; un peu plus tard, c'est la carabine qui entre en branle, secouant de puissants échos les frondaisons sombres. Il ne reste plus qu'à attendre. S'ils ne sont pas à la chasse, s'ils ne sont pas partis au loin cultiver leur maïs, s'ils ne sont pas en pèlerinage dans les ruines Mayas de Yaxchilán, s'ils ne se laissent pas dominer par la défiance, si... Attendons. « Tenango » a posé par terre son fardeau de boîtes de conserves et de marmites. Nous nous asseyons et nous fumons dans la demi-obscurité.

Et les voici, assez brusquement, annoncés à peine par quel-

ques frôlements de feuilles, nous regardant avec un bon sourire, leur gros cigare mou au coin de la bouche, parlant à mi-voix et très vite. Deux hommes et un enfant; le garçon, de dix à douze ans, rit gentiment à travers les cheveux emmêlés qui lui tombent sur la figure; il porte une robe d'écorce



battue toute déchirée. Nous saurons plus tard qu'il s'appelle *Nouchi* et n'a jamais vu de blancs; ce sera pour nous un petit ami très sage. Les deux hommes, deux frères, Tchankin et Kayoum, ont été surnommés respectivement Anacleto et Maximiliano par les chercheurs d'acajou. Le premier parle un espagnol rauque et sans grammaire, farci d'obscénités accrochées dans les campements de « monteros[1] », qu'il débite

1. Chercheurs d'acajou. Cette industrie a complètement disparu de ces forêts depuis quelques années.

inconsciemment, avec gravité. L'autre se contente de sourire en tirant sur son cigare et en crachant remarquablement loin. Il n'a pas fallu palabrer bien longtemps pour nous faire admettre dans le groupe Lacandon où ils sont les deux seuls chefs de famille; et bientôt nous voilà partis derrière eux, très contents, le long d'une pente de plus en plus abrupte où rien, exactement rien, ne signale le passage, pourtant fréquent, de nos nouveaux amis. Nous descendons sans cesse, à cette allure accélérée qui est le pas de promenade de ces Indiens; à la fin nous nous accrochons aux plantes, dressés contre la terre glissante du talus, avant de déboucher, brusquement comme toujours, devant le Caribal[1].

Taillé dans l'épaisseur moutonnante de la forêt, un petit carré découvert, qui s'offre à la lumière du soleil, un petit espace où les hommes, pour quelques années, ont vaincu les arbres et les lianes. C'est une surface plane, encombrée de troncs à moitié brûlés, dominée de tous les côtés par les hautes cimes des arbres; au pied de la pente par laquelle nous arrivons, une petite rivière (qui est, nous le saurons plus tard, le même Río de la Arena au bord duquel nous avons laissé nos mulets) sert de fossé de sûreté; on la passe sur des troncs à demi submergés. Tchankin tend à Georgette une main chevaleresque. Enfin, on prend pied sur un sol sec, quelle merveille! à côté de la hutte de Kayoum. Derrière cette hutte, une grande case qui est son temple. Cinquante mètres plus loin, la maison de Tchankin, une belle et grande hutte divisée intérieurement en trois par des cloisons d'écorce; puis le temple; enfin un abri de feuilles sous lequel, dans un arbre creusé en forme de pirogue, l'on conserve les ingrédients nécessaires à la fabrication de la boisson rituelle, le *baltché*. Très courtoisement, Tchankin nous donne un tiers de sa maison, où nous installons tout de suite nos affaires. Les échanges de cadeaux commencent : notre choix se porte surtout sur des comestibles (racines de *yuca*, tomates), car nos provisions seraient vite épuisées; il faut les ménager.

Comment ne pas se croire au centre du monde, et comment admettre qu'il existe autre chose (de grandes villes bruyantes, des mers et des fleuves chargés de navires), quand on se voit

1. Nom populaire des campements de Lacandons.

dans ce petit univers de cinq maisons au toit de feuilles roussies, entre quatre murs de forêt? L'activité des Lacandons est discrète. Pas de bruit, pas de cris; ils ne parlent jamais à voix haute, sauf aux dieux. Nous avons été adoptés par eux tout de suite, nous n'avions pas l'impression de former un corps étranger. Étions-nous là depuis trois jours ou depuis dix ans? Le mur des arbres s'était refermé sur le sentier de l'arrivée, les meilleurs yeux n'en auraient pas retrouvé la trace. Le soir, nous prenions notre dernier repas autour de notre feu, nous étendions nos *petates* et nos moustiquaires. A mesure que le jour s'en allait, une fraîcheur nouvelle venait de la forêt, avec une brise humide. Très haut dans l'air, passaient par couples des perroquets, retournant à grands cris vers leurs nids, et cela signale le coucher du soleil aussi sûrement qu'une horloge. Du toit de feuilles, où elles s'étaient tenues tapies dans la journée, descendaient par avalanches des blattes rousses, prodigieusement voraces. La nuit tombait, s'établissait totalement.

Avant de s'endormir, on demeure encore longtemps dans l'ombre, à écouter. De l'autre côté de la cloison d'écorce, Tchankin et sa femme, dans leurs hamacs, chuchotent et rient doucement, avec tranquillité; les deux garçons, Nouchi et son aîné, sont allés dormir dans le temple. A côté, on se relève, on remet du bois dans le feu. Von Sch. se retourne en gémissant, car, n'ayant pas apporté de moustiquaire pour diminuer la charge, il est harcelé par les féroces insectes. Vers dix heures, une voix s'élève, haletante et angoissée, martelant les dures syllabes du Maya. C'est Kayoum qui prie dans son temple pour deux de ses garçons que le paludisme terrasse. Il s'arrête un moment, puis sa supplication reprend, gutturale, inlassable. Et c'est ainsi qu'on s'endort.

Des heures muettes passent, tandis que les étoiles, dans le ciel, se meuvent avec lenteur au-dessus du toit des forêts. Un peu avant l'aube, Kayoum retourne à sa prière; la lueur tremblotante de l'encens qu'il brûle clignote à travers l'écran de feuilles qui dérobe aux yeux profanes l'intérieur du temple. Avant même que le soleil ait paru, les singes hurleurs commencent à saluer sa venue, lançant du haut des cimes où ils se balancent leurs appels prolongés, des notes prodigieusement graves qui ne semblent pas sortir d'un gosier d'animal mais

d'un tuyau d'orgue. C'est ainsi que le retour du soleil est annoncé dans la forêt, tout comme les perroquets annoncent son départ. Il y a aussi un autre oiseau qui commence à chanter, celui qu'on appelle le clairon sylvestre, filant des notes incroyablement argentines dans le silence. C'est le moment où l'humidité envahit tout, suinte et sort du sol, traverse l'imperméable sur lequel on est couché, imbibe les couvertures. Une brume blanche erre dans le campement, au milieu des plants de tabac et de *yuca*, puis se déchire, s'envole en lambeaux qui s'accrochent au sommet des arbres. Une petite silhouette légère se glisse vivement dans la hutte : c'est Nouchi, envoyé par son père, qui vient ranimer notre feu. Il va et vient sans bruit dans sa robe d'écorce, des tisons rougeoyants à la main. On sort des moustiquaires, on compte avec mélancolie les trous que les blattes y ont faits pendant la nuit; on sort se réchauffer au soleil.

***

C'étaient des journées toutes pareilles, et laborieuses, celles que nous passions là-bas. Il y avait tellement à noter et à retenir que ma petite provision de papier diminuait très vite. Tchankin (je l'avais constaté chez d'autres Lacandons) était renommé parmi les indigènes comme une véritable autorité en matière religieuse, et, de fait, son érudition mythologique paraissait inépuisable. La lune, le soleil, la création du monde, les dieux qui vivent dans les ruines de Yaxchilán, ceux qui habitent les cieux superposés; les totems, animaux sacrés sous l'invocation desquels se place chaque groupe indigène (le totem des deux frères était le singe); le monde souterrain, tout pareil au nôtre, auquel on n'accède qu'à travers des cavernes où coulent côte à côte des courants d'eau et des ruisseaux de feu; tels étaient les thèmes habituels de nos conversations, ou plutôt des monologues de Tchankin. D'autres fois, tandis que Von Sch. s'occupait d'utiliser au mieux nos maigres ressources, essayait vainement de peigner l'énorme chevelure des enfants, ou donnait de la quinine à Kayoum, nous interrogions Tchankin sur la numération indigène, sur les noms des points cardinaux. C'était un homme grave et

plein de dignité que cet « Anacleto », grand causeur mais sobre de gestes, avec sa tunique d'une blancheur immaculée, ses cheveux noirs semblables à la perruque d'un seigneur à la cour du Roi-Soleil. Je ne peux raconter toutes les attentions

UNE FAMILLE DE LACANDONS

qu'il montrait pour ses hôtes; tantôt il apportait des régimes de bananes, tantôt il roulait avec soin entre ses paumes des feuilles de tabac pour me confectionner des cigares.

Mais, dans toutes nos conversations, il est un sujet qui revenait constamment, et qui excitait plus que tout autre notre curiosité. Il s'agissait d'un lac, que l'on situait quelque

part à l'Ouest, et sur les bords de ce lac était censé résider un dieu nommé Metsaboc, dieu très important dans la mythologie indigène (c'est probablement une divinité de la pluie). J'avais déjà entendu parler de ce lac, mais d'une façon très vague et avec beaucoup de réticences, chez des Lacandons au milieu desquels nous avions passé quelques jours, près du fleuve Chocoljá[1]. Cette fois Tchankin n'hésitait pas à donner beaucoup plus de détails, parlant même de figures peintes sur les parois de la maison des dieux (des cavernes?); mais lorsqu'on lui demandait de nous y guider, il se dérobait. Je finis par savoir que ce lac appartenait à la « zone d'influence » d'un autre groupe indigène, du totem « sanglier »; que ces Lacandons avaient vécu autrefois au bord même de la nappe d'eau, mais qu'un drame sanglant les avait amenés à s'installer assez loin du lac; qu'enfin Tchankin ne voulait pas prendre sur lui de nous y conduire. Du drame lui-même, on pouvait comprendre ceci : un Lacandon célèbre pour sa valeur guerrière, Tchankin « sanglier », connu aussi sous le sobriquet de « José Manuel », avait voulu enlever la fille d'un vieil indigène qui vivait sur le bord du lac. Se voyant repoussé, il avait tué la mère de la jeune fille; puis s'était enfui; mais, poursuivi par le fils de sa victime, il avait été abattu à coups de flèches. Depuis ces événements, le vieillard, le jeune justicier et sa sœur avaient abandonné leur ancienne habitation, pour aller se joindre à un groupe Lacandon situé plus à l'Est.

Le problème était donc le suivant : entrer en rapports avec les « sangliers », et obtenir leur aide pour parvenir au lac. Tchankin se rendit sans trop de difficultés à ma requête, et appela son frère. Kayoum partit.

Or il revint seul, ce qui semblait dénoter un insuccès. Mais, à peine avait-il atteint le centre du campement, que des coups réguliers retentissaient, dans la forêt, à la limite de la clairière. C'étaient les nouveaux venus qui frappaient contre un tronc d'arbre pour annoncer leur arrivée et demander qu'on les laissât entrer. On députa Von Sch., et bientôt on le voyait revenir vers nous, suivi d'un homme maigre et sec, aux traits fins, à la barbe pointue de sage d'Israël, et d'une femme de petite taille, qui portait sur le dos un enfant. Ils avançaient

1. Un des affluents de l'Usumacinta.

à pas précautionneux, sans sourire et sans une parole; ils s'arrêtèrent devant la case où Tchankin était assis dans son hamac, silencieux, les yeux fixés ailleurs, paraissant complètement étranger à ce qui se passait. De l'extérieur, le nouveau venu lui adressa la parole, puis attendit une réponse; il fallut un échange de plusieurs phrases pour que Tchankin fît entrer chez lui le ménage Lacandon. Alors tous prirent place dans les hamacs ou sur le sol; ils avaient l'air légèrement contraint de celui qui veut se conformer sans une lacune au code des bonnes manières. Tchankin fit un signe : sa femme, empressée, disparut dans le fond de la maison, la cuisine, et revint avec une calebasse pleine de bouillie de maïs qu'elle tendit à l'étrangère. Celle-ci la passa à son mari; l'homme but, puis repassa la calebasse à sa femme, qui but à son tour. De ce fait la glace était rompue. Une conversation active commença. Nous-mêmes, qui n'avions pas voulu intervenir plus tôt, nous sommes venus faire connaissance; en ce qui concerne l'homme, d'ailleurs, c'était déjà fait, car je l'avais vu l'année précédente sur les bords du lac Peljá. Nous avons sorti les cadeaux habituels, colliers rouges et boucles d'oreilles. Enfin Tchankin a annoncé que notre projet était approuvé : nous partirions le lendemain matin pour le campement des « sangliers », et de là pour le lac. Plus tard, Tchankin me prit à part pour me recommander de ne rien dire de lui chez les autres, et de ne rien croire de ce qu'on me dirait, tout cela d'un air confidentiel et avec des réticences dont je compris la raison seulement quelques jours après.

C'est donc le lendemain matin, pas très tôt si je me souviens bien, car il nous fallut un certain temps pour refaire nos bagages, que nous avons pris congé des deux frères et que nous sommes rentrés dans la forêt, pénétrant dans le mur de feuillage du côté opposé à celui par où nous étions arrivés.

***

Quand on survole en avion (comme nous l'avons fait quelquefois) la grande forêt des Lacandons, c'est à peine si l'on peut croire que des êtres quelconques vivent dans cette masse compacte, serrée, que l'on voit onduler au-dessous de soi. C'est un pays très montagneux, aussi la forêt suit-elle la confi-

guration de toutes les pentes, s'accrochant partout et recouvrant tout, à l'exception des lacs et des fleuves, qui semblent sertis au milieu d'elle, avec leur teinte verte plus sombre, comme des miroirs de jade. Vus d'en haut, les sommets des arbres se pressent les uns contre les autres, sans une fissure; qu'il y ait un espace libre entre eux et le sol, on ne le supposerait seulement pas. A vrai dire, il n'y en a pas. Tout est rempli par les arbres plus petits, par les buissons, par les lianes; quelquefois cela forme un bloc, quelquefois le tissu végétal est moins serré, plus lâche, on peut y circuler en contournant les obstacles. De toute façon, on est *dans* la forêt (non pas sous les arbres ou à l'ombre de la forêt, comme en Europe), à l'intérieur d'une masse comme un ver de bois qui creuse ses tunnels dans le tronc d'un arbre. Regarder la forêt d'en haut, ou de l'extérieur, puis y entrer, c'est passer d'un monde à l'autre. La forêt est un monde à part qui a ses entrées et ses sorties comme les Enfers, et elles ne sont pas toujours faciles à trouver (surtout les sorties). Elle a son atmosphère à elle, une atmosphère sans soleil, car pas un rayon n'atteint le sol à travers les frondaisons supérieures; en levant la tête, on aperçoit sa lueur sur les sommets inaccessibles, et c'est tout ce qu'on en verra. La terre qui n'est jamais touchée par la chaleur directe demeure boueuse et molle, on y enfonce à chaque pas; les racines y pourrissent, et les arbres énormes, les acajous comme des tours de cathédrales, s'effondrent, rongés par le pied, massacrant d'innombrables plantes sous eux. Il y a des eaux immobiles où la lumière ne se reflète jamais; c'est à peine si elles ressemblent à de l'eau, tant elles sont foncées, bleues ou vertes. Tout se désagrège lentement, et tout repousse, dans une odeur fade de pourriture. Le matin, l'humidité qui se condense sur les feuilles est si abondante, qu'on dresse l'oreille, croyant entendre une lourde pluie : et ce ne sont que les gouttes du brouillard.

Il n'y a pas beaucoup d'animaux dans cette forêt, beaucoup moins qu'on ne s'y attend quand on s'est nourri, dans son enfance, de livres d'aventures. En réalité, il faut amener avec soi des chiens, et se donner de la peine, pour trouver quelque sanglier ou, à plus forte raison, un tapir. Ce qu'il y a en plus grand nombre, ce sont les oiseaux et les singes; quant aux

insectes, ils ne foisonnent guère qu'au bord des rivières, parce que là ils reçoivent du soleil, et dans les autres endroits découverts : de sorte qu'on est plus facilement rongé par mille bestioles dans les campements Lacandons que dans la demi-obscurité des camps en forêt.

Mais là c'est le pays des plantes, et ce sont avant tout les plantes qu'il faut connaître, parce qu'il y en a de mille espèces qui intéressent l'homme, soit en bien, soit en mal. Le *tchétchem* est un petit arbre au feuillage léger, dont l'écorce laisse couler une sève laiteuse; et cette sève, ou même le simple contact des feuilles, brûle la peau et fait lever des cloques. Mais on n'a souvent pas beaucoup à chercher pour tirer de la sève d'un *chicozapote*, qui guérit les brûlures. On voit monter sur les troncs une petite plante grimpante bleu vert, d'aspect insignifiant, avec des feuilles en forme parfaite de cœur : ne la dédaignez pas, c'est la *curarina*, qui combat, à ce que l'on raconte, le venin des serpents. Quand on veut, le soir, bâtir sa hutte, on part à la recherche des feuilles nécessaires; et il est bien rare qu'on ne puisse pas revenir, le machete à la main, le dos chargé d'une grande gerbe de feuilles blanches, larges comme quatre mains, solides comme de la tôle; on les attache ensemble avec une liane élastique qui pend des arbres. Quelquefois on traverse pendant des kilomètres d'interminables espaces peuplés seulement d'un petit palmier épineux, couvert de pointes partout, sur les branches, sur le tronc; et cependant il ne faut pas le maudire, car il porte au sommet une petite pomme en forme de fuseau, hérissée de piquants elle aussi, mais pleine d'une chair blanche très bonne à manger; et on l'appelle *chapay*. Il y a aussi une liane, grosse comme deux doigts ou le poignet, qui contient une eau claire très pure; si on la coupe et que l'on mette au-dessous une calebasse, la calebasse est remplie. Il y a les lianes à caoutchouc, qui répandent sur vous, quand vous les tranchez, de larges taches blanchâtres, et qu'on utilise pour réparer les imperméables qui s'écaillent. Il y a le *copal*, petit arbuste mou, rouge clair, qui donne l'encens pour les dieux. D'autres arbres donnent une écorce que l'on peut battre pour en faire des vêtements, d'autres le bois de *guayacán* dont on fait les arcs pour la chasse. Les Lacandons savent tout cela, et bien d'autres choses encore; ils

savent qu'à tel endroit, à tant d'heures de marche, il existe un bouquet isolé de telle plante utile, et ils y arrivent aussi sûrement, droit à travers la forêt, que nous allons par les rues à une adresse que nous connaissons. Ils savent qu'à tel autre endroit vivent des colonies de singes, et qu'ailleurs on trouve des perroquets dont les plumes servent à empenner les flèches. Il y a une lagune pour pêcher les tortues, une autre pour le poisson; il y a des fourrés à sangliers et d'autres à faisans sauvages. Les enfants de douze ans sont déjà maîtres dans cette science où nous ne pouvons que tâtonner derrière eux.

Ce ne sont même pas des sentiers que les Lacandons ouvrent dans la forêt pour s'y déplacer. Sans être guidé par eux, on perdrait forcément la piste. De loin en loin, tout au plus, une branche cassée... Ils marchent à petits pas, sans se presser dirait-on, et pourtant on a peine à les suivre, tant ils se glissent rapidement à travers les branches qui nous arrêtent, enjambant les troncs, posant leurs pieds nus sur le sol avec une sûreté infaillible, avançant avec une régularité parfaite et silencieusement le long d'une ligne que nos yeux ne voient pas.

C'est ainsi que nous marchions derrière le couple Lacandon qui nous emmenait vers le lac sacré. En tête venait la femme, portant sur le dos son enfant et un filet plein de racines, à la main nos marmites qu'elle avait accepté de porter. Derrière, son mari, tournant de temps en temps vers nous son visage rusé et légèrement inquiétant; il ne répondait que par un sourire désarmant et un mutisme complet à nos tentatives pour lier conversation en Maya. « Tenango » lui succédait, enfin les trois Européens. Et les six formes confuses dans l'ombre de la forêt avançaient peu à peu, traversant et retraversant incessamment une petite rivière, côtoyant une cascade qui scintillait comme un diamant dans l'écrin des feuillages sombres. Petit à petit on s'élevait, et maintenant on suivait apparemment le flanc d'une chaîne montagneuse, passant d'un anneau à l'autre en traversant des ravins. Alors on voyait quelquefois la femme indienne avec ses fardeaux s'engager avec la même régularité tranquille sur un tronc abattu lisse et glissant d'humidité au-dessus de la crevasse, ses pieds nus collés, semblait-il, à la surface du bois, tandis que l'homme, avec un sourire ironique peut-être, nous guidait vers le fond

pour remonter de l'autre côté au prix de mille efforts. La pente par endroits devenait assez rude, jusqu'au moment où nous sommes arrivés sur une sorte de plateau. Alors on a traversé d'abord une clairière artificielle destinée aux semailles de maïs; puis on est rentré dans la forêt, mais pas pour longtemps, car après un quart d'heure à peine de marche sous bois, on débouchait de nouveau sur un espace découvert, habité celui-là. C'était le Caribal des « sangliers », et l'on ne pouvait s'empêcher de le comparer tout de suite à celui d'où nous venions, pour lui trouver une allure de désordre, un manque de tenue si l'on veut, qui n'était pas de bon augure. Toute la clairière était jonchée de troncs abattus dans un enchevêtrement formidable, sans que le moindre sentier eût été pratiqué entre eux. Il fallait les employer comme des passerelles pour circuler dans le campement, sauter de l'un à l'autre, marcher en équilibre comme sur la poutre des gymnases. Il n'y avait en tout que quatre maisons, dont une servant de temple et une autre réservée à la cuisine, de sorte que la case de notre guide donnait le spectacle du plus extraordinaire désordre. Partout pendaient des hamacs, et, accrochés au toit, se balançaient d'innombrables paquets, des calebasses, des épis de maïs. Dans un des hamacs rêvassait et radotait un vieillard entièrement blanc et borgne, d'un âge apparemment fabuleux, en qui je reconnus évidemment le patriarche dont la femme avait été assassinée sur les bords du lac Metsaboc. Autour de lui allaient et venaient plusieurs femmes ou jeunes filles, le sol était jonché d'objets ménagers, une fumée piquante sortait du foyer, c'était un entassement et une saleté qui nous firent regretter la maison de Tchankin.

Il nous fallait pourtant nous installer; Von Sch. proposa un plan qui parut acceptable : appuyer de longues perches contre le toit de la maison indigène, et les recouvrir de feuilles, de façon à construire une annexe où nous dormirions cette nuit-là. Ainsi fut fait, avec l'aide du Lacandon à barbe prophétique; le vieillard se leva, vint nous fixer avec son œil sans regard, en marmottant. Une femme de haute taille, au visage osseux, d'allure hommasse, arriva : à notre grande surprise, elle parlait un espagnol rudimentaire. C'était la sœur de Tchankin, mais il ne fallait pas beaucoup de finesse pour comprendre qu'elle

était mortellement fâchée avec son frère. Quant à sa connaissance de l'espagnol, elle s'expliquait ainsi : cette indigène avait été la femme de *Pancho Caribe.*

Pancho Caribe est un de ces personnages réels, mais déjà semi-légendaires par l'étrangeté de leur destinée, dont l'histoire est connue de Tenosique à Ocosingo, de l'État de Tabasco à celui de Chiapas. Habitant Tenosique, cet homme avait fui le village (peut-être avait-il des difficultés avec la justice, ou des dettes) et s'était enfoncé dans la forêt pour y vivre à la manière des Lacandons. Les années passèrent. Il avait installé sa hutte et ses semailles; il avait pris femme chez les Indiens. Pancho était en voie de devenir un véritable Lacandon, de ne plus jamais sortir de la forêt. Mais les relations entre ses nouveaux compatriotes et lui s'envenimèrent. On lui reprochait de se livrer à la sorcellerie, de jeter des sorts; on le menaçait de le tuer. Enfin, vingt ans peut-être après avoir quitté son village, il reparut à Tenosique, étrange vieillard de la forêt, accompagné d'une Indienne encore jeune et apeurée; il languit peu de temps et mourut. A peine était-il mort que la femme reprenait le chemin du pays Lacandon, remontait le cours du grand fleuve Usumacinta, et venait occuper une place entre les siens, mariée à un jeune homme du clan « sanglier », sans rapporter, de sa vie à Tenosique, autre chose qu'une courte connaissance de l'espagnol. C'est seulement plus tard que Tchankin nous révéla le secret de l'inimitié entre sa sœur et lui : le jeune homme qu'elle avait épousé était tout simplement celui qui avait tué l'assassin de sa sœur, sur les bords du lac Metsaboc. Ennemi de toutes les violences (« les dieux n'aiment pas ça », disait-il), Tchankin l'avait désapprouvé : *inde irae.*

La femme, pour l'instant, employait son espagnol à nous décourager. Le lac était très loin et même en partant très tôt le matin et en marchant dur, nous n'y arriverions pas sûrement le soir. J'accueillis ces indications avec une fausse indifférence. Cependant la nuit allait tomber. Je commence à installer nos affaires sous notre abri, lorsque toute une colonne de fourmis (il y en avait *justement* un nid à proximité) se rue sur moi et me crible de piqûres cuisantes. Von Sch. entreprend de me prouver, par raison démonstrative, que ces fourmis ne piquent pas beaucoup, que d'ailleurs si elles piquent c'est parce qu'elles

ont été dérangées, donc que j'ai eu tort de les déranger, etc. Au bout de cinq minutes, toute cette philosophie me fait sortir de mes gonds, et j'enrage pendant un bon quart d'heure avec la dernière violence. Décidément, je le constate tous les jours, ce climat et ce genre de vie n'améliorent pas le caractère.

Calmés, nous dégustons des œufs, tandis que la veuve de Pancho Caribe moud du maïs pour nous, car nos provisions s'épuisent. La nuit vient. De la lisière du campement, soudain, s'élève le chant heurté et rauque des prières. C'est notre guide, explique la femme, qui est allé consulter les dieux, avec des feuilles de palme, pour savoir s'ils permettent notre visite au lac sacré. Pour ce procédé de divination, on prend deux feuilles que l'on fait tourner rythmiquement entre ses paumes pendant qu'on chante une invocation rituelle; le chant terminé, on examine les feuilles et, selon la façon dont elles sont enroulées l'une sur l'autre, on sait si les dieux sont favorables ou contraires. Allaient-ils se prononcer contre nous? Avec une certaine anxiété, j'attendais le retour de notre homme; mais il revint calme et tranquille, la conscience assurément apaisée.

Dans l'obscurité maintenant complète, on ne voit plus briller que deux feux, celui de la grande case et le nôtre. Les Lacandons bavardent étendus dans leurs hamacs; le bruit monotone de leurs voix et le craquement des braises sont seuls à rompre le silence. Et c'est en les écoutant qu'on s'est endormi.

***

C'est seulement après plusieurs heures de marche relativement facile que cela commence à devenir sérieux. La forêt s'épaissit terriblement, les amas de troncs enchevêtrés qu'il faut escalader comme des échafaudages se multiplient, et la pente devient de plus en plus raide. On franchit maintenant, piquant vers le Sud-Ouest, cette chaîne de montagnes qu'on longeait depuis la veille. Soudain, des voix. Trois petites formes humaines apparaissent, venant en sens inverse : un jeune garçon, très maigre, un autre de quinze à dix-sept ans, extrêmement pâle et d'une grâce étrange dans sa robe de coton, enfin un solide gaillard trapu, le mari actuel de la veuve de

Pancho Caribe. Ils viennent du lac, poursuivant le déménagement encore inachevé de leur ancienne habitation; ils portent, suspendu à un bâton, un tout jeune singe, une sorte de bébé noir recroquevillé et crispé, qu'ils ont tué en route. Après un bref conciliabule, le jeune homme se joint à nous, portant le singe, et les deux garçons repartent vers le « Caribal ». A peine le bruit des « Chen! Chen![1] » s'est-il éteint, qu'on les a déjà perdus de vue, et l'ascension reprend, sur une pente quelquefois si verticale que je vois droit au-dessus de moi les talons bruns de nos guides. Eux montent sans bruit, sans effort, et tandis que nous grimpons lourdement, avec mille peines, ils s'arrêtent de temps en temps pour nous attendre et bavardent allégrement. Ce sentier presque invisible paraît interminable, et lorsque nous demandons à nos guides la durée approximative du voyage, leur index décrit le parcours du soleil sur la voûte du ciel, pour s'arrêter à un point assez bas sur l'horizon. La sœur de Tchankin n'aurait-elle donc pas exagéré la distance? Souvent à quatre pattes, on recommence à progresser avec lenteur, par saccades, grignotant miette par miette les amoncellements de rochers noyés dans la végétation, les montagnes dont on ne peut deviner le sommet parce que la vue est bornée à dix mètres. Georgette, qui souffre depuis plusieurs jours d'un refroidissement, tousse et perd le souffle; tous nous mourons de soif, et dans toutes ces montagnes, il ne paraît pas y avoir un seul filet d'eau courante. Nous n'avons pour boire qu'une gourde d'eau-de-vie de canne à sucre, qui nous lance chaque fois à l'assaut avec un nouvel élan vite atténué.

On contourne des blocs gigantesques, le sentier serpente au pied de falaises perdues dans les feuillages. Puis, brusquement, la descente succède à la montée, et nous dévalons une sorte de couloir formé par des chutes de pierres et d'arbres. La pente s'accentue, et tout à coup, sans avertissement, une lumière bleue nous éblouit, nous saute à la figure à travers un mince rideau de feuillages. Encore quelques pas, et le sentier vient mourir au bord de l'eau, dans une petite anse où sont amarrées deux pirogues. Nous avons devant nos yeux le lac Metsaboc.

1. « Va! Va! », salutation qu'on échange en se séparant.

Une nappe d'eau qui, à première vue, doit avoir deux kilomètres de large sur quatre ou cinq de long, une eau bleu vert qui clapote à nos pieds et fait mouvoir doucement les pirogues. L'autre rive, en face de nous, paraît basse et marécageuse, mais à droite un pic rocheux, formant une falaise dénudée, s'élève vers le ciel, couronné d'une forêt de lianes qui pend comme une chevelure. En arrière de la partie marécageuse, des collines rondes dessinent une ligne parallèle à celle de la rive, et, dans le lointain, bleue, colossale, une chaîne aux pointes aiguës barre l'horizon, ne s'abaissant qu'en deux endroits comme pour laisser un passage par des cols. C'est tout ce qu'on peut voir pour l'instant, mais quelle merveille que cette eau vivante, animée, où la lumière se brise, où les rives se reflètent, où le soleil se multiplie! Cette eau, aussi, qu'on peut boire, car nous en vidons en un clin d'œil plusieurs calebasses.

Mais il faut débarrasser les pirogues de l'eau qu'elles contiennent, ce qui prend d'ailleurs peu de temps. Dans la plus petite je m'accroupis, le Lacandon à faciès israélite derrière moi avec sa pagaie. Dans la plus grande, qui déborde la première, se sont installés tous les autres avec les provisions. En quelques instants nous sommes sortis de l'abri des feuillages qui se penchent sur l'eau, nous filons vers le milieu du lac.

La rive que nous venons de quitter nous apparaît alors dans toute sa splendeur sauvage, droite comme une muraille où se détachent de loin en loin, comme des boucliers, des falaises lisses et blanches. Le lac, de forme ovale, s'achève ou semble s'achever en une pointe, bordée, dirait-on, par une rive très basse couverte de buissons. La grande pirogue en tête, nous piquons vers cette rive; de près, on s'aperçoit qu'il n'y a pas là de terre ferme; ce qu'on prenait pour des buissons, c'étaient les sommets d'arbres noyés dans une couche d'eau de plusieurs mètres; entre les arbres serpente un chenal, où nous nous engageons.

La petite pirogue prend l'eau, c'est un fait; nous sommes assis dans un demi-centimètre de liquide bourbeux; et le Lacandon doit cesser de temps en temps de pagayer pour râcler le fond avec une calebasse et rejeter l'eau. Nous sommes bientôt distancés par l'autre pirogue; tantôt je la perds

de vue dans les détours d'un chenal, tantôt je l'aperçois dans le lointain, posée comme un jouet sur l'eau tranquille, avec son pagayeur au geste régulier. Quelquefois le chenal s'élargit, et l'on pénètre dans un cirque entouré de hautes falaises; puis l'on recommence à progresser doucement au milieu des arbres immergés, tandis que pèsent sur nous le soleil et le silence. Les arbres noyés ont perdu leurs feuilles, leurs branchages gris et cassants paraissent frappés de vieillesse; on dirait des bras noueux qui se dressent vers le ciel comme pour implorer, comme ces arbres humains perdus dans des marécages sans fin, ces arbres suppliants et torturés qu'Arthur Gordon Pym voyait dans ses rêves. Un cirque d'eau tranquille, un nouveau chenal. C'est vers le bout du monde, semble-t-il, que nous mène la poussée persévérante des pagaies, à travers ces interminables méandres; on gagne un mètre, on en gagne deux, mais chaque mètre franchi paraît nous isoler, ajouter une muraille de silence à d'autres murailles de silence et d'éloignement. Un coup de pagaie, un autre. Là-bas l'autre pirogue glisse, s'efface derrière un coude. Ce sont ici des eaux mortes, lisses, lourdes, où pourrissent les plantes et les feuilles; le passage des pirogues les ride à peine et elles reprennent aussitôt leur immobilité parfaite.

Le chenal se resserre de plus en plus. Les arbres se rapprochent, des troncs morts s'amoncellent, les lianes pendent, il faut se courber et se tasser dans la pirogue. On parvient ainsi à un cul-de-sac, où les pirogues s'échouent dans la boue. On débarque dans la boue, on marche une vingtaine de mètres, et on se trouve devant un carré de terre défrichée, avec des épis de maïs çà et là et deux cases qui tombent en ruines. Tandis que nous nous asseyons sur le sol au milieu des bagages, Von Sch. et moi nous nous regardons : nous avons eu la même idée. « Attention à ce qu'ils ne s'enfuient pas avec les pirogues, murmure-t-il; nous ne sortirions jamais d'ici. »

***

Je me hâte de dire que nous n'eûmes à passer que par une alerte, et ce fut une fausse alerte. La deuxième nuit, si j'ai bonne mémoire, nos deux guides se levèrent, et, tandis que

nous demeurions l'oreille dressée, ils sortirent de la case, mais pour revenir quelques instants après : ils étaient allés simplement chercher du bois pour le feu.

La fin du jour de l'arrivée fut consacrée à la visite des sanctuaires les plus proches. Partis avec la grande pirogue, nous atteignons bientôt le premier étang circulaire; là, nous tournons à gauche, piquant vers une haute falaise. Deux grottes très peu profondes nous soufflent au visage leur haleine humide avec des centaines de petites chauves-souris grises et noires. Selon les indigènes, silencieux et quelque peu gênés, l'une d'elles est l'habitation de *k'ak'*, dieu du feu, et l'autre appartient à un dieu-serpent, *k'imbol*. La lampe électrique a vite fait de fouiller tous les recoins, encombrés d'encensoirs et de planches carrées que les pèlerins Lacandons ont employés pour les offrandes de copal. A même le sol, ou encastrés dans les anfractuosités du roc, des ossements, très bien conservés, apparaissent, blanchâtres sous le jet de lumière; ce sont des vertèbres, des omoplates, des os longs et des crânes : il y en a un chez le dieu du feu, deux chez k'imbol. Ils ont l'air de s'offrir d'eux-mêmes pour prendre place dans les collections du laboratoire d'Anthropologie, mais vouloir emporter ces crânes serait une déloyauté assez caractérisée envers les Lacandons, qui d'ailleurs ne manqueraient pas de s'en apercevoir. Ils m'expliquent assez confusément que ces os ont appartenu aux dieux eux-mêmes, qui ont vécu sous forme humaine dans ces grottes, puis ont abandonné leur vêtement de chair et leur squelette. Ne seraient-ce pas plus simplement les os de quelques morts amenés ici pour leur dernière sépulture? Je me rappelle une légende racontée par Tchankin, selon laquelle les morts habitent les falaises de ce lac : les cavernes ne seraient-elles pas aussi des ossuaires? Je photographie tout ce que je peux. La nuit tombe, il faut rentrer.

Nous nous trouvons, le lendemain, devant des provisions terriblement réduites. Quelques miettes de biscuit glissent avec un bruit de sable dans leur boîte de fer-blanc; les galettes de maïs touchent à leur fin; il n'y a presque plus de conserves. Les deux Lacandons mangent leur petit singe (dont une main noiraude, jetée sur le sol où les fourmis se la disputent, évoque irrésistiblement un festin de cannibales) : mais demain

ils n'auront plus rien et voudront rentrer chez eux. Il faut donc se hâter : toute la journée, s'il le faut, sera employée à explorer le lac, et on repartira dans la matinée suivante.

Très tôt, par un soleil joyeux dans l'atmosphère encore fraîche, nous parcourons en sens inverse, dans la grande pirogue, tout l'interminable chenal, puis traversons le lac en ligne droite. La pirogue est chargée; les bords dépassent à peine l'eau, et, recroquevillés avec l'appareil photographique et les carnets de notes, nous sentons nos jambes se transformer peu à peu en pierre. La falaise vers laquelle nous nous dirigeons grandit peu à peu, elle nous surplombe bientôt de toute sa masse; là encore c'est à fleur d'eau que s'ouvre la caverne, un peu plus vaste, avec ses inévitables essaims de chauves-souris. La divinité qui l'habite, *Tsivanâ*, a laissé deux crânes elle aussi sur le sol. Quelques encensoirs, et des feuilles de palme encore vertes, qui prouvent que peu de temps auparavant on a célébré une cérémonie en ce lieu. Mais le plus intéressant n'est pas là. On remonte en pirogue pour contourner la falaise; à une vingtaine de mètres de la bouche de la caverne, toute la surface nue est bariolée de dessins rouges et noirs, que les Lacandons fixent avec une révérence dévotieuse. Un petit vent s'est levé, qui fait osciller la pirogue d'où je copie et photographie ces étranges peintures, dessins schématiques de personnages aux coiffures compliquées ou au visage couvert d'un masque, à moins que ce ne soient des êtres monstrueux, mi-humains, ni-animaux. Et, apposées de loin en loin sur un fond d'ocre rouge, de larges empreintes de mains ouvertes, toutes semblables à celles que j'avais vues, l'année précédente, sur les falaises du lac Peljá. Ici comme là-bas, les Lacandons se contentent de murmurer : *k'ur! k'ur!* (les dieux) quand on leur demande une explication. Et quelle impression étrange que de voir, sur les falaises d'un lac désert et silencieux, dans la partie la plus retirée d'une forêt immense, ces peintures pleines d'une signification que nous ne pouvons comprendre, tracées (par quel moyen?) à plusieurs mètres au-dessus du niveau de l'eau et à trente ou quarante mètres au-dessous de l'arête supérieure; et cela, sur une paroi lisse et nue, qui s'enfonce tout droit dans une eau sombre à force de profondeur. Peut-être les auteurs de ces

peintures rupestres se sont-ils laissés descendre, le long de lianes, depuis le sommet?

Il nous reste pourtant à explorer la partie la plus éloignée du lac, celle où se trouve le sanctuaire du dieu qui lui donne son nom : Metsaboc. Pourtant les rives de la lagune paraissent se rejoindre et se fermer à peu de distance, derrière la falaise peinte. Nous piquons vers cette rive, et, de près, l'illusion se dissipe : ce n'est qu'un écran de feuillage. La pirogue se glisse dans un chenal, au milieu d'une zone amphibie, un véritable tunnel qui décrit deux courbes brusques, et s'achève à l'entrée d'un second lac, en communication avec le premier et tout à fait semblable à lui, aussi grand, entouré de marécages alternant avec des falaises. Quelques oiseaux aquatiques se querellent sur les rives désertes, mais aucun autre signe de vie n'apparaît, pas même ces bulles d'air qui signalent le passage des tortues, ni les « plouf! » boueux des caïmans. Les falaises regardent, comme de colossaux visages de pierre, l'eau clapoter au-dessous d'elles, et quelques insectes humains s'avancer par saccades, appuyés sur leurs pagaies, à travers l'étendue; mais est-ce que nous comptons même dans l'énorme paysage, petite tache mouvante sous le soleil?

Le sanctuaire de Metsaboc n'est même pas une caverne, c'est plutôt un vaste auvent, un abri sous roche, où s'amoncellent en quantités incroyables des encensoirs apportés au cours des pèlerinages. Dans le fond, contre la paroi, des masses noires, visqueuses, de copal brûlé et fondu par la chaleur pendent aux pointes du rocher. Quatre crânes et d'autres ossements sur le sol, au milieu des éboulis où j'installe le trépied de mon appareil. Le Lacandon à barbe pointue m'explique complaisamment le sens des différences que l'on remarque entre les divers encensoirs : ceux qui portent des arêtes semblables à des crêtes représentent le dieu du feu; d'autres, barrés d'un quadrillage rouge et noir, sont des déesses. La variété et l'abondance formidable de ces objets de culte confirment bien l'importance particulière, la prééminence de Metsaboc dans le panthéon indigène. Nos deux guides gardent une attitude pleine de respect et de componction, tandis que je retourne les crânes et fouille sous les pierres, mais ne paraissent pas inquiets de ma curiosité.

Cependant le temps a fraîchi, de véritables petites vagues s'élèvent; il faut faire force de pagaies pour retraverser le double lac dans toute sa longueur, puis parcourir à nouveau le chenal. Pendant la fin de la journée, nous explorons, à pied, les alentours du campement. Vers le soir, la pluie commence, traverse le toit à demi ruiné.

Le lendemain matin, sous l'averse continue, ayant achevé les ultimes miettes de provisions, nous prenons place pour la dernière fois à bord des pirogues. Un de nos guides emporte, dans un filet suspendu à son épaule, les encensoirs de la hutte-sanctuaire à moitié démolie du campement abandonné. Tout est mouillé, tout suinte. Le ciel bas et gris se reflète dans le lac couleur de plomb, cache dans des lambeaux de brume traînante le sommet des falaises. Quand la marche reprend, chaque pas déclanche une douche glacée qui tombe des branchages que nous secouons; la terre glissante provoque d'innombrables chutes. La pluie, arrêtée par les feuillages, ne nous arrive qu'à retardement, incessant bombardement de gouttes qui continue même quand l'orage a cessé. Nous arrivons trempés, vers le début de l'après-midi, au Caribal de nos guides; nous nous y restaurons avec les vivres de l'endroit. Jusqu'au soir nous visitons le camp, nous notons la composition et l'emplacement des familles. Il nous apparaît clairement que c'est là un lieu de refuge, où sont venus converger les débris de familles détruites, les vieillards sans protection, les orphelins; notre Lacandon les a tous recueillis, il est leur chef. Entre eux d'ailleurs, un extraordinaire enchevêtrement de liens de parenté se découvre peu à peu, avec l'aide de la veuve de Pancho Caribe; tous les hommes sans exception appartiennent au clan « sanglier », tous sont parents, à quelque degré, du vieillard borgne aux cheveux décolorés qui bavarde et somnole dans son hamac. Une des jeunes filles est celle pour qui une vieille femme et un homme ont été tués près du lac Metsaboc, mais on ne me dit pas encore qui est son frère... Cependant Von Sch., d'humeur commerçante, entreprend d'acheter des graines de cacao à notre premier guide; celui-ci se fait prier, élève des prétentions exorbitantes. Finalement, marché est conclu; Von Sch. s'apercevra, quinze jours plus tard, que le rusé indigène lui a donné des graines semblables

à celles du cacao, mais pour l'apparence seulement, après lui avoir montré et fait goûter des grains véritables.

Dans la nuit, j'installe mon appareil et mon magnésium, pour photographier l'intérieur de la grande case, où dorment entassés tous ces réfugiés, entraînés jusqu'ici par le vent du malheur. La photo prise sans incident, je m'étends sous notre abri. Mais l'orage recommence; au milieu des coups de tonnerre et des éclairs, des masses d'eau s'effondrent, crèvent notre auvent, inondent nos bagages. En un clin d'œil, nous pataugeons dans une mare; il nous faut ramasser nos biens précipitamment et nous ruer dans la case, réfugiés comme les autres, venus nous abriter dans le seul lieu humain qui existe à des kilomètres à la ronde. Tâtonnant entre les hamacs, nous nous accommodons sur le sol sec; nous sommes là, avec les autres, à l'intérieur du même rectangle que l'orage n'atteint pas, auprès du même feu, et nous écoutons la pluie sauvage battre le toit de feuilles.

JACQUES SOUSTELLE

ORAGE
SUR LA COMÉDIE-FRANÇAISE

Pauvre *Comédie-Française*! Depuis longtemps abandonnée des dieux, la voilà maintenant rejetée aussi par les hommes dans la boîte à poussière! Elle n'aura bientôt plus qu'un seul défenseur, et il est hors de France : un certain M. Piachaud, qui habite Genève, et qui, chaque fois que les *Comédiens français* viennent jouer dans cette ville, est saisi d'un délire sacré[1]. — Comment! dira quelqu'un, vous oubliez un Parisien de Paris : Édouard Champion, lequel a consacré récemment à l'activité de *la Comédie*, rien que pendant les deux dernières années 1933-1934, un ouvrage monumental, où le luxe du papier, l'élégance et la variété de la typographie le disputent à l'abondance, au fourmillement ordonné de la documentation[2].

Oserez-vous prétendre qu'un homme qui apporte cette méthode, cette intelligence, ce souci d'entomologiste, à noter le moindre frisson de faible vie dont la vieille institution mourante est encore parcourue, ne prend pas *la Comédie-Française* au sérieux? — Oui, le phénomène est singulier. Mais, comme il y aura trente-cinq ans bientôt que je connais « Édouard », je m'explique ainsi le cas : il est impossible, en effet, d'être plus Parisien qu' « Édouard », d'être plus cultivé, plus éclairé, d'avoir plus de goût, de bon sens, de solidité, de finesse; j'ajoute de malice (voyez le sourire de son petit œil clair dans

1. Le recueil de ses articles, parus dans *le Journal de Genève*, ferait un étonnant florilège.

2. *La Comédie-Française, années 1933 et 1934.*

sa large face hâlée). Donc « Édouard » ne peut être dupe, la dernière dupe, en France, d'un théâtre officiel au prestige suranné. M'est avis que cet espiègle (il est resté très gavroche) a voulu faire honte aux *Comédiens français* en les amenant à sentir eux-mêmes la disproportion qu'il y avait ici entre l'effort du mémorialiste et ce qu'ils avaient réellement fait, en deux ans, qui fût digne de mémoire. Il s'est conduit un peu comme l'historiographe d'un roi débile ou fainéant qui, au retour d'une campagne désastreuse, lui apporterait, sur vélin, d'époustouflantes annales de la récente guerre — afin qu'il en crevât de remords et de confusion[1].

***

Il se pourrait, en outre, qu'Édouard Champion, qui partage avec d'excellents artistes du *Théâtre-Français* (il y en a) un attachement sincère aux grandes traditions de notre pays, fût dominé par un état d'esprit que je crois utile de signaler, parce qu'il n'est pas sans danger et peut donner lieu à équivoque. On entend souvent des *Comédiens français* (madame Dussane, par exemple, et nul ne taxera de naïveté une fine mouche aussi perspicace) parler sur le mode ému de « leur Maison », « leur chère Maison », et l'on serait tenté de croire (là est le péril) qu'ils sont fermement convaincus que tout va pour le mieux dans cette boîte. Or, pas du tout. Ils savent très bien que *le Théâtre-Français* tel qu'il est, tel qu'il est devenu, est une boîte (pour ne pas dire un cercueil, où la beauté se décompose), et ce qu'ils nomment « la Maison », c'est *la Comédie*, telle qu'elle devrait être, telle qu'ils s'obstinent à espérer contre toute espérance qu'elle redeviendra un jour, un idéal enfin, un suprême souhait, ce qui demeure, dans l'esprit, d'une illustre fondation déchue, quand on aspire à son relèvement.

1. Dans sa chronique du *Temps* (20 mai), M. Henry Bidou demande si l'on se rend compte que dans l'année 1930, par exemple, *la Comédie-Française*, a donné plus de 500 représentations? Par cette question, l'éminent critique a feint de vouloir nous rappeler que l'année normale a 365 jours, qu'il y a 52 semaines par an et que, sans parler des jours de fêtes, *la Comédie* jouant en matinée plusieurs fois par semaine, on obtient ainsi un joli total de spectacles. Ce qui revenait à dire que *la Comédie-Française* fonctionne encore. Est-ce là ce que le malicieux esprit voulait nous amener à penser tristement? Elle fonctionne, mais mal. Telle est l'opinion de M. Bidou lui-même dans un autre passage de l'article, d'une violence à peine enveloppée.

***

Mais à côté de ces idéalistes qui gardent leur fidélité au songe d'un songe, il y a les réalistes (les Bacqué, les Yonnel, les Alexandre, les Ledoux, etc.), que nous retrouverons plus loin, et il y a encore parmi les sociétaires et pensionnaires, une troisième espèce : les ravis, les extasiés, ceux qui vivent continuellement pâmés dans l'idée d'appartenir à une sélection d'artistes extraordinaires et le sentiment de leur propre excellence. Ceux-là sont littéralement pouffants. Si le ridicule tuait en France, ainsi qu'on l'assure, il y a longtemps qu'ils seraient morts et enterrés. Or, ils durent et, s'ils végètent, c'est satisfaits et épanouis. Sans doute, quoiqu'ils méprisent les critiques et considèrent comme inutile de prêter la plus légère attention à un jugement qui n'a pas pris naissance dans le saint des saints, c'est-à-dire chez eux, au foyer des artistes, ils ne sont pas sans avoir appris de la rumeur publique, quand ce ne serait que de leur concierge, que *la Comédie-Française* a une mauvaise presse. Mais ils sont si éloignés de supposer, d'admettre un instant comme possible qu'ils ne réalisent pas la perfection de l'art sur la première scène du monde, qu'ils croient à des cabales, à des coalitions d'envieux ou d'ambitieux, voire à des machinations de puissances étrangères, intéressées à ternir, en leurs personnes, les purs miroirs du génie national.

Je suis bien tranquille, aucun de ceux qui appartiennent à ce type ne me lira ou, si quelqu'un d'entre eux, par aventure, me lisait, il se rangerait tout aussitôt dans les deux premières catégories, laissant la troisième aux camarades, à tel ou tel, par exemple, dirait-il, car lui-même s'empresserait de citer des noms. Certes, les talents ne manquent pas au *Théâtre-Français*, parmi les comédiens et les comédiennes. Il en est beaucoup que j'admire sincèrement et à qui je n'ai pas marchandé les éloges en maintes occasions. Ceux-là ignorent ces béatitudes et sont les premiers à se lamenter sur la décadence de l'institution. Mais les ravis sont le gros de la troupe.

C'est à l'usage de l'apprenti ravi (il y a des apprentis ravis, des deux sexes, dans toutes les classes du Conservatoire) que

l'on pourrait écrire un *Catéchisme du Comédien français*, dont voici quelques articles :

Le Comédien français ignore les autres théâtres, il ne connaît que la Maison.

Le Comédien français n'a pas à s'inquiéter de ce qu'un auteur a pu faire représenter dans d'autres théâtres, il ne connaît un auteur, fût-ce même de nom, que lorsque l'aréopage de comédiens appelé Comité de lecture, qui décide du choix ses pièces, fait à cet auteur l'honneur de l'admettre parmi les auteurs de la Maison.

Le Comédien français doit être imbu de cette vérité que les comédiens dits de l'extérieur auxquels un public frivole a fait quelque réputation, abandonneraient celle-ci volontiers pour la gloire d'appartenir au Théâtre-Français.

S'ils s'en défendent, c'est qu'ils souffrent de leur condition inférieure, etc...

***

Le règne des ravis n'aurait pu s'instaurer et durer, si les ravis n'avaient leurs partisans, leurs courtisans, eux-mêmes ravis du ravissement de l'astre dont ils sont les obscurs satellites. Chaque ravi de première grandeur a donc ses ravis du second et troisième degré, comme les princes, même impopulaires, ont leurs fidèles jusqu'à la veille des révolutions. *Les Comédiens français* étant nombreux — beaucoup trop nombreux — ces groupes ne le sont pas moins. Ils composent, au total, une petite garde à pied : claqueurs des deux sexes, qui soulignent les « entrées » et les « sorties », avant-gardistes préposés, les soirs de grande bataille, au lancement des bouquets de violettes, sentinelles du péristyle qui, bravant les courants d'air, accompagnent d'acclamations les départs des héros, ou suivent d'un long regard adorant l'étoile qui file dans sa voiture, thuriféraires d'estaminets, folliculaires à la solde, femmes de chambre dévouées à leurs maîtresses, manucures, tireuses de cartes, marchandes de frivolités.

Ce n'est pas tout. En dehors de ce personnel, qu'on peut appeler domestique, la Maison a une autre clientèle, plus désintéressée et plus étendue. Le public, dit-on, a déserté

la Comédie Française. C'est vrai. Les chiffres sont là pour l'attester. Cependant, un certain public, insuffisant pour les faire vivre, mais qui, jusqu'à ce jour, avait suffi à leur procurer les illusions d'un semblant de vie et de prestige, demeure encore désespérement attaché aux *Comédiens français.*

Ce public particulier, c'est la province. Mais ce que les provinciaux de passage à Paris cherchent, le plus souvent rue Richelieu, c'est un répertoire qu'on ne donne que là. Ils se résignent stoïquement à l'y voir déformé, massacré, plutôt que de prendre leur parti, comme les Parisiens l'ont fait, de ne le plus voir jamais.

Un tel entêtement, une telle candeur prouvent à quel point les œuvres classiques sont toujours vivantes dans les âmes. Mais cette constatation ne fait hélas! Que souligner les graves responsabilités encourues par ceux qui ont permis l'abaissement progressif du niveau de la représentation par rapport à la grandeur des textes représentés. D'ailleurs, la province elle-même, les rapports financiers en témoignent, commence à sentir que c'est une duperie que de rester fidèle à l'infidélité.

***

J'allais omettre les derniers piliers du temple, les quelques smoking et robes décolletées (sans excès) qui composent la catégorie des « abonnés ».

Se peut-il qu'il y ait encore des « abonnés » à *la Comédie-Française*? Quelque invraisemblable que cela paraisse, il y en a. La raison en est simple. L'abonnement au *Théâtre-Français* constitue, dans certaines familles de l'aristocratie ou de la haute bourgeoisie parisiennes, une tradition; dans d'autres familles, de promotion plus récente, un moyen d'affirmer leur installation dans le chic sérieux, les mondanités solides. L'abonné au *Théâtre-Français* (comme l'abonné à l'*Opéra,* mais celui-ci n'a pas à se plaindre) reçoit chaque année une invitation courtoise à signer un chèque. Il en éprouve parfois de l'humeur, et s'abandonne un instant à des familiarités de langage. Puis il signe, pour les motifs que j'ai dits. C'est comme un impôt particulier à sa caste; il croirait se radier lui-même d'un cadre privilégié, en refusant cet impôt.

Maintenant, parmi les docteurs que *le Figaro* a consultés sur le cas de la grande malade, il s'en est trouvé (M. Marcel Achard) pour rejeter sur les abonnés toutes les responsabilités du mal. A en croire M. Achard, les abonnés seraient « rétrogrades »; ils auraient des goûts, des exigences qui détermineraient indirectement le choix des pièces nouvelles, voire le jeu des acteurs. Bref, ce qu'on nomme le « style *Comédie-Française* », au sens péjoratif du terme, ne serait que le reflet grotesque des préférences que l'abonné nourrit dans son cœur : le poncif cher à tout pompier. Au jour du Jugement, la troupe de *la Comédie-Française* se partagerait même en deux groupes : à la gauche de Dieu, ici représenté par Marcel, les damnés, c'est-à-dire les tenants du vieux style, du style « abonnés »; à la droite du Père, les élus, « ceux qui ont le style Comédie française moderne ».

Ces mots « Comédie française moderne » ont de quoi faire trembler. Et c'est ici, précisément, le nœud de la question.

***

Il est certain que ce qu'on nomme le « style » dans l'interprétation de l'ancien répertoire s'est, avec le temps, à l'usage, faute d'une surveillance constante, faute de culture et d'intelligence, encrassé dans une poussière de formules usées : tout a sombré dans une décrépitude pompeuse, tout s'est minéralisé, fossilisé dans une attitude solennelle. C'est cette momification progressive que l'enseignement du Conservatoire (Études classiques) entérine chaque année, et ne cesse d'accentuer par cette ratification même.

Le style véritable est le produit d'un savant équilibre d'un prestigieux compromis entre l'art et la vie : il est la vie fixée, cernée dans les contours d'une forme choisie, et il est, tout ensemble, une forme vivante, qui reste en relations organiques avec la continuité de la durée, avec son écoulement, ses variations, avec le siècle enfin. De même que nos chefs-d'œuvre classiques ont une face double : une face particulière et une face générale, l'une qui est l'image d'un temps et d'un certain esprit français en ce même temps, l'autre qui vise à représenter un aspect universel, éternel de l'homme, de même le

style scénique approprié à ces grands textes doit réunir dans une expression toujours simple ce qui porte la date de l'ouvrage et ce qui est supérieur, indifférent aux dates. Parfois, le costume, quelque détail décoratif peuvent suffire à rappeler les circonstances de lieu et d'époque, tout l'effort du metteur en scène et des comédiens pouvant alors s'appliquer à la recherche des traits généraux. C'est là un travail délicat, dont *les Comédiens français*, sauf de rares exceptions, montrent bien qu'ils n'ont pas la moindre idée.

Cependant, comme ils n'ont pas laissé d'être, à la longue, un peu troublés, dans la satisfaction qu'ils ont d'eux-mêmes, par la rumeur qui tourne en dérision les formules apprises, qu'ils croyaient bonnes : lenteur du débit, emphase du ton, cadence cérémoniale du pas, ronron liturgique, vivacités mécaniques à brusques détentes et soudains arrêts, caquetages remontés comme des pendules (comme de vieilles pendules de salon qui sonnent les demies aux heures), ils ont pensé qu'ils pouvaient « se renouveler » (ainsi parlent-ils) en remplaçant ce que M. Achard nomme le style « abonnés » par ce qu'il appelle encore le « style *Comédie-Française* moderne ».

Or, il est arrivé ceci que, depuis vingt-cinq ou trente ans environ (car la folie est déjà ancienne, elle n'a fait que s'aggraver) beaucoup de *Comédiens français*, pour « faire vivant », pour « vivifier un peu tout cela », se sont mis délibérément à jouer les textes classiques comme des textes modernes ou, plus exactement, comme ils ont entendu vaguement dire que l'on jouait la comédie moderne « sur le boulevard ». Le résultat nous vaut des spectacles effarants. On n'y remarque même pas ce semblant d'ordre que serait une unanimité dans le désordre, ce qui distingue, par exemple, une entreprise de sabotage bien réglée. Dans une même distribution, l'on peut voir des comédiens lents, attachés aux rythmes du vieux formulaire, à la diction sacerdotale, et des comédiens vites, aux discours hachés et volubiles, qui confondent le tour familier avec l'absence d'articulation. Un pareil traitement infligé à Molière est déjà désastreux, mais le mouvement, l'allure libre du comique arrivent encore à masquer, par endroits, la malfaçon, la déformation du jeu. Avec Corneille, avec Racine, textes plus susceptibles, que leur gravité même dénude

davantage et, pour ainsi dire, prive de toute défense, l'impiété est plus criante.

C'est ainsi que le style de la tragédie est entièrement perdu en France. Celui qui remettra Corneille et Racine à l'étude au *Théâtre-Français* devra tout rapprendre aux acteurs, en supposant que *la Comédie-Française* ait un jour à sa tête quelqu'un qui possède sur l'ancien répertoire, dans ses rapports avec la représentation, un corps de doctrine, des principes puisés aux sources, quelqu'un enfin qui réunisse la culture de l'homme de lettres, l'expérience et l'imagination du metteur en scène professionnel et la connaissance approfondie de cet art secret et magnifique : l'art de l'interprète dans le théâtre classique.

***

Car il apparaît jusqu'ici dans les consultations recueillies sur la crise actuelle que traverse — mais la traversera-t-elle? — *la Comédie-Française*, il apparaît que beaucoup d'auteurs, qui peut-être ne songent qu'à eux-mêmes, aux pièces qu'ils ont déjà aux *Français* ou qu'ils pourraient y avoir, n'ont souci que du répertoire moderne. Or, depuis bientôt cinq ans que je romps des lances à cette même place contre *la Comédie-Française* telle qu'elle est, j'ai eu l'occasion de dire bien souvent que c'est le maintien (la restauration plutôt, à présent) du répertoire classique qui constitue proprement sa fonction[1].

J'ajoute qu'il y a quelque chose de désolant à voir combien des auteurs dramatiques français, parmi lesquels il en est de remarquables, semblent se soucier peu de cette grave question. Je voudrais les persuader qu'ils se trompent, et se trompent de plusieurs façons, dont la première est que, en dépit de leurs mérites particuliers, qui sont parfois grands, le répertoire classique est un monument qui les surplombe encore de haut, et la seconde, qu'ils sont mal informés, s'ils s'imaginent que le public, en France, est détaché des anciens chefs-d'œuvre.

Chaque fois que, au cours des vingt-cinq dernières années,

1. J'ai eu le plaisir d'apprendre récemment que M. Paul Morand partageait cet avis.

des directeurs de théâtre animés d'une foi supérieure (Copeau, jadis, puis Dullin, puis Rocher) ont donné des spectacles classiques bien étudiés, rajeunis par l'étude, le public a rempli leurs salles. Et ce qu'ils donnaient, c'étaient souvent les mêmes pièces qui, comme on dit vulgairement, « ne font pas un rond » au *Théâtre-Français*.

Soyez assurés d'une chose, c'est que, si l'on était certain, mais là, absolument certain, de trouver régulièrement à *la Comédie française*, comme cela devrait être, des spectacles classiques qui n'aient pas l'air d'un jeu de fantômes, tout le monde y courrait. Certes, les représentations classiques, rue de Richelieu, sont depuis si longtemps expédiées à la va-comme-je-te-pousse, qu'il y aurait, dans le public, un courant à remonter avant que le bureau de location fût assiégé. Mais je gage que le redressement ne tarderait pas longtemps à s'opérer. Le snobisme même s'en mêlerait. Évidemment, il y a des animateurs autour desquels les mouvements du snobisme sont susceptibles de se former; il y a d'autres noms qui ne susciteront jamais aucun snobisme.

***

J'irai plus loin. J'estime que, pour que *la Comédie-Française* répondît à sa véritable destination, elle ne devrait pas monter d'œuvres dont la valeur n'est pas éprouvée, elle devrait s'abstenir de « créer » des ouvrages. Les « créations », même réussies, même triomphales, sont toujours entourées d'une atmosphère d'incertitude qui ne convient pas à un théâtre de ce genre. Sans doute « la bataille d'Hernani » s'est livrée aux *Français*, et la postérité a ratifié — en partie — les acclamations de 1830. Mais de combien d'ouvrages, qui y furent applaudis dans leur nouveauté, en pourrait-on dire autant?

— Eh! quoi, répliquera-t-on, vous écartez de *la Comédie-Française* tout le répertoire moderne? — Nullement. Mais je n'y voudrais voir que des œuvres modernes déjà consacrées. Ne croyez pas qu'il y en aurait peu. Rien que pour les vingt-cinq dernières années, la liste en serait déjà longue. Je note, au hasard de la mémoire, et pêle-mêle : *Amants, la Vierge folle, le Secret, l'Indiscret, l'Annonce faite à Marie, les Ratés,*

Nono, Faisons un rêve, le Prince charmant, Marius, Amphitryon 38, Knock, la Couturière de Lunéville, le Cocu magnifique, le Paquebot Tenacity, Martine, l'Acheteuse, etc. Quelques-unes de ces pièces appartiennent déjà d'ailleurs au répertoire de *la Comédie*. J'aurais pu en citer d'autres. Et je n'ai point oublié *Cyrano* et *Chantecler*, pensant que cela, pour ces deux œuvres, allait de soi. J'ai voulu seulement indiquer par des exemples le caractère, ou si l'on veut le niveau, des ouvrages modernes qui seuls devraient avoir accès à *la Comédie-Française*.

***

Ce nouveau statut aurait un autre avantage. Il nous débarrasserait d'un organisme qui est une offense au bon sens, aux convenances : le Comité de lecture. Il faut avoir lu une pièce au *Théâtre-Français*, et même y avoir été reçu, pour savoir que la cérémonie du *Bourgeois gentilhomme* est surpassée, dans la farce, par la cérémonie que représente une lecture devant le Comité. Seulement, ici, la farce est funèbre, et la drôlerie réside tout entière dans l'attitude sépulcrale des juges.

Quand le ravi est promu à l'invraisemblable bonheur d'avoir à prononcer un arrêt sur la valeur d'un ouvrage et la qualité d'un écrivain, le sourire, qui d'ordinaire voltige alentour de ses traits, s'efface brusquement. L'austérité, l'importance, la majesté de sa charge sont peintes sur son front, inscrites dans le pli de sa lèvre. Donc, ils arrivent, légers ou lourds, mais presque tous en retard, pour marquer les distances. Si l'auteur connaît personnellement quelques-uns de ces superbes, ceux-ci, soudain, semblent le moins connaître. On ne sait quoi de plus modéré dans la poignée de main impose une limite nouvelle aux familiarités. Il n'y a plus à cette heure, monsieur, qu'un prévenu devant des magistrats. Parfois, quelques paroles d'encouragement, tombant d'une bouche d'ombre, font encore mieux sentir à l'homme de lettres porteur d'un manuscrit sa condition de fourmi aux pieds des Sphinx. Seul, le brave Émile, l'huissier-audiencier, sourit franchement au malheureux, prêt à lui offrir un cordial. Enfin, l'on prend place autour d'un tapis vert, dans un grand silence. L'atmosphère, durant la lecture, demeure monstrueusement immobile,

ou plutôt, telle est l'immobilité du lieu, que toute atmosphère en a disparu, comme d'une cloche pneumatique après les coups de pompe. Vivent-ils, là-dedans? On se le demande. Certains ont clos leurs paupières. D'autres, l'œil dilaté, ont un regard si étrangement fixe qu'ils semblent n'avoir jamais eu de paupières. Et, cela dure... Entre les actes, pas un mot, pas un battement de cils, qui puisse laisser soupçonner à l'auteur le verdict qui l'attend.

J'arrête la description. Chacun sait que ce tribunal est une frime indécente, que, derrière leurs masques sévères, ces Minos et ces Eaque et ces Rhadamante roulent des pensers comme ceux-ci : « — Hum!... rien pour moi dans cette affaire-là! — Oui, sans doute, ce rôle m'irait assez, mais l'autre est plus important... — Qu'est-ce qui patronne ça?... Ah! oui, je vois, c'est un tel... Parbleu! il n'y en aurait que pour lui... »

A ce tableau, quelques auteurs — parmi ceux qui sont nés avec le don du commandement — en opposeront un second, tout ronflant de paroles flatteuses, tout bruissant de courtisanerie. Mais, suffit là-dessus! Rideau.

***

Je relève encore, parmi les consultations des docteurs, l'appel à l'autorité de l'État. On demande, pour guérir ces plaies, une politique du théâtre.

Ces mots peuvent prêter à équivoque. Il convient de faire ici une distinction. L'intrusion des hommes politiques dans la conduite de *la Comédie-Française* étant précisément l'une des plaies dont souffre l'institution, il ne peut être question de chercher un remède dans une aggravation de cet abcès local, comme on en use avec les abcès dits de fixation. Il ne s'agit pas d'enchaîner l'administrateur général à son téléphone pour le contraindre à écouter sans répit les ordres, objurgations ou prières menaçantes des ministres, anciens ministres ou parlementaires influents, touchant les ambitions de telle ou telle personne à qui l'on s'intéresse en haut lieu et lieux circonvoisins, palais, hémicycles, cabinets et couloirs.

Je crois que ces inconvénients, très nuisibles à la bonne marche d'une entreprise théâtrale et que la facilité de nos

mœurs politiques a dû certainement multiplier, ont existé également sous les régimes antérieurs. Je ne pense pas que M. de Morny se privait de recommander ses protégées aux bons soins d'Arsène Houssaye, d'Adolphe Empis ou d'Édouard Thierry. De même en allait-il sous la Monarchie de Juillet et sous la Restauration. L'histoire anecdotique de *la Comédie-Française* à cette époque est bien curieuse à cet égard. Enfin, ce n'est pas uniquement par souci de se conformer aux principes qu'il avait décrétés à Moscou l'année précédente, que Napoléon Ier, en 1813, fit entrer mademoiselle George aux *Français*.

Même du temps que le fameux Perrin administrait la Maison d'une main ferme (sous la République pourtant), j'ai peine à supposer que nulle recommandation de ce genre ne lui était jamais adressée. Seulement, il avait, peut-être, une manière de répondre qui éludait, décourageait et, par conséquent, limitait les empiétements des personnages politiques sur son indépendance. Peut-être suffirait-il aujourd'hui d'un certain ton de voix un peu sec au bout du fil pour que ces abus fussent enrayés. Mais laissons cet aspect de l'anarchie. Il peut fournir matière à échos plaisants, à galants commérages. Il n'est guère qu'un petit côté du débat.

Ceux qui réclament de l'État une politique du théâtre entendent par là autre chose, à savoir une doctrine d'État en matière de théâtre. Ce point est fort scabreux.

Nous nous sommes élevé bien souvent ici contre l'indifférence des pouvoirs publics envers le théâtre. Nous ne reviendrons pas sur ce que nous avons dit sur les origines de ces mépris et le chiffre dérisoire des crédits alloués chez nous au théâtre, en comparaison de ceux qui figurent à ce chapitre, au budget des autres nations. Donc, sur le plan financier, il serait à souhaiter que la présence de l'État se fît sentir davantage dans la vie théâtrale du pays, que les subventions aux scènes nationales fussent augmentées, voire même que d'autres scènes, choisies pour leurs mérites, reçussent des allocations régulières ou exceptionnelles. Mais là doit se borner, selon nous, le rôle du Pouvoir. Remettre à l'État la direction spirituelle de la scène française, accorder au Gouvernement fût-ce un simple droit de regard sur la composition des pro-

grammes, serait se lancer à l'aveuglette dans une redoutable aventure. D'ailleurs, ceux qui aspirent à cette étatisation de l'art dramatique français formulent là un vœu bien gratuit : une telle réforme suppose un État autoritaire, blanc ou rouge. On ne résoud pas un problème en l'élargissant à l'infini. Ou bien, déclarez crûment, si tel est votre avis, que *la Comédie-Française* ne peut être réformée qu'au prix d'un chambardement général. C'est possible, mais beaucoup penseront que, avant d'en venir là, il y a d'autres expériences à tenter.

***

Le nom de l'Administrateur général qui préside actuellement aux destins malheureux de *la Comédie-Française*, est revenu fréquemment dans les articles et interviews parus depuis un mois.

Je n'ai aucune animosité personnelle contre M. Émile Fabre. Je l'estime très sincèrement pour son talent de dramaturge, sa rigoureuse probité, son courage civique. On lui reproche de manquer un peu d'allure, de hauteur, d'être trop familier avec le personnel subalterne. Ce sont là de menus défauts, ou des maladresses, au demeurant sympathiques. Tant de sots, tant d'aigrefins se montrent arrogants et cassants — et s'habillent mieux que M. Fabre!

Comme administrateur, je l'ai souvent critiqué, mais toujours avec franchise, ému que j'étais de voir, sous son sceptre débonnaire, les vieux errements se perpétuer.

Pourtant je reconnais qu'il faisait de son mieux. Il travaillait d'arrache-pied, il usait ses forces dans une lutte incessante — et stérile. Stérile, car son tort fut de croire qu'il fallait maintenir, là où il aurait fallu tout changer. — Eh, dira-t-on, s'il avait parlé de changement, posé des conditions, lui, fonctionnaire, on l'eût aussitôt dégommé. — Probablement. C'est bien ce qu'il a senti. Alors, il n'a plus songé, en maintenant le système, qu'à se maintenir également. Il y est parvenu. C'est très sportif, mais suffisant comme performance. Aujourd'hui, l'heure est venue où M. Fabre aurait bonne grâce à s'en aller de lui-même. On lui donnerait la compensation due à ses loyaux services et l'œuvre de renouvellement commencerait sous l'impulsion d'un homme nouveau.

***

Qui sera cet homme? Certes, nous avons nos préférences, qui s'appuient sur de solides raisons, mais ce qui importe le plus ce n'est pas que nos vœux personnels (et désintéressés, on peut le croire) soient comblés, c'est que la rénovation s'accomplisse. Le Ministère a en mains tous les éléments d'information désirables. A lui d'examiner et de décider — en dehors de toute considération proprement politique (si cela est encore possible en France).

Il n'y a pas, que je sache, de candidatures posées. Mais il était inévitable que des noms fussent prononcés dans le public. Il n'en fallut pas davantage pour que notre ami Henry Bernstein, entraînant à sa suite M. Henry Kistemaeckers, déclarât véhémentement, par la voie de la presse, que la Société des Auteurs dramatiques n'admettrait jamais que le poste d'Administrateur général de *la Comédie-Française*, jusqu'ici réservé à un écrivain, fût confié à un comédien. Il ne m'a pas paru que cette déclaration était très motivée. D'abord, elle a été lancée au nom de la Société, sans que Bernstein et le Président en eussent reçu mandat. Ensuite, que signifie cette exclusive? A-t-on vu qu'un Lucien Guitry, par exemple, fût incapable de diriger un théâtre? Au surplus, quel bizarre état d'esprit que celui qui pousse à *exclure* d'avance, alors qu'il s'agit surtout de *trouver*! Trouver, oui, là est la seule question, trouver l'homme le meilleur, le plus capable, quelle que soit son étiquette professionnelle, qu'il soit auteur ou comédien, ou les deux ensemble. Non, je n'ai pas compris le sens de cet anathème obscur, lequel ne semble être large et impersonnel que pour mieux englober et atteindre des personnalités précises[1].

1. Quand je parle de l'*homme nouveau* qu'il faudrait, c'est évidemment à la direction de la scène que je pense et à la direction artistique en général. Mais la combinaison la plus sage serait probablement d'adjoindre au directeur artistique un directeur administratif et un commissaire aux comptes. Les fonctionnaires ne manquent pas, qui rempliraient excellemment ces deux derniers rôles, si utiles! Un seul homme a pu suffire autrefois à la tête de la Maison quand la troupe était peu nombreuse. Sans entrer dans des détails techniques, je dirai que, sur bien d'autres points encore, les conditions commerciales de l'entreprise ont changé. Peut-être ne rend-on le problème de *la Comédie-Française* inso-

***

Quant à ceux d'entre *les Comédiens français* que j'ai appelés en commençant les « réalistes », il faut les louer de leur bravoure. Il faut féliciter en particulier MM. Bacqué, Yonnel, Alexandre, Ledoux, qui ont jeté des cris d'alarme pour réveiller les endormis, secouer les béats. Ces vaillants sont rebelles à l'extase, au mensonge, de même qu'ils ne peuvent se contenter de porter dans leur cœur une image idéale de *la Comédie-Française* qui ne correspond plus avec celle qu'ils ont sous les yeux. Les grands changements nécessaires, il ne dépend pas d'eux de les ordonner. Alors, dans le cadre existant, ils s'efforcent — en attendant mieux — de retarder par des moyens de fortune les progrès du sinistre.

Le cas de *la Comédie-Française* est-il donc désespéré? Non. La beauté, la force, la vitalité persistante du répertoire classique, voilà ce qui la sauvera. Sans doute, ce répertoire, elle le dessert actuellement, mais, comme il ne peut pas mourir, il faudra bien qu'on s'inquiète bientôt de le défendre. Cette nécessité finira par avoir raison de toutes les mauvaises volontés, de tous les aveuglements, de tous les intérêts personnels coalisés. C'est un répertoire qui *oblige* — ainsi que, dans un autre ordre d'idées, la nécessité de défendre le territoire national *oblige* les gouvernements quels qu'ils soient. S'il advenait, par hypothèse, que *l'homme nouveau*, chargé par le ministre d'assumer la direction artistique de *la Comédie-Française*, se montrât inférieur à sa tâche, eh bien, on en chercherait un autre, on en trouverait un autre. Si celui-ci encore était insuffisant, l'obligation se ferait seulement plus urgente d'en découvrir, d'en essayer un troisième, et ainsi de suite, jusqu'à ce que satisfaction ait été donnée aux exigences internes d'une forme de grandeur : cette longue série de chefs-d'œuvre mêlée à notre sang.

FRANÇOIS PORCHÉ

luble que parce qu'on se refuse à le bien poser. On cherche un homme alors qu'il en faudrait trois, et comme on éprouve beaucoup de difficulté à trouver un homme qui satisfasse aux conditions que seuls trois hommes réunis peuvent réaliser, on ne se décide pour personne.

COUP D'ŒIL
SUR LA SAISON CINÉMATOGRAPHIQUE
(1934-1935)

GUERRES ET MARIAGES DU THÉATRE ET DU CINÉMA

Je voudrais rapidement passer en revue, en évitant les énumérations, en dégageant l'orientation générale et les tendances particulières, les événements principaux de la saison cinématographique 1934-1935, faire le point, marquer les bornes où l'écran s'est arrêté.

Année qui n'a pas résolu la crise; année, comme la précédente, de restrictions financières et intellectuelles, de timidité, de resserrement des initiatives, de frontières fermées, de méfiance, d'angoisse, d'incertitude. Cependant, malgré ce ralenti qui règne actuellement dans le monde, au milieu du flottement et des tâtonnements, le cinéma se défend assez bien; il témoigne, une fois de plus, de sa vitalité, de ce don de jeunesse qu'il possède de récupérer rapidement ses forces abattues, de conjurer les catastrophes définitives. Au contraire du théâtre, art usé par le long exercice, et dont la débilité demanderait une cure tenace et des soins minutieux, un sommeil de quelques mois le remet sur pied; ses pires imprudences nous font trembler, elles ne le jettent pas au précipice, il se raccroche. On le croit agonisant et il repart de plus belle. Les foules d'aujourd'hui se passent à la rigueur de crédit, de liberté, de comédies, de livres, de paix, mais elles

exigent des journaux et des films. C'est leur maladie et leur passion.

Peut-être n'avons-nous rien à signaler d'aussi significatif, depuis l'automne, que ces deux bandes capitales, parues avant l'été dernier, dont l'influence déterminera sans doute des courants de style et de technique : le *Grand Jeu*, de Jacques Feyder, où le doublage horrible, ce pis aller, est promu au rang de moyen d'expression, acquiert ses lettres de noblesse; *Thomas Garner*, de W. Howard, qui brise la convention du temps, qui donne à la caméra la liberté de se mouvoir aussi à l'aise dans la succession temporelle que dans l'espace, qui lui permet de jouer avec la durée, d'en remonter le cours, d'en disposer à sa guise les fragments. Ne nous plaignons pas trop. Allons-nous réclamer, chaque douze mois, une série de révélations, comme en 1917 avec les *Charlot*, comme en 1929 avec *Hallelujah* et les dessins animés sonores? Ne pouvons-nous souffrir ces haltes, ces paliers dont le cinéma a cruellement manqué jusqu'à ce jour. Le perfectionnement industriel et mécanique l'a poussé l'épée dans les reins; la technique a marché plus vite que la faculté d'assimilation et de digestion de l'esprit humain. D'où son déséquilibre, sa croissance inquiète, ses chutes, sa fièvre et son anémie. Pour le moment, il souffle et se nourrit de son passé.

Trois points me semblent dignes d'attirer l'attention, si l'on prend une vue d'ensemble de l'évolution de l'écran pendant ces deux derniers semestres : la pénétration de plus en plus étroite, ou qui s'efforce de le devenir, de la musique et du film; les batailles, les alliances, les compromis, les scènes de ménage, les adultères et les crimes passionnels du cinéma et du théâtre, ces ennemis jumelés, ces monstres accouplés pour la production d'hybrides stériles; enfin l'influence de la politique et les tentatives que font les gouvernements pour soumettre les images à leur doctrine, à leur propagande, pour les mobiliser au service de leurs aspirations, de leur mystique, de leurs intérêts. Sauf toutefois le nôtre, celui de la République française, qui n'a pas compris encore et emploie une censure amèrement inintelligente à de petites besognes irritantes et vaines.

***

Eisenstein a prononcé une parole qui va loin quand on y réfléchit : « Le cinéma sonore et parlant constitue sans doute plutôt une révolution de la musique que du cinéma. » Il y a quelques années, un compositeur, que l'on peut considérer comme un des maîtres européens de la génération qui atteint actuellement la maturité, me disait :

« Faire un opéra, à quoi bon? Qui l'entendra? Les gens lisent les articles des musicographes et puis, le soir, ils vont au cinéma. Nous sommes dans une impasse. Nous nous fatiguons à écrire pour l'orchestre et les voix humaines directes à l'heure où les hommes n'écoutent plus que les haut-parleurs. Nous combinons, à grand effort, des sonorités pour des instruments qui, en fait, n'existent plus. Il nous faut réapprendre notre métier de fond en comble, bien plus, l'inventer. A l'avenir, nous ne travaillerons que pour le micro; nous ne communiquerons avec le public que par son truchement. Ne parviennent que les messages qu'il consent à enregistrer, que les harmonies et les timbres qui lui plaisent. Oreille du monde, il reçoit et transmet la musique. Le film sonore, quelque primitif, hasardeux qu'il paraisse, a tué, en vérité, le drame lyrique, qui ne se reproduit qu'artificiellement, dans les forceries, allaité de subventions. »

Mais, il faut bien le dire, les espoirs que nous fondions sur le film parlant sonore, lorsqu'il a triomphé sans coup férir du silence, il ne les a pas remplis. De quel enthousiasme pourtant n'avions-nous pas salué les *Mickey*, puis, surtout, les *Silly Symphonies*? Caprices musicaux illustrés, on a souvent le sentiment que le travail rythmique et mélodique y a précédé l'image, comme dans un ballet. Cette saison, après une floraison merveilleuse, les dessins animés piétinent un peu et leurs agréments, toujours réels, ont passé au répertoire courant; il s'y crée déjà une sorte de poncif. Les hommes en chair et en os, moins souples que les elfes et les arabesques, n'ont pas encore, eux, trouvé leur voie musicale. On a beau choisir pour héros des compositeurs illustres ou des chanteurs, ce procédé, trop commode et trop souvent répété, ne constitue qu'un procédé. L'adaptation de musiques anciennes à la

pellicule ne peut résoudre les difficultés du problème. Le succès de la *Symphonie inachevée* où, au milieu de pas mal de fatras sentimental, Schubert avait quelques scènes heureuses, ne doit nous procurer aucune illusion à ce sujet. Cette bande a engendré une postérité déplorable et l'exemple, déjà un peu oublié dans le recul, de l'*Opéra de Quat'sous*, était autrement net et convaincant.

Cependant, malgré beaucoup d'erreurs et de pots pourris que nous ont valus des ténors ou des prime donne, quelques musiciens, quelques compositeurs nous ont donné, quoique écrivant souvent dans les conditions les plus difficiles et les plus instables, improvisant parfois avec une rapidité incroyable, des œuvres qui méritent la considération. Ils ont cherché et atteint la fusion du visuel et de l'auditif, apporté une pierre à l'édifice dont nous voyons à peine les fondations. Je citerai Jean Wiener qui a doté *Jeanne*, film de Tourjanski sur un thème de Duvernois, d'une partition qu'on pourrait proposer comme modèle; sa discrétion, sa justesse, sa « propriété », comme on disait autrefois, marquent une date. Jacques Ibert, d'autre part, a étoffé *Golgotha* d'accents puissants et d'une fougue liée à la véhémence de la bande; peu discernable pour le public, couverte par les hurlements continus de la foule, sa partition forme une carcasse sonore magnifique, une membrure solide. Il faudrait signaler, du même auteur, la longue pastorale de *Maternité*, film presque sans paroles, où la liaison de la symphonie et de l'image arrive à une perfection fort rare. Je pense que la scène de la pluie sur la rivière, en particulier, est une page de l'anthologie visuelle sonore que l'on publiera peut-être quelque jour.

***

Pour les rapports du cinéma et du théâtre, les choses sont moins primitives et plus compliquées. Il ne faut pas que le succès de Lubitsch avec *Sérénade à trois* et, hier, la *Veuve joyeuse*, nous égare. Ce sont évidemment des comédies ou des opérettes mises à l'écran, mais si habilement remaniées, retravaillées par un homme d'une adresse véritablement diabolique qu'il ne reste rien de la matière première, qu'une

armature habillée à neuf. Peu de gens pourraient, sans risquer la catastrophe, se livrer à de tels exercices de virtuosité et d'ironie. Ces réussites anormales, immorales, exquises (j'envisage *Sérénade à trois*, car la *Veuve joyeuse* appelle des réserves) ne comportent aucune conclusion d'ordre général; au contraire, elles prouvent par ce qu'elles ont d'exceptionnel le danger du mariage forcé de la pellicule et de la pièce écrite. Le tour de main de Lubitsch et son art de l'escamotage, personne ne les possède, que lui.

Le théâtre et le film, pour leur malheur, liés par un corps à corps où ils s'épuisent, dont ils ne peuvent espérer aucun profit, essaient mutuellement de s'étayer ou de se descendre en traîtres, par des coups bas. A force de s'étreindre, de se mêler et de se cogner, ils nous démontrent qu'ils ne dépendent pas l'un de l'autre, qu'ils n'ont aucun point d'entente, aucun motif de rivalité. Le théâtre peint des caractères et des passions par des moyens littéraires et l'intermédiaire d'acteurs. La scène est commode mais non indispensable; on peut représenter une tragédie sur la place publique, devant un mur. Les mots et le jeu créent l'atmosphère et le décor; on peut donner, entre amis, une comédie au coin du radiateur; on peut même se divertir tout seul en lisant un texte dramatique; le metteur en scène n'a pour métier que de suppléer à l'imagination ou à l'activité des spectateurs paresseux.

Foncièrement autres sont les buts et les moyens du cinéma. Par le truchement des images, par leur enchaînement, leur gradation, leur opposition, par la mobilité de la camera qui tourne autour des objets et découpe dans le réel, en variant sans cesse ses angles et ses distances, les éléments d'une mosaïque mouvante, par ces moyens, si opposés à ceux de la scène, il s'agit d'atteindre l'âme, les passions, les caractères. On vise leur enveloppe, la lumière où ils baignent, le décor avec lequel ils échangent des reflets. Ici, au contraire du théâtre, le metteur en scène est roi et engendre l'œuvre d'art dont l'écrivain ou le hasard ne lui fournissent que la matière brute. On peut concevoir une dramaturgie sans machinerie, sans rampe, sans toile peinte mais non un cinéma sans écran, surface où tout aboutit, d'où tout rayonne. Le mot, au théâtre, suffit à l'œuvre. L'œuvre, à l'écran, finit par suggérer le mot.

Le parlant n'a rien changé à l'essence du cinéma, pas plus qu'un passage muet, qu'un silence ne subvertissent la nature d'un ouvrage dramatique. Les mots ne sont au film que ce qu'est le silence au drame, un complément à la disposition de l'ouvrier. Ce qui, jusqu'à ce jour, a été vraiment réussi dans le parlant n'emprunte rien au théâtre, n'emploie le verbe que comme un perfectionnement et une modification de la technique muette. Le théâtre est un art centrifuge; le verbe, sa moelle, éclate, construit le drame avec l'aide de l'auditeur. Le cinéma est centripète; il procède de l'extérieur à l'intérieur; il rabat, pour ainsi dire, le spectateur sur l'écran et l'amène au cœur de l'action par successions d'approches. S'il se sert du langage oral, il réalise une économie, il rend ainsi possible l'élimination de l'écriture, il s'évite la redondance de certaines explications visuelles. Mais, loin d'attacher le cinéma au théâtre, le parlant délimite plus nettement encore la frontière, creuse le fossé. Le mauvais théâtre singe le cinéma; le mauvais cinéma copie le théâtre. L'enregistrement des comédies à succès sur la pellicule présente de la commodité, de l'agrément, constitue souvent une bonne affaire; cette opération n'a pas de rapport intime avec le cinéma.

J'ai exprimé déjà ces idées, à un moment de grande inquiétude et de trouble profond; les faits ne les ont pas démenties.

***

Pour la politique, la propagande, la diffusion des idées et, mieux encore, de certains états d'esprit, l'opinion publique, en France, ne semble pas se rendre exactement compte de l'importance de ce qu'on projette sur les écrans; le gouvernement ne se doute de rien; en tout cas il agit, ou s'abstient d'agir, comme si le cinéma n'était pas inventé, n'avait pas dépassé l'âge du balbutiement. Partout ailleurs qu'ici, le film, en ce qui concerne ses manifestations les plus élevées, forme en quelque sorte une entreprise d'État, on sait que la pellicule impressionnée modèle l'âme des peuples. L'exemple typique de la Russie a frappé tout le monde, parce que le souci de la propagande, au moins jusqu'à ces derniers mois, s'y avouait avec une franchise et une ingénuité absolues. Cepen-

dant, les États-Unis, sous une forme plus souple, n'ont pas de moins hautes visées; ils se sont servis de l'écran pour combattre le pessimisme et l'esprit de crise. Si l'Italie n'a pas tourné d'ouvrages représentatifs, c'est manque de techniciens et de capitaux, non d'ambition et de courage. L'Allemagne hitlérienne essaie, avec plus d'obstination et de volonté, avouons-le, que de succès, de créer un art des images purement national-socialistes. Chez nous les dirigeants n'ont aucune idée de la puissance du cinéma, le plus efficace levier des masses qu'on ait inventé depuis l'imprimerie et la presse et qui, déjà, les détrône en ce siècle essentiellement visuel et oral, où l'écriture cède peu à peu le terrain à l'image parlante. Ils abandonnent la production française au hasard, au désordre, à l'impéritie, au mercantilisme le plus bas. Une œuvre forte, expressive de notre temps, ne peut naître que par chance et au milieu de telles difficultés, de tels marchandages, qu'elle meurt, neuf fois sur dix, étouffée en cours de gestation. On dirait que la sollicitude de l'État ne va qu'aux plus bas vaudevilles militaires et à l'adaptation de comédies faisandées. La censure, si dure aux œuvres d'ambition haute, réserve toute son indulgence à ces fabrications assez ignobles et dont, par bonheur pour notre bonne renommée internationale, l'exportation ne veut pas.

***

Le cinéma allemand se trouvait, depuis Hitler, dans une situation difficile. Les meilleurs artisans émigrés ou exilés, les uns, comme Pommer, parce que juifs, d'autres, comme Pabst, à cause de leurs liens avec les partis de gauche, une foule de présomptueux montait à l'assaut des places libres. Mais un pouvoir, même dictatorial, n'engendre pas du jour au lendemain des compétences. Il ne suffit pas de tracer naïvement la vie d'un garçon de faubourg empoisonné par les communistes et miraculeusement sauvé de la déchéance par les nazis, de glorifier à perte de souffle Frédéric II et Horst Wessel. Le problème est plus complexe; il s'agit, dans des ouvrages d'une grande liberté d'exécution et de dessin, de cultiver un certain ordre de sentiments, de tirer de la confusion

un certain choix, une certaine conception de l'univers, un certain élan qui aboutisse, à l'insu même du spectateur, à la glorification d'une tendance donnée, d'établir une atmosphère favorable à l'éclosion ou au renforcement d'un état de choses encore mal acclimaté. Pour ce travail aucun outil ne vaut l'écran.

On ne s'aperçoit pas, au premier abord et à la vue d'un seul film, de la lente imprégnation qu'il se propose. Pour que l'effet se dégage, il est nécessaire d'observer plusieurs bandes, fort différentes, et d'où le principe commun s'isole par élimination de l'ornement et de l'accessoire. Encore cette identité interne ne frappe-t-elle qu'un Allemand ou un étranger rompu à l'Allemagne. Au dehors, la bande devient une bande comme toutes les autres, seulement plus soutenue, plus compacte, plus nourrie que celles qui n'ont qu'un but commercial.

Le type de cet ouvrage, c'est *Au bout du Monde*, histoire d'un héros populaire, d'un *Führer* plébéien jailli des circonstances pour maintenir ou créer l'unité d'un groupe humain, empêcher sa perte de cohésion dans l'anarchie. Le *Tunnel* avait esquissé le thème. Avec l'*Or*, mythe de l'ingénieur en lutte avec les puissances infernales de la banque internationale, la matière tombe à un symbolisme plat et sans imagination, au plus pauvre prétexte à décors gigantesques et à truquages. D'une façon générale, les Allemands n'ont pas réussi à créer un style; la belle fructification d'il y a quatre ou cinq ans s'est éteinte et aucun rajeunissement réel ne s'est produit. Signalons quelques solides et impressionnants documentaires où l'on s'efforce de peindre la puissance et la cohésion du mouvement nazi, *Mascarade*, exquise fantaisie viennoise, que l'on peut rattacher à une tradition allemande de comédie sentimentale et musicale, cette charmante *Jeunesse bouleversée*, qui n'a passé en France que cette saison, qui essaie de résoudre, un peu sommairement peut-être, dans une atmosphère de grâce sauvage et de poésie, les dangereux problèmes de la puberté, des illusions déçues, de la transformation de l'adolescent en homme. Citons aussi *Morgenroth*, documentaire romancé à la gloire des sous-marins, et enfin *Jeanne d'Arc*, qu'on vient d'achever, que je n'ai pas vue, film qui se raccorde au cycle du Führer, qui continue *Au bout*

du Monde. On peut noter aussi la tentative de substituer un type de vedette féminine, entièrement différent, à celui qui régnait précédemment, de créer une mode de la beauté *aryenne et allemande*, de remplacer, dans l'idolâtrie populaire, Greta Garbo et Élisabeth Bergner, l'*hystérie juive du temps de l'abomination*, par Emmy Sonnemann, plantureuse Walkyrie, type, comme l'imprimait un journal berlinois, de la *mère allemande, de la mère en soi, même si elle n'a jamais enfanté.* On s'aperçoit vite à Berlin, en regardant les jeunes filles, que le succès a couronné ce dessein et que les femmes ont changé de visage et de format.

***

Depuis le *Chemin de la Vie*, qui est une œuvre admirable, le cinéma russe ou, du moins, ce que nous avons pu en voir en France, ne nous a rien proposé de très significatif, si l'on excepte l'*Odyssée du Tschéliouskine*, documentaire de propagande traité avec une force et un sens de l'image persuasive vraiment saisissants. L'*Orage*, sorte de *Madame Bovary* slave, témoigne de plus de souci pictural que de style cinématographique; les *Joyeux Garçons*, bande à la manière américaine, que relèvent quelques farces musicales fort amusantes, demeurent loin du mouvement et de l'efficacité que savent imprimer les maîtres d'Hollywood aux ouvrages de cette veine. Dans le *Lieutenant Nants*, la lourdeur du rythme, le poids des développements et de l'interprétation écrasent un thème de fantaisie. Les *Golovlef*, sombre drame réaliste, que l'excès continu de la composition rend d'une digestion assez pénible, accusent une tendance fâcheuse à l'abus du procédé; les Russes, qui nous étonnaient jadis par la liberté et le naturel des interprétations, distillent péniblement aujourd'hui les effets visuels et sonores. On nous dit que pour *Chapaieff*, histoire d'un aventurier sibérien, les auteurs soviétiques auraient retrouvé leur verve populaire, leur savoureuse violence, cette indéfinissable poésie, primaire et directe, mise au service de la foi marxiste, qui fit la gloire d'Eisenstein et de Pudovkin au temps du muet. Espérons-le. Nous avons besoin, au milieu de la vaste foire cinématographique, de leur pureté

et de leur simplicité d'expression, de leur mépris de la virtuosité et du succès commercial, de leur ascétisme lyrique, même si nous ne partageons pas leur foi.

***

L'entrée des Anglais dans le cinéma universel, où ils n'avaient guère compté jusqu'à ce jour, a été soudaine et brillante. Sous l'impulsion d'éléments étrangers appelés surtout d'Amérique, d'émigrés d'Allemagne, ils développent régulièrement leur production, sinon la personnalité de leur manière. Le genre historique les séduit particulièrement. Mais ils sont loin d'avoir égalé, cette année, la familiarité épique et la truculence presque shakespearienne de la *Vie privée d'Henri VIII*, la poésie agreste et l'ironie sentimentale de *Tessa, la nymphe au cœur fidèle*, que sir Basil Dean a traduites avec une perfection de touche et une délicatesse incomparables. Le *Dictateur* et le *Duc de fer* ne sont que d'honorables travaux, prévus et languissants. Les Anglais annoncent des entreprises considérables. Ils ont engagé, fidèles à un programme d'accaparement et d'accueil aux maîtres cosmopolites qui appartiennent aux tendances les plus diverses, deux de nos metteurs en scène : René Clair et Jacques Feyder. Leur absence se fera douloureusement sentir en France.

***

Les Américains persistent à dominer le marché. Pratiquement, l'Europe et la France ne consomment presque, sous-titré ou doublé, que du film yankee. Cette production, sans doute, présente bien des faiblesses, s'endort souvent dans la bande de série exactement réalisée du point de vue matériel, bien jouée, car Hollywood a une armée d'acteurs dressés à l'écran et un extraordinaire choix de types, mais de peu de signification. Cependant aucun pays au monde ne réunit de pareilles équipes de directeurs, de metteurs en scène, de techniciens, de scénaristes, d'opérateurs, de découpeurs, de monteurs, de comédiens. Et parfois les chefs d'industrie laissent la bride sur le cou à un créateur, lui permettent de tenter une grande aventure, de risquer un sujet difficile, lyrique,

de lutter contre la routine des studios et les habitudes du public. Ce sont eux, les Américains, que l'épineuse question du dialogue, sur laquelle je reviendrai plus tard, semble le moins gêner aux entournures; ils ont une âme naturellement cinématographique; leur petite tradition littéraire, leur dédain de l'esthétisme, leur absence de passé théâtral les servent toujours puissamment, ainsi qu'au temps des *Western*, des bandes de plein air et de chevauchées.

Ils ont reflété, cette année comme toujours, tous les grands courants ou les ont amorcés. L'historique, avec la *Reine Christine*, ouvrage convenu et bâti selon tous les clichés où Greta Garbo se montrait admirable, l'*Impératrice rouge* où les noires recherches de Sternberg étaient parfois curieuses, souvent lourdes. Le social, avec *Comme les Grands*, tableau dur et même atroce à certains moments d'une petite guerre d'enfants, avec *Et demain?* de Borzage où la peinture de l'Allemagne désaxée des débuts de l'hitlérisme avait beaucoup de pittoresque et d'accent. *L'Ile au Trésor* poursuit la série marine, exotique et d'aventures, ainsi que les *Trois lanciers du Bengale*, plus terriens et militaires. Je ne citerai pas les opérettes, meublées de jolies femmes et de danses, spectacles agréablement digestifs et suggestifs, la *Veuve joyeuse*, *The gay divorcee...*, les comédies sentimentales vivement tournées, entre le comique et l'émotion, *Jours heureux*, *Miss Carott*, *L'admirable M. Ruggles*, les bandes policières comme l'*Introuvable* et *Toute la ville en parle* que relèvent l'ingéniosité de la facture et un humour assez singulier. *Sequoïa* remonte aux sources mêmes et aux premiers triomphes du cinéma, aux animaux sauvages, et contient, au milieu de quelques longueurs, des parties de premier ordre, nous incorpore souvent à la vie même de la forêt. Fields a campé un personnage d'épicier grognon, malmené par le destin et hanté de chimères, une sorte de Babbitt de seconde zone qui a bien de la saveur; *Une riche affaire* ne divertit pas moins que *Parade du rire*.

Deux films cependant, dans la production américaine, émergent nettement, me semble-t-il. *Viva Villa*, de Conway, chronique d'un chef de révoltés mexicains, est traitée avec une vivacité et une ironie incisive, une violence et une cruauté,

une truculence et une bonhomie qui font de cette bande, qui aurait pu n'être, ainsi que tant d'autres, qu'une succession de bagarres et d'algarades, un ouvrage de grand style, et qui nous ramène impérieusement au cinéma, au cinéma que les metteurs en scène oublient si volontiers. Je placerai plus haut encore *Notre pain quotidien*, de King Vidor. L'auteur de la *Foule*, d'*Hallelujah*, de *Street Scene*, sans doute le metteur en scène le plus puissant, le plus simple, le plus complet, le plus riche de poésie élémentaire de notre temps, ne s'était jamais, à mon avis, si totalement exprimé. Le sujet le plus nu. Des chômeurs qui, ruinés dans leur existence par la faillite de la civilisation urbaine et industrielle, exploitent une ferme abandonnée et des terres incultes. Un groupe s'organise, triomphe des premiers obstacles : l'incompétence, la paresse de quelques-uns, la phraséologie. Enfin le blé germe et les colons saluent la jeune pousse. D'autres difficultés surgissent; les unes viennent des hommes, de leur inconstance, de leurs passions, les autres de la nature. Le découragement menace le chef et la sécheresse va tuer la récolte. Mais les eaux de la grâce jaillissent; tous se mettent au travail, dérivent la rivière, irriguent les champs à l'agonie. Les mots ne peuvent traduire le lyrisme cosmique de ces dernières scènes, la joie des défricheurs, la course triomphale de l'eau. Il existe deux sortes de metteurs en scène : ceux dont les images élargissent l'écran et ceux qui le rapetissent. Ceux-ci, ils peuvent gâcher des millions, ils ne combleront jamais leur projection; ceux-là, il leur suffit d'un brin d'herbe, d'un filet d'eau, pour que la surface d'un rectangle devienne infinie et renferme toute la terre. King Vidor est de leur race, les surpasse tous peut-être.

***

La production française n'a pas fait cette année trop mauvaise figure; elle nous offre plusieurs œuvres fort intéressantes; c'est miracle si l'on considère la désorganisation industrielle et financière qui règne, l'absence totale de vues générales et de direction. Des débutants, ou presque, Billon (*La Maison dans la dune*), E. Gréville (*Remous*), ont donné plus que des promesses. La mort de Jean Vigo, auteur ambitieux et diffi-

cile, nous prive d'une personnalité curieuse; certains passages du *Chaland qui passe* témoignent de la classe à laquelle il pouvait prétendre. Un ouvrage aux visées modestes, tel que *Adémaï aviateur*, a de la bonne humeur et de la santé, nous change heureusement des bas vaudevilles à couchages. Marcel L'Herbier a parfaitement réussi l'adaptation du *Bonheur*; voici une transposition d'œuvre théâtrale réalisée avec beaucoup d'intelligence et d'agrément. Les *Nuits moscovites*, de Granowski, sont solidement charpentées, adroitement et mélodramatiquement agencées; elles veulent, par tous les moyens, atteindre un très large public, et elles ne manquent pas leur but. La *Séparation des races*, de Kirsanoff et *Maternité*, de Jean Choux, se rattachent à la technique du muet et contiennent des beautés de premier ordre. *Itto*, de J. Benoît-Lévy, à côté de naïvetés et de scènes d'une sensibilité facile, nous offre un document excellent de la pénétration des Français au Maroc et quelques visages de héros indigènes d'une sauvage grandeur. Sur un scénario de Carlo Rim, M. Tourneur a réalisé une très amusante et patibulaire étude romancée des gangsters du Vieux-Port, *Justin de Marseille*, qui se situerait, pour fixer grossièrement les idées, entre *The Bowery*, cette série de pittoresques croquis des faubourgs de New-York et l'*Opéra de Quat'sous*; du premier il a le grouillement; de l'autre, la macabre et goguenarde férocité. Si le *Dernier Milliardaire*, de René Clair, a rencontré de la résistance, il faut en accuser, en partie, le moment extrêmement défavorable de la sortie du film, bouffonnerie fondée sur un chassé-croisé d'assassinats, à une époque où l'assassinat royal ne pouvait faire rire personne. Jacques Feyder, cette saison, n'a pas, comme l'année dernière avec le *Grand Jeu*, tenté des explorations et des innovations techniques, procédé à des sondages hardis dans le domaine mystérieux du son et de la parole enregistrée; il n'a joué sa chance que sur la matière même et sur la substance intime de l'œuvre. Une tragédie nue de l'âme et de l'inconscient, un sentiment obscur de maternité déçue, une femme qui a raté sa vie profonde d'amoureuse et se rattrape sans s'en rendre compte, voilà le thème de *Pension Mimosas*. Cette bande, qui frôle constamment le théâtre psychologique, demeure toujours visuelle. Sa beauté,

si l'on néglige la perfection de l'accessoire qui suffirait à un ouvrage de valeur courante, réside dans la façon dont la camera a fouillé le visage et l'essence intime de l'héroïne; rien ne nous échappe des mobiles qu'elle ignore elle-même; ce personnage est une magnifique création.

Julien Duvivier, conteur-né, plus narrateur que poète, a appliqué ses dons d'artisan et sa maîtrise à *Maria Chapdelaine*, où les beaux paysages canadiens, qui ne font pas décor, s'insèrent exactement dans l'action sans tirer à eux la vedette, sans pencher vers le documentaire et s'immobiliser devant l'œil pour leur propre compte; c'est un beau film, un peu lent parfois et chargé à l'excès, peut-être, d'émotions vertueuses et de bons sentiments. Pour *Golgotha*, vaste fresque plus politique qu'évangélique, où la mystique est délibérément sacrifiée aux tableaux de foule et le retentissement de Jésus sur les hommes à Jésus lui-même, J. Duvivier a accompli son dessein s'il ne voulait que brosser une peinture historique. Elle est souvent admirable; mais nous ne pouvons, malgré nous, nous empêcher de demander plus.

Devant et contre ces ouvriers du cinéma, Clair, Feyder, Jean Choux, venus du muet et fidèles à une esthétique visuelle où ils s'efforcent d'amalgamer le parlant, se dresse Pagnol, formé par le théâtre. C'est un garçon sympathique, vivant, tumultueux, hardi. Il inspire, même à ceux qui ne partagent pas ses opinions, une amitié de contradiction. Il a eu le courage, après de retentissants succès de théâtre, de se jeter dans l'aventure du cinéma. Et non pas en théoricien, mais en réalisateur qui court tous les périls, qui assume toutes les responsabilités. *Angèle*, qu'il a adaptée à l'écran, d'après *Un de Baumugnes*, de Jean Giono, est une bande honnête, émouvante. Plus habile à manier les répliques et les visages que les éléments, négligeant le côté lyrique, géorgique de l'œuvre de Giono, il l'a poussée vers la comédie réaliste mêlée de drame et il a composé des scènes excellentes. *Toni*, d'une inspiration parallèle et tourné sous son égide par Renoir, présente les mêmes qualités, mais dans une atmosphère plus cinématographique. Son souci de vérité, de simplicité, de scrupule touche vivement. Ce serait une bien paradoxale victoire pour Pagnol, éditeur de la bande, que de nous con-

duire vers un style français, méridional vaudrait-il mieux dire, de cinéma pur, si j'ose employer ce terme un peu galvaudé.

Enfin Abel Gance, ces jours-ci, vient de sortir une version sonorisée de son *Napoléon* qui est, à la vérité, une œuvre originale sur un thème ancien, avec des montages inédits de fragments d'autrefois. Ce créateur sublime et désordonné, qu'anime le démon de l'invention visuelle et sonore, cet orateur et ce rhétoricien des images, on l'avait, depuis des mois, ravalé à des besognes un peu tièdes pour sa chaleur, un peu terre à terre pour son éloquence. Il se rattrape aujourd'hui; et si son outrance choque parfois ma lucidité, je ne résiste pas à la contagion, je me laisse emporter par ce torrent, je m'abandonne instinctivement, passionnément à un plaisir que mon sens critique ne m'accorderait pas toujours.

***

Toute la question, en France aussi bien qu'ailleurs, se ramène principalement à savoir comment sera fixée la part du dialogue. Trop abondant ou trop brillant, il tue l'image et l'on supporte mal la continuité d'une double expression, verbale et visuelle. Trop rare, il prend une valeur mystérieuse et prophétique hors de proportion avec ce qu'il exprime, comme on le voit dans *Maternité*. En fait, tout le monde tâtonne. Feyder a passé du *Grand Jeu*, fort taciturne, à *Pension Mimosas*, chargée de texte. King Vidor de *Street Scene*, très bavard, au silencieux *Notre pain quotidien*. L'avenir décidera et les hommes venus des directions les plus opposées, après avoir buté aux mêmes obstacles, avoir poli leurs angles aux mêmes pierres, un René Clair et un Pagnol, aboutiront peut-être à des solutions peu différentes, finiront par se rencontrer à quelque halte imprévue que la force des choses leur imposera. Si, toutefois, la couleur et le relief n'ont pas, avant peu, brouillé les données du problème, ne nous ont pas placés devant de nouvelles incertitudes, n'ont pas refoulé dans les ténèbres des difficultés dont nous garderons à peine le souvenir. Car, au fond, et surtout au cinéma, on ne résout jamais rien; on élimine.

ALEXANDRE ARNOUX

L'ART ITALIEN A PARIS

Je ne sais ce que représente au juste l'art italien pour les jeunes gens d'aujourd'hui, mais je sais bien que, pour moi, il est le monde visuel où s'est formée ma sensibilité. Avant même d'avoir traversé les Alpes, j'abandonnais les traités scientifiques que je devais étudier pour me plonger avec ravissement dans l'*Histoire de la Renaissance* de Müntz — ce qui témoigne de la faculté d'imagination de la jeunesse, car ces trois volumes, quoique pleins de renseignements de toute sorte, sont en fait extrêmement arides et ennuyeux à lire. Toujours est-il que, du livre de ce bibliothécaire scrupuleux mais bien dépourvu de goût et capable de passer les yeux fermés devant la grâce la plus exquise, naissaient pour moi des visions divines. J'allais, le dimanche, préciser devant les tableaux et les sculptures du Louvre, devant les moulages et les copies de l'École des Beaux-Arts, les images imparfaites qu'éveillaient une plume sèche et des illustrations médiocres, construisant lentement mon « île des bienheureux ». Quand, un jour, je passai le col du Simplon voilé de nuages pour descendre dans la lumière du lac Majeur, en route vers Milan, Vérone et Venise, il me sembla pénétrer dans un monde de poésie dont les mystères entrevus m'allaient être véritablement dévoilés. Pendant beaucoup d'années je suis allé chaque automne en Italie, découvrant des villes, des œuvres nouvelles, et je me suis, peu à peu, si bien imprégné de sa civilisation et de son art que cet art m'est devenu un de ces domaines si précieux au cœur, où tout est plus beau que dans la réalité

et qui servent contre elle de refuge — tout comme les comédies de Shakespeare ou certains dialogues de Platon. Si, depuis, j'ai davantage analysé et classé mes sensations, si j'ai aimé d'autres arts, trouvé d'autres secours, celui-là n'a rien perdu de sa vertu. J'imagine que certains de mes contemporains sont dans le même cas, et qu'ils éprouvent la même émotion à voir rassemblés à Paris pour plusieurs semaines quelques-uns des plus illustres et des plus émouvants chefs-d'œuvre de l'art italien.

Émotion si vive et si profonde qu'on préférerait n'en point parler. Mais comment sans ingratitude taire une pareille dette de reconnaissance? Et, laissant place à la seule raison, comment ne pas avouer que presque tout ce qu'on admire dans l'art occidental, depuis la fin du XIVe siècle, a vécu et vit encore (parfois sans le savoir) de l'art qu'ont bâti de leurs génies successifs la plus étonnante variété d'architectes, de sculpteurs et de peintres que le monde ait connue? Certes, au Moyen âge, avant même, cette floraison unique — et, en dépit de tous les historiens, inexplicable, — l'Occident devait infiniment à l'Italie puisque c'est Rome qui a servi d'intermédiaire entre la Grèce, l'Orient et nous. Mais il y a eu, du XIIe au XIVe siècle un courant assez fort en sens inverse : avec une bonne grâce charmante, les organisateurs italiens de l'exposition ont tenu à nous le rappeler en envoyant au Petit Palais l'admirable *Vierge* en ivoire de la Cathédrale de Pise et cette *Annonciation* de Carrare sculptée par Nino Pisano, dans laquelle les draperies, le sourire de l'Ange semblent sortir des pages d'un livre d'heures français. Passé le milieu du XIVe siècle, au contraire, quel qu'ait pu être à certains moments l'apport septentrional (n'oublions ni Van Eyck, ni Roger, ni d'autres), c'est vraiment en Italie que s'est élaboré l'édifice artistique où chacun des pays occidentaux allait plus tard trouver sa demeure : cela est à tel point évident pour la France qu'il n'est pas besoin d'insister, évident aussi pour la Flandre de Rubens; mais nous savons également que de grands artistes qui peuvent au premier abord paraître n'y pas rentrer — un Dürer, un Rembrandt, un Velasquez par exemple, — ne seraient pas ce qu'ils sont sans l'Italie. En tête du catalogue de l'Exposition de Londres, Roger Fry écrivait que, devant

une peinture de Giorgione, il lui semblait, à lui homme du nord, se trouver au centre même du monde spirituel européen; sans nous attarder à le suivre dans le développement de sa pensée, nous sentons ce qu'il a voulu dire. Peut-être un esprit de formation française choisirait-il aussi bien l'œuvre d'un autre peintre; encore est-ce affaire de tempérament plutôt que de climat; sincère avec lui-même, il devrait choisir en tout cas un ouvrage de la Renaissance italienne.

Pour décrire le chemin qui mène à ce « centre spirituel », celui qui en repart vers l'avenir, il faudrait plus d'espace que n'en offrent ces pages de revue. Au reste, l'exposition du Petit Palais contient un si grand nombre de choses admirables que celui qui les aime d'un véritable amour ne sait trop par où en aborder l'examen. Refaire une brève histoire de l'art italien? C'est assez présomptueux et sans doute inutile. Tirer, comme on peut le faire, une leçon pour l'artiste, leçon esthétique, leçon morale? un enseignement sur la culture de l'Europe? Mieux vaut se promener simplement à son plaisir, en passant d'une salle à l'autre, comme on passe d'un livre à un autre livre, également aimé, certain qu'en l'ouvrant une fois de plus on y découvrira une page qu'on ne connaissait pas, une beauté qui avait échappé jusque-là, une signification, une correspondance qu'on n'avait pas encore perçues. C'est ce parti, le plus modeste, qui paraît le mieux convenir devant une assemblée si riche de sens, et si chargée d'émotion. Tâchons d'écouter les maîtres d'autrefois plutôt que de les faire servir à une théorie ou à un système. Cette promenade, au milieu d'eux, nécessairement beaucoup trop brève, fera l'objet d'un prochain article. Jetons en attendant un coup d'œil d'ensemble sur les ouvrages du XIIIe au XVIIIe siècle que l'État et la Ville de Paris, grâce à la générosité du chef du Gouvernement italien, ont réunis pour nous au Petit Palais.

Le reste, les œuvres du XIXe et du XXe siècle, il faut aller les voir au Musée du Jeu de Paume, où les a groupées M. André Dézarrois. C'est un domaine que nous n'aborderons pas aujourd'hui; l'intérêt qu'il présente est en effet d'un autre ordre. Ce qu'on nous montre aux Champs-Élysées fait déjà partie du patrimoine commun de l'humanité; ce qu'on nous montre aux Tuileries n'appartient

encore qu'à l'Italie, comme notre art contemporain nous appartient; l'avenir lui donnera sa place dans les valeurs universelles. L'art moderne italien est fort mal connu ici; tous ceux qui sont curieux de l'âme de notre temps voudront saisir l'occasion qui leur est offerte de comprendre comment un grand peuple, à un moment important de son histoire, cherche à s'exprimer dans les arts plastiques : voyage de découverte, bien excitant pour l'esprit, puisqu'il nous conduit, à travers un passé récent, jusqu'à ce qui chaque jour se transforme et se crée au contact de la vie.

Pour l'instant, demeurons dans le passé. Quand, à la suite des démarches faites à Rome par M. de Jouvenel, Raymond Escholier formula le programme de l'exposition qu'on le chargeait d'organiser et au service de laquelle il a mis, avec le succès qu'on peut voir, toute son intelligence et toute son énergie, ce programme pouvait apparaître comme une pure chimère, un de ces songes en l'air que les premiers contacts avec le réel font aussitôt évanouir. Comment obtiendrait-on que les ouvrages les plus précieux de la peinture et de la sculpture quittent les lieux où ils sont attachés — galeries, cathédrales, églises de grandes villes ou de villages dont, dans bien des cas, ils n'étaient jamais sortis, — et viennent à Paris de toutes les parties de la Péninsule? Mais c'est un vers de Virgile qui promet à ceux qui osent l'amitié de la Fortune, et il est naturel que le poète des origines de Rome soit prophète en son pays. Un mot d'en haut a suffi pour que s'ouvrent les portes les plus hermétiquement fermées. Ce n'est pas à dire que la tâche du président du Comité exécutif italien, M. Ugo Ojetti, ait toujours été facile; mais, presque partout, il a obtenu ce qu'il demandait. Aidé de M. Poggi, surintendant des Beaux-Arts de Toscane, de M. Tarchiani, directeur des musées de Florence, du comte Gamba, de M. de Marinis (à qui est dû le choix des manuscrits et des livres), il a composé un ensemble de plus de trois cents œuvres dont il faut bien dire, quoique le mot trop usé ait perdu sa force, qu'il est d'une beauté inouïe.

L'Allemagne, l'Angleterre, l'Autriche, la Belgique, l'Espagne, les États-Unis, la Hongrie, l'Irlande, les Pays-Bas, le Portugal, la Turquie, l'U. R. S. S. ont envoyé des tableaux

et des dessins, tous du premier ordre; les musées et collections de France également; enfin le Louvre. Quelques personnes se plaignent qu'on ait fait trop d'emprunts à notre grand musée national; je ne partage pas leur avis. Le nombre des ouvrages enlevés au Louvre n'est pas si grand, mais leur qualité est éclatante; ce sont soit des tableaux et des sculptures dont l'équivalent n'existe pas ailleurs — où trouver des Léonard, des Corrège comme les nôtres, où un frère de l'*Esclave mourant* de Michel-Ange? — soit des œuvres qu'il était d'un intérêt particulier de rapprocher d'autres œuvres de tel maître ou de telle école de façon à donner d'eux une image suffisamment complète. Il y a d'ailleurs au déplacement momentané des toiles du Louvre un grand avantage; nous les voyons à une autre place que leur place accoutumée, ce qui est déjà beaucoup car nous les voyons ainsi différemment, et — il faut l'avouer — nous les voyons mieux, ce qui est encore plus important. Je suis de ceux qui tiennent le sombre Salon Carré et la Grande Galerie, avec son jour inégal et sa désespérante longueur, pour deux des endroits du monde les moins favorables à la peinture; je crois que bien des visiteurs qui trouveront à l'Exposition dans une autre lumière, sur un autre fond, la *Sainte Anne* de Vinci, le *Concert* de Giorgione, la *Mise au tombeau* de Titien ou le *Paradis* de Tintoret, pour ne citer que ces exemples, y découvriront des beautés inconnues et qu'ils regretteront comme moi de les voir bientôt rentrer dans l'atmosphère mélancolique où ils sont condamnés à vivre.

Les organisateurs ont tiré un excellent parti du Petit Palais, qui n'est pas non plus un édifice parfaitement adapté à sa destination. Nous sommes accueillis à l'entrée par une Muse romaine, par Jules César, par Auguste et la Louve de bronze. Les sculptures occupent les deux vastes galeries en façade dont on a dissimulé les voûtes trop élevées et trop surchargées d'ornements sous un velum blanc : un buste à demi byzantin du temps de Frédéric II de Hohenstaufen, provenant de Capoue, et l'effigie majestueuse de Charles d'Anjou par Arnolfo di Cambio, conservée au Capitole, qui est taillée dans le marbre d'une corniche antique dont les moulures apparaissent encore au revers, servent en quelque sorte de

transition entre l'Italie ancienne et celle de Renaissance dont l'esprit se relie au sien : l'Italie du génial Donatello — dont on n'a pas craint d'apporter, avec des bronzes moins grands mais non moins beaux, le pathétique *Saint Jean* de marbre des Martelli et le monumental *Saint Louis de Toulouse* de Santa Croce, — l'Italie de Michel-Ange et celle du Bernin. Au bout des galeries de sculpture, dans les deux rotondes, les tapisseries, les tissus, les petits bronzes, les médailles, l'étincellement des bijoux, des pierres dures et des cristaux montés en or émaillé et serti de pierres, les majoliques aux puissantes couleurs, mères de toute la faïence occidentale, les porcelaines des Médicis, les premières qu'on ait faites en Europe. Des pièces sobres et claires, prenant jour par de hautes fenêtres sur la verdure des Champs-Élysées, abritent la peinture religieuse du XIIIe siècle au début du XIVe : les primitifs de Toscane, encore romans, Cimabue, Giotto (dont le divin Christ en croix a quitté la chapelle de Padoue pour la première fois), Duccio et les poètes de Sienne, l'Angelico. Dans les autres salles, les œuvres de tous les meilleurs peintres d'Italie se suivent dans un ordre mi-chronologique, mi-géographique; je veux dire que tout en observant la succession des siècles, on les a groupés le mieux possible par familles : florentins, ombriens, lombards, ferrarais, bolonais, vénitiens. Nous arrivons ainsi à une « Tribune » drapée de velours cramoisi où voisinent tant d'œuvres admirables, depuis Léonard et Raphaël, jusqu'à Michel-Ange, Titien et Corrège, qu'on en demeure presque accablé : elles mettent la sensibilité à une trop dure épreuve. Au delà, une salle pour Tintoret (il y a là la *Cène* si violemment passionnée de San Polo); puis le renouveau de la peinture au XVIIe siècle avec, d'une part les Carrache, le Dominiquin, le Guide, le Guerchin, de l'autre le Caravage, dont on peut admirer en pleine lumière, comme on ne saurait le faire à Rome, les deux toiles extraordinaires de Sainte-Marie-du-Peuple. Enfin le tour s'achève sur le feu d'artifice de la Venise du XVIIIe siècle, Canaletto, Tiepolo, Guardi, et cette partie n'est pas inférieure au reste.

Au rez-de-chaussée, dans une des salles abritées du soleil, une admirable collection de dessins et de gravures à l'arran-

gement desquelles a présidé M. Gilles de la Tourette, assisté de M. Frits Lugt.

Sauf les cadres du Louvre et quelques autres, aucune des œuvres exposées n'a été vue à Paris; jamais elles n'ont été vues les unes auprès des autres. Dans un article qui suivra celui-ci, nous en ferons une revue rapide, fixant au passage nos sentiments et nos pensées. Par les indications qui précèdent, on peut prévoir que ce que j'en écrirai restera bien en-deçà de ce qu'il faudrait dire. Chacun, ou presque, des morceaux de ce trésor magiquement assemblé suffit à nous faire longtemps rêver, à combler quelque aspiration secrète de notre esprit ou de notre cœur. Il faut le visiter, le visiter souvent, et jouir du merveilleux et fugitif asile qui nous a été préparé. Comme l'écrit avec force Paul Valéry dans le préambule du catalogue : « Voici, dans un moment critique de toutes les choses humaines, cependant que les peuples s'arment et que le souci universel paralyse la vie et trouble ses échanges, qu'un trésor des plus rares beautés que l'art du peintre et celui du sculpteur aient jamais créées s'assemble, et nous propose un instant de pure jouissance alcyonienne et de contemplation délicieuse ».

PAUL ALFASSA

(*A suivre.*)

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

M. Giono, sur son plateau virgilien de la Durance, est hanté par un génie épique. Le paysage y est pour quelque chose. De Manosque, que M. Giono habite, on voit vers le nord comme vers l'ouest, les hautes solitudes du Luberon; au delà, celles de Vaucluse; plus loin encore, le Ventoux et la montagne de Lure; et derrière ces écrans, il y en a d'autres, à l'infini. Du côté de l'est, s'ouvre comme un gouffre clair la large vallée de la Durance. Au delà, c'est un plateau de galets cimentés, témoins anciens de la rivière. Ce plateau, planté d'amandiers, et qu'on transformait cette année en champs de blé, fait sur les fonds de montagne une plate-forme noire, rigoureusement horizontale. Quand on l'a traversée, on trouve une seconde dépression, une plaine en creux où coule le Verdon, à peine échappé de ses gorges sauvages; et au delà de cette plaine s'élèvent, comme un immense mur, les montagnes calcaires où ces gorges ont été creusées, et qui sont parmi les plus belles et les plus sauvages de France. Quelquefois on s'y glisse le long de lits étroits; quelquefois au contraire, on y traverse des landes absolument solitaires, comme le plan de Canjuers, où le vent siffle sur l'herbe rase. Dans l'étendue infinie se dessine une seule grange, qui est vide. Ce ne sont pas encore les grands pics alpestres. C'est la montagne méditerranéenne, blanche et jaune sous un ciel bleu, tantôt ébréchée, sculptée, opposant ses hautes parois, crevassées de torrents; tantôt découvrant par delà ses remparts des vallées, des prés, de petites villes antiques, des sanctuaires, des maquis au sol roux, des chênes bas, et des champs de lavande.

Je ne crois pas que M. Giono ait jamais, dans ses romans, observé envers la géographie de son pays une très exacte fidélité. Il a bien plutôt façonné un royaume de sa fantaisie, en empruntant, il est vrai, quelques noms au voisinage, Oraison, Aiguines, Sisteron, mais en disposant à sa guise fleuves, plateaux et villes. On serait dupe en essayant de suivre ses romans sur la carte. Mais si ce n'est pas là la Haute-Provence, ce pays inventé en a pourtant l'atmosphère, la lumière, les formes de terrain, le manteau de plantes, la lumière, les déserts, les troupeaux. C'est un pays imaginaire, tout pareil au pays réel, avec quelque chose de plus tragique, de plus primitif, de plus grand, qui est le signe même de l'épopée.

Un jour, M. Giono s'est diverti à nous montrer comment naissait une Odyssée. Ce livre, qui peut sembler un jeu, trahit au contraire un trait permanent de son esprit. Que de fois n'a-t-on pas vu au cours d'un de ses récits, s'esquisser, dans ce cadre de plateau, une épopée rustique. Nous avons vu, dans des pages vraiment admirables, un des plus sauvages clients de M. Giono, retrouver en même temps que les sentiments humains, la charrue et le foyer; un monde nouveau naissait sur la lande, comme à l'aube des temps. Une autre fois, c'était le piétinement des troupeaux en marche, troupeaux de moutons, troupeaux humains. Les grands thèmes humains viennent naturellement chanter dans son œuvre, comme les grandes lois du monde prennent figure dans le vent et dans le fleuve.

Ce qu'il a essayé de capter cette fois, c'est peut-être ce qu'il y a de plus mystérieux et de plus beau dans toute l'histoire de l'humanité. Par quelle étrange aventure l'homme des cavernes un jour, franchissant le degré de la séparation définitive entre le monde animal et le monde humain, s'est-il avisé de donner un sens mystique à la vie et à la mort? Quelle est cette inquiétude dont il a été tourmenté devant un univers posé tout à coup devant lui comme une énigme? Quel est cet appétit douloureux de bonheur, ce rêve d'une joie hors de sa portée, cette mélancolie insatisfaite?

Imaginez que le même phénomène se reproduise aujourd'hui, que sur ce grand plateau de cailloutis où vivent six familles éparses, jusque-là animalement attachées à la terre,

naisse, comme une vague aurore, ce désir de quelque chose de plus, ce trouble, cette soif inconsciente de la parole de Dieu. Cet éveil dans l'âme humaine, d'une âme plus humaine encore, ce progrès nouveau ajouté à la chaîne infinie des évolutions, quoi de plus solennel? Quel plus grand et plus pathétique événement à décrire?

C'est ce que nous croyons voir dans les cent premières pages de *Que ma joie demeure*[1]. Un des six paysans du plateau, Jourdan, a été touché plus que les autres de cette inquiétude qui est comme l'apparition d'un sens nouveau. Il y pense, pendant une nuit si belle qu'elle semble prédestinée, et tandis qu'il laboure. Il pense aussi que le miracle, par où cette inquiétude sera enfin comblée, ne peut se faire que par l'intermédiaire d'un Messie, les Arabes diraient d'un Mahdi... Il sent qu'un Homme doit venir, et qu'il viendra cette nuit.

Il vient en effet : c'est un acrobate qui a travaillé dans un cirque, et qu'il emmène chez lui. Le trait le plus remarquable peut-être du livre, c'est que cette histoire, qui est celle d'une Révélation, est en même temps une histoire de pauvres gens, qui pensent fort simplement, parlent plus simplement encore. Le surnaturel illumine, sans qu'ils le remarquent, la trame de la vie la plus commune.

C'est d'ailleurs ici que la difficulté commençait pour l'auteur : cette « bonne nouvelle » que l'acrobate vient apporter au monde, cet évangile, il faut l'écrire. Je suis bien obligé de convenir qu'à partir de ce point, M. Giono est moins brillant. Passe encore pour la première partie de la doctrine : c'est la communion avec la nature. Elle a inspiré à l'auteur quelques très belles pages. La nuit de printemps dans la forêt, quand tous les bourgeons brillent et éclatent, est un des morceaux les plus frémissants qu'on puisse lire. Mais de ce panthéisme, nous en venons à une morale. Ce qu'il faut rompre, pour libérer la joie, c'est cette triste enveloppe de cupidité et d'égoïsme qui emprisonne le cœur humain. L'acrobate apprend à Jourdan la vertu des actes gratuits. C'est tout un système de rééducation, qui commence par le sacrifice d'un peu de terre à blé, pour des aubépines, des narcisses et des pervenches. Puis vient le sacrifice d'un sac de blé pour nourrir les oiseaux

1. Grasset.

pendant l'hiver. Petit à petit, nous en viendrons à l'entr'aide, à la mise en commun des fruits de la terre, à la création d'une petite société désintéressée, à la joie fraternelle.

Un personnage symbolise ce retour à la nature. C'est un cerf, avec qui l'acrobate a travaillé autrefois dans le cirque, et qu'il rachète avec l'argent de Jourdan. Désormais ce cerf appartiendra à tous, sans appartenir à personne. Il vit libre dans la forêt voisine. L'expédition pour laquelle on va lui chercher des biches est une scène de chasse savoureuse. Bientôt la harde et les faons galopent sur le plateau. Va-t-il naître une Arcadie, où les cœurs seront paisibles et fraternels?

Seule une force aussi puissante que la nature elle-même, peut rompre ces liens heureux qu'elle noue. Et cette force-là ne peut être que celle qui distrait et qui crée à la fois, celle qui exalte l'égoïsme tout en le sacrifiant, celle qui, antagoniste de la paix, pousse à la fois au combat et à l'amour. Deux femmes s'éprennent du Messie, je veux dire de l'acrobate. Il cède à l'une, l'autre se tue d'un coup de fusil dans la bouche. Aussitôt, par le maléfice du meurtre, l'égoïsme renaît; toute la moisson de charité est perdue; l'homme se retrouve triste et étranger en face de la nature. Le rédempteur vaincu s'en va. Mais comme M. Giono a voulu pour lui une belle fin, ce Prométhée qui a voulu en vain le bien des hommes est cloué par un éclair.

***

Que madame Simone, après avoir conquis la renommée à la scène, et y avoir montré tant d'intelligence et de puissance pathétique, entreprenne d'écrire des romans, c'est assez pour éveiller la curiosité et la sympathie[1]. Que l'habitude de la scène se fasse encore sentir quand elle écrit, c'est trop évident, et il est trop facile de reconnaître cette influence. Elle est extraordinairement visible dans les descriptions, qui sont moins un tableau qu'une mise en scène. Les personnages semblent des acteurs, à qui on montre les attitudes et la diction. « Le dos au mur, la tête renversée, assise sur le coffret à bois, les mains collées aux joues, (Marion) ferme les yeux une seconde. » Et encore : « Il avance l'air crâneur, et son melon râpé... est

1. *Jours de colère* (Plon).

posé juste du biais qui convient... Sous le réverbère, il s'arrête pour rouler une cigarette; il s'applique, l'air soucieux, les doigts gourds et lents comme ceux d'un vieillard... A la hauteur de la bouche, il avait dressé son index, comme ceux qui veulent expliquer clairement un cas extraordinaire. » Voici comment doit s'asseoir Pillot, le maître d'hôtel du Pavillon Bleu : « La paupière craintive, l'homme ne se pose, les pans de son habit méticuleusement soulevés, qu'au bord du siège qu'on lui désigne. Le chapeau renversé s'appuie cérémonieusement à l'extrémité du genou droit, mais, sur le genou gauche, s'étale une main travailleuse, courte, gercée, le médius alourdi d'un gros anneau d'or. » Quelle fortune pour un illustrateur que ces indications à la fois traditionnelles et intelligentes! Quelle fortune aussi pour un cinéaste! Tout son travail est fait. Ce roman est un scénario.

A vrai dire, l'intérêt n'est pas dans le style. Ce qui nous pique, c'est la curiosité de savoir comment madame Simone entend le roman. Évidemment comme une libre invention, où rien ne la gêne pour combiner le pittoresque et le pathétique et pour agencer des scènes, qu'elle traitera avec une singulière entente de l'effet. — Une villa à Saint-Cloud. On frappe en vain à la porte, on sonne avec colère; silence dans la maison pleine de monde. L'importun s'en va enfin. C'est un fils déchu, râpé, déjà mûr, qui fait des scènes pour extorquer de l'argent. Bientôt nous connaissons toute la famille. La mère malade : pommettes cireuses, teint de recluse au blanc gras, bouche grave, mains minuscules tordues par la goutte; des yeux jaspés, étonnants dans ce visage pur; vêtue de soie noire démodée; destinée à mourir à l'avant-dernier acte. On la nomme familièrement Isette. D'un premier mari, un M. de Lignemare, un misérable qui l'a trompée et ruinée, et dont elle aime toujours la mémoire, elle a eu deux enfants : Léo le déclassé, et Marion, l'héroïne du livre, caractère viril qui va être la proie de l'amour. La haine de Vénus punit les femmes supérieures. C'est la justice dramatique.

En secondes noces, Isette a épousé le violoniste Orowitz, qui, devenu sourd, s'est fait photographe, toujours vêtu de blanc, malgré l'hiver; une lavallière de soie crème et des mules de cuir pourpre. « Il dormait dans un grand fauteuil, la tête

soutenue par un coussin, le visage rose, les cils roses, les cheveux floconneux et vermeils, et souriait tel un enfant qui fait un rêve gai alors que la tempête secoue sa barque. »

De ce second mariage, Isette a pareillement une fille et un fils : Gilberte, une grande rousse, d'une admirable beauté; Bob, qui est encore un enfant. — Nous avons vu que la maisonnée était pauvre; mais Marion, qui en est l'âme, vient de découvrir un procédé d'agrandissement photographique des fibres de bouleau. Je donne l'invention pour ce qu'elle vaut; mais elle a beaucoup plu à des marchands de papiers peints, qui lui font un contrat magnifique. La famille sort de la gêne, juste au moment où le livre commence, le soir de Noël.

Quelle funeste idée pousse Marion à sortir ce soir-là? Il neige. Elle se réfugie dans une baraque foraine sur la petite place qui est au bas de Saint-Cloud, et elle est reconduite à sa porte par un très beau Saint-Cyrien, qui s'appelle le comte de Liaucourt. C'en est fait, et elle l'aimera toujours. Le destin lui rend d'un coup toutes les joies dont il l'a frustrée. « Marion a vaincu l'infortune, Marion reçoit l'amour en partage. Et quel amour! Noble, bleu, fidèle, et qui parle du fond de l'enfance. »

Cependant, madame Simone a marqué ce Liaucourt de quelques signes auxquels un spectateur averti ne saurait se tromper : des lèvres gercées, de vilaines mains, et une façon tout à fait vulgaire de se gonfler les joues de pralines. Et, en effet, dès le lendemain, il est démasqué. Il ne s'appelle pas Robert de Liaucourt, il s'appelle Fred Pillot, et il est le fils d'un maître d'hôtel du Pavillon Bleu. Il n'est pas Saint-Cyrien, il est élève aux Arts décoratifs. Mais autrefois à La Bourboule, il a été le camarade des petits Orowitz, que son père servait. Et aujourd'hui, malgré son imposture, le bon Orowitz l'engage comme aide photographe.

Quel combat dans le cœur de Marion! Elle avait rêvé d'un prince charmant, et elle a été séduite par un don Juan à l'eau de vaisselle! Elle le hait et elle l'aime, et elle se hait de l'aimer, et elle veut se venger de lui. Madame Simone a encore raffiné sur cette situation, par une invention nouvelle. Dans la soirée où il s'est fait passer pour Robert de Liancourt, Fred Pillot lui a dit : « Vous ressemblez à quelqu'un que j'ai

beaucoup aimé. » Et il lui a montré sa photographie, à elle Marion. Elle est restée stupéfaite et émerveillée. Nous savons maintenant que Fred, amoureux en effet de Marion adolescente, avait pris cette photographie à La Bourboule. Sous la neige, dans la nuit, il n'a plus reconnu celle qu'il avait aimée. Mais c'est encore elle, et il va l'aimer de nouveau. — Encore un sujet de pièce, direz-vous. Peut-être; mais ce que madame Simone a très bien vu, c'est que le roman seul permettait de nouer ensemble toutes ces complications, dont l'écheveau s'embrouillait sur la scène. Ce n'est guère que dans un livre qu'on peut montrer à la fois une famille divisée, un frère taré, un imposteur aimé et haï, et qui aime, et qui est reçu dans la maison, et tout ce que nous allons voir encore, la rivalité de deux sœurs, un enlèvement, un mariage, un avortement, une vengeance, deux morts, un départ et le réarrangement final. Après les étroites conditions de la scène, le roman, qui souffre tout, s'est ouvert devant madame Simone comme une vaste plaine. Elle a peuplé cet espace d'autant d'incidents qu'il lui a plu. Elle a donné du champ à son imagination. C'est dans ce sens que l'art de la comédienne l'a menée à celui du conteur. Elle y est comme en villégiature.

Et voici ce qui advient. Tandis que Marion rêve à la vengeance qu'elle tirera de ce Fred Pillot, qui lui fait horreur et qu'elle adore en secret, voici que sa demi-sœur Gilberte s'éprend de lui. Quand, dans un décor de forêt choisi à cette intention, elle a signifié à Fred un exil éternel, Fred a une vengeance facile en enlevant Gilberte. Après quoi, il faut bien permettre qu'il épouse cette belle fille, folle de lui. Marion est donc devenue la belle-sœur de l'homme qu'elle exècre en le désirant. Mais lui-même n'a voulu Gilberte que par dépit; il la rend malheureuse; il aime Marion, et il la convoite jusqu'auprès du lit de mort de madame Orowitz.

Ah! comme Marion croit haïr ce détestable Fred! Elle le persécute de cent façons. On l'a logé dans la maison de Saint-Cloud, qu'on a quittée. On va l'en chasser en vendant la maison. Gilberte est enceinte. On la persuadera de détruire ce témoignage, ce germe, cette preuve d'un amour odieux. Mais que cette fureur est vaine! En allant à Saint-Cloud faire l'inventaire de la maison, Marion y trouve son beau-frère encore cou-

ché. Elle tombe dans ses bras. C'est juste le moment où Gilberte, sortant des mains d'un radiologue infâme, meurt à l'hôpital. Après ce coup de théâtre, Fred n'a plus qu'à disparaître. Madame Simone regroupe les débris de la famille autour du frère taré, converti pour la circonstance et changé en père.

***

M. Jean d'Esme rapporte de longs voyages un récit qui est un tableau très vivant de l'Afrique équatoriale [1]. Trois femmes, Mimi-Chenille, Basquita et Luciole, dont le nom dit assez la profession, arrivent à Port-Gentil. Deux colons, le père Rosiers et Jubert, montent à bord; Jubert engage, si je puis dire, Mimi pour quatre mois, aux conditions ordinaires, cinq mille francs par mois, nous dit-on. Ces contrats réguliers sont en usage à la colonie et parfaitement respectés. Rosiers engage pareillement Basquita. Nous ne les reverrons guère. Le roman est fait de l'aventure de Luciole.

Ou plutôt, il est fait du pays lui-même, du Gabon. Nous apprenons à connaître les formalités d'entrée, les rues de Port-Gentil, la caution qu'il faut déposer, l'hôtel Mastiguas, la montée par le fleuve jusqu'à Lambaréné, et là, la formidable nouba à l'hôtel Sivert au cours de laquelle Luciole, jusqu'ici sans preneur, est mise aux enchères. Scène de mœurs bien patriarcale, où cette charmante fille est adjugée pour sept mille francs par mois à Alain d'Orval, personnage héroïque, un aristo, un gars qui a du cran (je parle comme le roman), juste, hardi, énergique, impeccable, qui est entré par la fenêtre, et qui, pour ne pas tirer avantage de cette entrée tardive, a bu quatre bouteilles de champagne d'affilée, égalisant ses chances et celles de ses concurrents. Cet homme riche, civilisé, qui a la plus grosse exploitation de bois du Gabon, emmène Luciole, laquelle, ne sachant plus très bien ce qu'elle fait, lui donne une gifle. Alain d'Orval, en parfait gentleman, garde jusqu'au bout du contrat la femme qui l'a frappé, mais il ne la touche pas. Le trait est chevaleresque.

D'autant plus que pendant ce temps, Luciole s'est éprise d'Amour-du-bois, un jeune homme blond, un beau gosse,

1. *Fièvres* (Flammarion).

comme disent ces dames, qui s'est pris de passion pour le bois précieux. « Dans sa case, c'est plein de planchettes sur tous les meubles. Et il passe son temps à les regarder, à les caresser. C'est pour ça qu'on l'appelle : Amour-du-bois. Il travaille sur l'exploitation d'Orval. » Luciole, renonçant à tout bien-être, Amour-du-bois renonçant à un avenir certain, tous deux s'en vont fonder une exploitation dans la forêt. Ils vivent durement, courageusement, en donnant l'exemple de toutes les vertus.

Malheureusement, Amour-du-bois, pour se mettre en ménage avec Luciole, a renvoyé une Gabonaise vindicative, qui empoisonne Luciole. Une dernière scène nous montre Amour-du-bois et Gégène (le dernier possesseur de la Gabonaise) se hâtant jusqu'au village où celle-ci s'est retirée. Nous assistons à une grande scène de justice indigène, après quoi les deux blancs, munis d'un contre-poison, se hâtent vers Lambaréné. Ils trouvent Luciole morte.

La fable est un peu de style obligé. Le caractère d'Alain d'Orval est traité comme M. Farrère, dans ses romans maritimes, traite les ducs, pour lesquels il a du respect. Tout cela n'est pas sans artifice. Mais le tableau de la colonie est très vivant. On voit couler les apéritifs.

HENRY BIDOU

APRÈS
LES ÉLECTIONS MUNICIPALES

Le 5 et le 12 mai, la France a voté pour le renouvellement de ses conseils municipaux. La première impression qui se dégage de cette vaste mobilisation des citoyens vers les urnes, c'est le calme extrême dont le pays a témoigné. Les incidents sont rares, et sans gravité, quelques coups de poing et un coup de revolver : on aurait pu craindre bien davantage après les convulsions de l'année dernière.

Cependant, la lutte a été animée sur l'ensemble du territoire, et je ne pense pas qu'il y ait eu jamais autant de candidats en compétition. Ne parlons pas de Paris où les fantaisistes ont sévi plus que jamais, les panneaux gratuits sont une tentation trop vive pour que les déséquilibrés puissent y résister. Dans de toutes petites communes où, de mémoire d'homme, il n'y avait jamais eu qu'une liste, celle de la municipalité sortante, où la place des morts était occupée, au fur et à mesure des vacances, par leur fils, leur gendre ou leur neveu, on a vu cette fois s'affirmer un *contre-parti* comme disent nos paysans, on a imprimé des bulletins, on a fait des affiches!

A quoi tient cette floraison exceptionnelle de candidats? A la campagne les fonctions de maire n'ont rien de bien enviable. La satisfaction de ceindre l'écharpe ne doit guère durer plus de huit jours, et les mille servitudes, les mille ennuis que cette écharpe symbolise durent six ans. Six ans pendant lesquels il faudra marier les couples et arbitrer leurs disputes de ménage, six ans pendant lesquels l'électeur, comme Har-

pagon le faisait pour la cuisine, réclamera beaucoup de chemins pour peu d'argent, six ans pendant lesquels il faudra choisir entre la réfection du préau de l'école et la couverture de l'église, entre les foudres du curé et celles de l'instituteur, entre l'adduction d'eau potable et l'électrification des écarts. Six ans, enfin, tout au long desquels le maire, pris entre ses promesses électorales et les difficultés budgétaires auxquelles l'État et le Département n'apportent plus qu'au compte-gouttes le remède de leurs subventions, passera le plus clair de son temps à garnir les feuilles des déclarations de récoltes et de calamités publiques et à vérifier les cartes des étrangers. « Mieux vaut être cheval de fiacre à Paris, que maire ici! » me disait il y a bien longtemps le premier magistrat municipal d'une commune pyrénéenne, forgeron de son état et habile comme pas un à guérir les maux de dents.

La durée du mandat de six ans explique en parti l'âpreté des compétitions municipales de 1935. Si les haines familiales sont les plus profondes, les rivalités qui naissent dans un conseil municipal leur sont parfois comparables, la prolongation du mandat leur donne le temps de s'exaspérer, et tel malentendu qui aurait été aisément arbitré par l'élection au bout de quatre ans, s'envenime tant au bout de six qu'il fait naître une bataille. En effet, la plupart des luttes électorales de village sont des luttes de personnes, et les listes rivales ne prennent d'étiquettes politiques différentes que parce qu'il faut bien mettre un titre sur les affiches. Plaignons les préfets qui inscrivent un gain aux radicaux et une perte à l'U. R. D. ou vice versa, parce que la statistique du Ministère de l'Intérieur ne peut pas consacrer une colonne aux adjoints qui se sont fâchés avec leur maire!

Ces indispensables réserves une fois faites, essayons de voir, dans la poussière de résultats de nos 38 000 communes, si des lignes de force se dessinent comme dans la limaille de fer d'un champ magnétique.

L'impression générale est celle de la stabilité. Sauf dans les départements de la Seine et du Nord, où les socialistes et les communistes affirment avoir conquis la majorité, il ne doit pas y avoir de collège sénatorial dont l'orientation politique ait été profondément modifiée. Évidemment les journalistes

parisiens, dont toute la formation politique s'est faite sur le boulevard, seront vexés de voir que le pays est parfaitement indifférent à leurs articles, et M. Tardieu, qui ne croit plus aux majorités, sera de plus en plus tenté de chercher du côté des « minorités agissantes » le moyen de transformer la politique française. Il risquerait de trouver quelques déconvenues de ce côté-là, s'il s'y dirigeait autrement que par boutade : en effet, les résultats des élections parisiennes pourraient bien signifier que l'heure des ligues est passée. La majorité du conseil municipal reste modérée, mais le nombre des voix de gauche a sérieusement augmenté.

Dira-t-on que les élections municipales ont été antifascistes? Le terme a été employé souvent, mais il faut souligner son impropriété. Ce serait diminuer singulièrement le fascisme italien, système constructif dont on peut critiquer l'esprit, mais dont la grandeur est indéniable, que de le comparer à l'indigent programme de la plupart des ligues que le mécontentement public a fait éclore en France. Peut-être ces ligues trouveront-elles un jour le moyen de s'employer utilement, mais jusqu'ici les résultats qu'elles ont obtenus sont minces et il n'est pas certain que leur existence même n'ait pas contribué, par voie de réaction, au succès des communistes dans la banlieue parisienne.

Une autre tactique était possible : celle du rassemblement sur le Centre. Là où les modérés l'ont comprise et appliquée comme à Rouen, des municipalités de concentration ont été élues contre les extrémistes de droite et de gauche. Mais de tels exemples sont rares, en raison de la faiblesse que nous déplorions dans notre dernier article, des effectifs électoraux de l'Alliance Démocratique. Un bon nombre de villes passent des modérés aux radicaux et aux socialistes, tantôt séparés, tantôt ligués sur le plan strictement municipal, parfois liés par un véritable Cartel politique. Tel est notamment le cas de Bayonne, malgré une affaire qui a violemment ému Paris, mais que, sur les bords de l'Adour, on paraît avoir trop naturellement oubliée.

A la campagne, on pouvait craindre que les positions des partis ne fussent bousculées par l'entrée en lice du Front Paysan qui avait tant fait parler de lui dans une récente

élection législative. Il n'en a rien été et bien rares sont les communes rurales où des agrariens ont été élus. Néanmoins, le mécontentement paysan a été sensible dans beaucoup de régions. Çà et là, grève générale d'électeurs, assez souvent, abstentions nombreuses, un peu partout majorité des sortants nettement réduite : tels en ont été les signes. Déjà, dans trois ou quatre élections sénatoriales, le choix des délégués s'est porté, parmi plusieurs candidats de même nuance politique, sur ceux que leur profession rattachait le plus à la terre. Il n'est pas besoin d'être grand clerc pour prédire qu'en octobre prochain, lors du renouvellement partiel du Sénat, la proportion des médecins et des avocats élus baissera par rapport à celle des agriculteurs.

***

Quelle peut être la répercussion des élections municipales sur la politique générale, qui aura repris toute son activité avec la rentrée du Parlement au moment où ces lignes paraîtront?

Le départ des Chambres en vacances, on s'en souvient, a eu lieu dans une atmosphère de mauvaise humeur dont le gouvernement a ressenti les effets fâcheux. On se rappelle notamment que la Chambre des députés, par deux scrutins successifs où la question de confiance, il est vrai, n'était pas posée, avait écarté les dates de rentrée que son président lui proposait d'accord avec le Gouvernement. Certains observateurs estimaient même que la dernière semaine de la session serait fatale au cabinet Flandin. C'était mal connaître la psychologie des assemblées : à la veille des consultations électorales, elles prennent rarement l'initiative d'ouvrir une crise et bon nombre de parlementaires hostiles au Gouvernement n'ont pas caché qu'ils attendaient pour agir de connaître l'opinion du corps électoral.

Le corps électoral s'est prononcé. Son verdict est assez ambigu, mais les oracles ont besoin qu'on les interprète, et les interprètes ne manquent pas à Paris. Déjà les couloirs de la Chambre s'animent, on n'y parle presque plus des détails

pittoresques ou des incidents de la campagne municipale; la politique générale fait l'objet de tous les entretiens, mais si l'on n'était pas habitué à l'optique spéciale des milieux parlementaires, on risquerait de plaisantes erreurs, comme celle qui consisterait à croire, sur la foi des articles de M. Frossard et de M. Albert Milhaud, que la question de la réforme électorale est au premier plan des préoccupations de tous.

En fait, un problème domine tous les autres, c'est le problème financier dont nous n'avons pas besoin de rappeler longuement les données.

Le déficit du budget n'a été que très faiblement atténué par les mesures d'économies dont les gouvernements successifs ont pris l'initiative depuis 1932. La trésorerie est vide, le budget ordinaire présente un trou de quatre milliards, le déficit des chemins de fer atteint la même somme, et les inévitables dépenses qu'on a engagées et qu'on engagera encore pour la défense nationale nous ramènent aux bugdets extraordinaires du lendemain de la guerre. La situation n'est pas nouvelle; à l'arrivée au pouvoir de M. Flandin, elle se présentait à peu près de la même façon, et tout le monde était d'accord pour rendre la crise économique responsable de notre drame budgétaire. On espérait que M. Flandin, appartenant à une autre génération que M. Doumergue, pratiquerait une politique moins symbolique et plus réaliste, et sa déclaration ministérielle nous avait séduit notamment par la volonté qu'elle exprimait de faire baisser l'intérêt de l'argent. Malheureusement, depuis le mois de novembre, aucun résultat n'a été obtenu dans ce domaine : la hausse des rentes, si vigoureuse en janvier, n'a pas duré, la baisse est venue ensuite et nos fonds d'État sont retombés aux cours pratiqués du temps de M. Doumergue. Il ne saurait être question désormais d'alléger la dette par des conversions du type classique, comme celle de 1932. Sans mettre, on le pense bien, dans cette observation aucune pensée de critique systématique, nous sommes obligés de constater que la politique financière du cabinet Flandin s'avère insuffisante devant l'aggravation du marasme économique.

On n'a peut-être pas analysé avec assez de précision les principes de cette politique. Sur plusieurs points elle a corrigé fort heureusement de graves erreurs économiques : la sup-

pression du prix minimum pour le blé, si mal accueillie par nos campagnes, préserve cependant nos producteurs d'une catastrophe qui se serait immanquablement produite à la prochaine récolte. Néanmoins, dans l'ensemble, la politique financière du gouvernement actuel ne fait que continuer la ligne tracée par les précédents cabinets depuis 1932. Rien d'étonnant à cela, puisque M. Germain Martin était déjà rue de Rivoli dans le ministère Herriot qui a suivi les élections.

Comment définir cette politique? La première expression qui me vient à l'esprit est celle de la *poire en deux*. Pour qu'on n'y voie pas d'irrévérence, nous la mettrons en équation. Soit X le déficit, pour le combler, nous demanderons $\frac{X}{2}$ aux économies, à la déflation, et nous demanderons $\frac{X}{2}$ à l'atténuation de la crise, au retour de la confiance, qui sont, comme on sait, les formes laïques de la Providence. On n'ignore pas ce qui s'est produit, les économies et la déflation ont été fort loin de combler la moitié du déficit; quant à la crise, elle n'a fait que s'aggraver et la confiance n'est pas revenue pour la bonne raison que la confiance, n'en déplaise à ceux qui font métier appointé de la prôner, suit la prospérité mais ne la précède pas. Cette politique de demi-mesures est tellement conforme au tempérament français que huit gouvernements successifs y ont usé leur crédit sans obtenir des résultats appréciables.

Si les bruits qui courent les salles de rédaction sont exacts, M. Germain-Martin se proposerait après tant de tâtonnements d'apporter une solution décisive. Devant l'échec de la déflation partielle, il aurait, nous dit-on, l'intention de réaliser une déflation complète, assurant l'équilibre total du budget.

Hâtons-nous de dire qu'une telle information nous semble bien hasardée. Il faut tout ignorer de nos finances pour croire que l'on puisse aisément ramener nos dépenses au niveau de nos recettes. Cette année il manquera tout près de 20 milliards; les parties compressibles du budget sont bien loin d'atteindre ce volume.

Il faut croire qu'en réalité M. Germain-Martin ne pense pas à assurer l'équilibre total, mais à s'en rapprocher par une

déflation énergique de l'ordre de 6 à 7 milliards, qui permettrait de faire appel à l'emprunt pour le complément du déficit. Si notre conjecture est exacte, un tel système se heurtera aux mêmes obstacles que les systèmes mis en œuvre depuis 1932 : difficulté extrême d'obtenir les économies demandées, insuffisance de ces économies.

Avant même de connaître exactement les projets du ministre des Finances, ceux qui en redoutent l'incidence protestent déjà. C'est qu'il n'est pas difficile de deviner dans quelles parties de notre forêt budgétaire le ministre veut pratiquer des coupes. Les points visés ne peuvent être que la retraite du combattant, les pensions d'invalidité à faible taux, les traitements des fonctionnaires, le coupon de la rente. Que de mécontents en perspective!

Où trouver une majorité pour voter de semblables mesures? Certains, dont le réalisme s'exprime un peu crûment, ont suggéré un étrange marché. Pour faciliter à la Chambre les votes impopulaires qu'on attend d'elle, ses pouvoirs seraient prorogés jusqu'en 1938; pendant ces deux ans supplémentaires de mandat, on escompte que le mécontentement aurait le temps de s'atténuer et qu'il ferait moins de victimes dans les rangs des sortants. La même idée prend une forme plus subtile sous d'autres plumes. Au lieu de demander au Parlement de voter expressément des mesures aussi désagréables, pourquoi ne pas solliciter de lui l'octroi des pleins pouvoirs au Gouvernement? Ces pleins pouvoirs dureraient par exemple un an, et ils permettraient au ministère de proroger la Chambre, sans qu'elle ait à légiférer sur son propre cas. La solution serait évidemment plus élégante, mais nous doutons qu'elle ait plus de chances de succès, à voir le nombre de députés qui regrettent déjà d'avoir accordé à M. Doumergue les simples décrets-lois.

***

En présence d'une situation aussi délicate, on comprend les hésitations du gouvernement, et peut-être aussi ses divisions. Présentera-t-on un projet de redressement en juin, ou seule-

ment à la rentrée d'octobre? Sera-t-il aussi draconien qu'on le prétend, ou bien annonce-t-on plus qu'on ne fera, pour bénéficier, par comparaison, d'un effet psychologique?

Que d'autres se passionnent pour ce petit problème. Nous croyons pour notre part qu'un débat d'ensemble sur notre situation financière ne peut plus être différé, et que si le gouvernement croyait habile de le reporter à la rentrée d'octobre, il serait l'artisan de sa propre chute. En effet, avant de discuter le comment et le combien de la déflation, avant de rechercher sur quels chapitres budgétaires elle portera, une question préjudiciable doit être tranchée : il faudra choisir entre la déflation du budget et la dévaluation du franc. L'alternative que nous signalions dans notre dernier article devient chaque jour plus pressante. Depuis deux mois, trois monnaies précédemment rattachées au bloc-or ont sauté : franc belge, franc luxembourgeois, florin de Dantzig. Avec le franc français, il n'y a plus dans le bloc-or que le franc suisse et le florin hollandais, si vivement attaqués l'un et l'autre par la spéculation, qu'ils ont été par moments cotés avec un déport atteignant jusqu'à 8 p. 100 pour trois mois. Contre notre franc, formidablement gagé par l'encaisse de la Banque, la spéculation monétaire s'avoue actuellement impuissante, aussi choisit-elle un autre terrain d'action : une séance comme celle du vendredi 17 mai à la Bourse de Paris, où nos rentes ont perdu à certains moments jusqu'à deux points, tandis que Suez touchait 20 000 et que toutes les actions industrielles montaient, prouve que la thésaurisation des billets de banque tend à prendre fin et que beaucoup d'épargnants redoutent une chute prochaine du franc.

Les partisans de la dévaluation reprendront certainement l'offensive avant trois semaines, et ils trouveront auprès de l'opinion une audience plus favorable que lors des premiers discours de M. Paul Reynaud. Certains milieux ruraux notamment, écrasés de nouveau par les hypothèques, envisageraient avec satisfaction la perspective d'un rajustement monétaire qui allégerait leur passif et revaloriserait les produits agricoles en même temps que toutes les matières premières. Mais on aurait tort de passer sous silence les inconvénients de la dévaluation. Dans son dernier numéro, la *Revue de Paris* publiait

un article fortement documenté sur les premiers effets de la manipulation monétaire effectuée en Belgique : on ne saurait nier qu'une hausse d'amplitude variable, mais absolument générale, se soit produite sur les prix de détail. A Dantzig, où une dévaluation de 42 p. 100 a été faite le 2 mai, le Commissaire d'État chargé de la surveillance des prix a publié dès le 5 une ordonnance fixant les pourcentages de hausse licite : ils varient de 7 p. 100 pour le pain à 25 p. 100 pour les denrées coloniales, et personne ne se dissimule qu'il ne s'agit là que d'un premier palier. Si une dévaluation se produisait en France, la hausse des prix de détail serait très difficile à freiner en raison de l'extrême dispersion de notre commerce et des fâcheuses habitudes de nos détaillants. Des rajustements de salaires ne tarderaient pas à devenir nécessaires et la situation déjà si précaire de nos petits rentiers serait désespérée.

Entre ces dangers et ceux de la déflation que certains accusent d'entretenir et d'aggraver la dépression économique, il va falloir prendre parti. Gouverner, on l'a dit souvent, c'est choisir entre des inconvénients. La formule reste vraie encore aujourd'hui pourvu qu'on remplace le terme cent fois trop faible d'inconvénients par le mot de périls. Nous arrivons à un instant où les questions de personnes ne signifient plus grand'chose. M. Flandin durera-t-il ou sera-t-il renversé? Remaniera-t-il une équipe qui donne des signes évidents de fatigue et où MM. Laval, Piétri et Mandel sont à peu près seuls à avoir réussi dans leurs départements ministériels respectifs? C'est le secret d'un proche avenir que nous n'essaierons pas de percer, laissant à d'autres le soin de jouer aux attributions de portefeuilles comme on joue aux petits papiers. La situation actuelle est trop sérieuse pour qu'on perde du temps à parier sur les héritiers présomptifs, trop sérieuse pour qu'on traite par l'indifférence les appels à la guerre civile de quelques fauteurs de désordres, car, si le péril extérieur a été éloigné par l'habileté tenace de M. Pierre Laval, on aurait tort de le croire définitivement conjuré.

Les élections municipales ont montré une fois de plus dans l'ensemble de leurs résultats les qualités traditionnelles de bon sens du peuple français, mais elles révèlent aussi chez cette population si saine beaucoup d'hésitations que des mots

d'ordre précis auraient pu dissiper. Ce dont la France aurait besoin, c'est moins d'une mystique nuageuse que d'un programme positif. Les partis politiques ont affronté la bataille électorale en ordre dispersé, faute de confiance en eux-mêmes. Vont-ils se ressaisir maintenant qu'ils ont vu leur armature, d'une manière générale, résister parfaitement, et vont-ils préparer les cadres de l'action de demain? Il faut le souhaiter, car la politique, affaire de science et d'expérience, ne s'improvise pas : hors des doctrines, il n'y a qu'aventure, et le rôle des partis peut redevenir fécond, mais à la condition que les partis, au lieu de rester des chapelles d'intrigues et d'ambitions, redeviennent des sociétés d'étude et des laboratoires de méthodes.

FRANÇOIS LEUWEN

LA COURSE VERS VENISE

VERS TITIEN DANS LE PRINTEMPS

Depuis la France, depuis les Alpes-Maritimes, avant et après Sospel, les longs zigzags des routes à angles presque droits, sur le flanc des Alpes, dans le granit et à travers les tapis subits et imprévus des cultures prodigieuses gagnées par l'homme tendu et courbé, sur l'aridité, sur le récif, dans les dédales creusés par les torrents, au cours de milliers d'années. Des habitations misérables, mais sublimes d'isolement, d'audace, sans relation apparente avec le monde d'en bas, le monde vivant. Parfois, quelques cônes de toile blanche sur un promontoire, un palier, ce sont les campements d'alpins en manœuvres. Et puis, au creux d'une vallée, quelque bourgade surprenante, dominée par une ruine.

Et les espaces neigeux du col de Tende.

Le tunnel traversé, nous recommençons à descendre, les arbres sont encore sans végétation, les habitants vêtus de laine brune, l'air de midi glacé par la vieille neige que feront fondre les chaleurs de l'été, en dépit des embuscades où elle se retranche, au nord des rares habitations et à l'ombre des rochers qui surplombent la route.

Et puis, de descente en descente, l'air s'attiédit.

Les sommets se découpent en froides masses bleues sur le ciel du début de mai. Cette haute frontière demeure longtemps présente derrière nous, éternelle, innombrable, souveraine, évoquant au delà de ses crêtes neigeuses, la côte méditerranéenne et la Provence, d'où je viens.

Nous atteignons promptement des bourgs importants, Robilante, San Dalmazzo, — aux églises peintes extérieurement, décorées de grandes fresques tirées des Écritures, de la vie de la Vierge et que l'on retrouvent sur la façade de quelques maisons. J'aperçois des arcades, des portiques; nous goûtons un air de splendeur familière, de grandeur, de vie patriarcale et champêtre, — non bourgeoise, — ce qui tue la beauté, l'empâte, l'amollit ou la durcit, — et qui donne en France encore tant de charme à une promenade entre Marseille et Vintimille.

Ici, dans ces bourgs superposés, on ne s'attend à voir passer que des agriculteurs ou des guerriers. Les femmes sont nobles et naturelles. C'est l'arrangement, le goût de la mode qui les rend dans les villes presque toutes jolies, — mais sans individualité. Ici, le caractère est resté. Voilà le trait essentiel.

Le printemps répand son exubérante et sûre allégresse, il semble courir à travers la nature, au-devant de l'auto, tellement tout ce vert paraît neuf, instantané, nouveau, subit, encore insaisissable — et déjà si nuancé.

Au loin, sous ses neiges, la chaîne des Alpes s'allonge, bleuit; des torrents à peine formés glissent, entre les cailloux, leur eau limpide et argentée.

Là-bas, au-delà du cirque immense des neiges, le ciel du nord est verdâtre et doux, mais froid.

A Cuneo, j'observe à l'*albergo* un couple italien désignant, après le départ d'un voyageur qui avait déjeuné, *l'Éclaireur de Nice*, laissé par lui sur le couvert puis, l'ayant pris des mains du maître d'hôtel, le lire à deux, déplié, en témoignant d'une vive curiosité.

Un Italien, qui déjeune seul, dit au garçon qui est pareillement Italien : « Oui, merci... » Et se remet à bavarder en italien avec le convive d'une petite table voisine.

L'Italien moyen, parleur, aimable est d'instinct diplomate. Le Français moyen est réservé.

On nous apprend, dans l'enfance, à exiger de chacun des qualités identiques et de ne point nous contenter seulement de celles que les gens possèdent naturellement et qui sont les bonnes.

Dans la vie courante, l'Italien n'est point embarrassé. Il est comme un spectateur qui regarderait avec intérêt la scène sur laquelle se joue sa propre vie.

Il est charmant et à son avantage sur la place publique, il n'a point perdu l'habitude d'y paraître incessamment. Il est chaleureux dans les manifestations, les fêtes, et sait donner de l'éclat aux situations qu'il occupe.

Au printemps, la terre est inondée de chaque côté de l'autostrade, entre Turin et Milan, sur de grandes étendues. L'eau est maintenue par des remblais que rejoignent de petites bandes de terre, sur lesquelles le pied d'un homme peut à peine se placer et qui découpent ces lacs artificiels, en quadrilatères réguliers. L'eau reflète le ciel clair. La terre s'humecte profondément, avant les grandes sécheresses de l'été. Le maïs jaillira bientôt de ces géométries. Lorsque l'eau d'un carré semble près de s'être complètement évaporée, des cultivateurs aux jambes nues, des filles haut troussées viennent piétiner joyeusement cette boue encore liquide comme pour faire mieux pénétrer la semence.

Quelque petit échassier mélancolique, pêcheur morose, royal et solitaire, le bec rosé, les ailes blanches et noires, semble guetter une proie rare, au fond de l'eau. Les paysans qui travaillent à l'entour ne le chassent point. Il se sent protégé par on ne sait quelle licence, quelle superstition, quel service rendu.

***

Milan. — Vers la fin de l'après-midi le centre de la ville appartient aux promeneurs, ils emplissent les Galeries Vittorio-Emmanuele, ils se coudoient sous les arcades de la Place du Dôme, ils s'assemblent sur les refuges, à des carrefours fréquentés. La vie du dehors compte beaucoup en Italie. La moindre bourgade a son forum, un rectangle plat et dallé où les hommes s'assembleront bien avant le crépuscule.

A l'heure du thé, les boutiques de confiseurs sont envahies, comme à Londres. Des étudiants coiffés de bonnets de police rouge à longue pointe devant et derrière et ornés de médailles

gagnées à des compétitions, ne semblent pas surprendre les promeneurs. On parle avec une animation joyeuse. Les femmes sont plus nombreuses dans les rues de Milan, plus libres qu'à Rome, par exemple. Le Milanais est déjà influencé par le nord. Il aime peut-être plus qu'aucun Italien le grandiose. Son théâtre, la Scala, est le plus grand du monde et ses Galeries, le passage le plus vaste en ce genre, probablement. Une camaraderie bon enfant règne dans cette jeunesse qui sera l'Italie de demain et ne semble ni si nombreuse, hélas! et je dirai même ni si enthousiaste chez nous, où des luttes opiniâtres contre tout idéal ont causé tant de ravages.

J'entre pour quelques instants dans la cathédrale, à la suite d'un groupe de pasteurs anglais. Son luxe, sa décoration fastueuse ne retiennent pas un instant leur attention.

C'est un bien riche monument, pourtant, que je ne retrouve jamais sans sourire, mais avec un réel plaisir. La cathédrale est complète dans un genre dangereux. On n'y saurait rien ajouter. Des princes du monde chrétien se sont ingéniés à la couvrir de fioritures. Elle ressemble davantage à une gigantesque boîte à musique qu'à une cathédrale. C'est un orchestrion. On la croirait couverte de ces timbres accompagnés de sonnettes qu'on appelle chapeaux chinois. C'est une bruyante architecture.

En bien des lieux de ce monde, nous nous sommes complus à imaginer ce qui pouvait être ajouté. Ici, nos prédécesseurs nous ont devancés, en tout.

Un essai de simplification vient d'être entrepris, cependant. Les voûtes avaient été peintes. Des ouvriers, grimpés sur de hauts échafaudages, mettent à vif les briques entre les nervures de pierre.

Et voilà, j'ose l'avouer, que je me sens des regrets. Lorsqu'on se décide à toucher une œuvre si confusément achevée, reprise à des époques différentes, où s'arrêter?

***

La promeneuse, en quête de promptes aventures — vite terminées — la femme tarifée, qui erre, existe toujours à Milan.

Et c'est d'autant plus frappant de la revoir, pour un Parisien, qu'on ne la rencontre plus guère, même à Paris. La femme qui vit encore de la galanterie est une femme libre, qui s'efforce autant que possible de ressembler aux autres. Elle a même, presque toujours, un vague emploi, un semblant de situation. Elle est secrétaire de quelqu'un; elle s'occupe de publicité; elle a tenu un rôle dans un film; pour un peu, elle en aurait adapté quelque passage, car elle est aussi polyglotte, ce qui ajoute à l'assurance qu'on lui trouve et lui permet d'être un peu plus difficile dans l'acceptation d'un amant. Peut-être voyons-nous, d'ailleurs, pour cette raison, beaucoup plus de faux ménages mieux assortis, qu'on n'en comptait autrefois.

Ici, sous ces galeries, des dames aux dents brillantes vous sourient, des yeux viennent à vous. Un clin d'œil et ces passantes aimables seraient attablées devant votre thé. Mais elles aussi, comme en France, offrent cet aspect dépouillé de fantaisie qui fut presque l'apanage des filles galantes, jusqu'à la guerre.

***

Vicence. — La *piazza dei Signori* était-elle plus vaste, autrefois? Elle s'est rétrécie. Elle est certainement plus poussiéreuse, passée dans un nouveau stade de la dégradation, de la destruction, de la mort.

A Venise, il semble que les palais ne bougent plus, l'atmosphère les garde. A Rome, il souffle de terre une haleine qui maintient et rajeunit sans cesse le vestige demeuré droit. Vicence, c'est comme un décor trop hâtivement brossé, par un homme trop sollicité, dans un siècle qui vient de dépasser déjà son apogée. Cependant, cet Andrea Palladio rénove, achève en splendeur apaisée, classique, raisonnable, un temps qui, déjà, n'est plus.

Ce sont moins des ruines que des vestiges d'ébauches, que Vicence nous offre. Cet échantillonnage nous ravit encore, malgré tout. Et l'on s'attend à voir sortir de certaines portes une jeune tête bouclée, une toque à plumes. Le seuil est le même, la maison voisine n'a pas changé, la rue est déserte.

De petites cités comme Vicence ne gagneraient pas à subir les bouleversements qui ont renouvelé Rome.

Il faut intervenir avec modération. L'Italie de Stendhal ou du voyage des frères Goncourt est bonne à retrouver encore; le promeneur respire là un passé plus proche que celui des Romains. Palladio rêva de transformer la ville où il était né. Alentour, la nature est mouvementée, souriante, les horizons en sont variés et constamment heureux. Des villas s'y élevaient dans lesquelles les Vénitiens venaient oublier leur lagune et leurs canaux.

Palladio, sollicité par les patriciens pour leurs demeures de plaisance, les Valmanara que Tiepolo a décorées, néglige la ville qu'il voudrait transformer. On regrette qu'un pareil artiste se soit tant dispersé. Ce qui nous reste suffit à le placer au premier plan.

***

Padoue. — Une heure de quiétude, autour et à l'intérieur de la cathédrale; parmi la flamme des cierges comme sous le ciel, au milieu de ces pigeons padouans, à la robe rouanne, ayant l'air d'appartenir à l'ordre franciscain, mais affranchis et même amoureux dans la chaleur du soleil de mai, roucoulant et suivant les femelles qui les fuient. D'autres, gris, bleus et nacrés, semblent des coquilles des mers tropicales changées en oiseaux.

Devant la cathédrale, l'espace demeure provincial, morose et tendre. A chaque visiteur qui ouvre les portes du sanctuaire, s'évadent les fluides que dégage encore la cendre du bienheureux Antoine.

Je suis longtemps demeuré debout, dans l'ombre d'une chapelle déserte, à regarder passer les pèlerins, les fidèles, devant la dalle qui forme le fond de l'autel, dans lequel est renfermée la dépouille de l'émule le plus doué de saint François. Tous levaient le bras droit et appuyaient la paume de la main sur le marbre sombre, la tête baissée.

Des femmes du peuple portaient une écharpe qui se plissait sur la nuque comme les plumes nacrées au cou des pigeons. Des hommes, gravement, demeuraient tout roides

dans cette ombre. Que de misères, de douleurs, que de faibles et vides cervelles même, mais qu'importe, ont connu là un instant d'espérance! De tant d'invocations serait-il possible que rien ne se soit transmis parmi les hommes, à travers les siècles?

J'observe ceux qui viennent et qui prient. Les pires s'embellissent. Jeunes filles ou hommes blanchis, même apaisement. L'autel est ruisselant de lumière, vermeil, poli, astiqué, il offre la richesse de ses parures naïves et royales, comme une souveraine de féerie.

Mais c'est derrière l'autel, contre la dalle de marbre, dans le groupe confus et processionnel, qu'est la lumière.

***

Venise. — Mostra di Tiziano. — Sur le parapet de marbre du Rialto pend une large draperie de velours pourpre portant cette inscription en lettres d'or : *Mostra di Tiziano.* Aux balcons du palais Pesaro, mêmes draperies qui mettent leurs touches assourdies sur la coloration bleuâtre, aérienne du Grand Canal.

De tout ce décor retrouvé, une fois encore, ce sont ces quelques coups de pinceaux pourpres qui resteront dans la mémoire. Ils évoquent les draperies sacrées ou profanes des toiles du vieux maître dont la vie, qui dura un siècle, marque l'apothéose de la Cité. Après lui, après la peste dont il meurt, âgé de quatre-vingt-dix-neuf ans, le grand règne de Venise dans le Monde va décroître.

Je passe devant le palais, mais sans y faire arrêter l'embarcation.

Ceux qui *se précipitent*, en voyage, sont de mauvais voyageurs. Il ne faut être pressé ni par le temps ni par le désir d'accumuler au plus tôt des impressions qui risquent de ne point durer en nous, si elles ont été trop rapides.

***

Torcello. — Je renonce à Titien et je me fais conduire, une fois de plus, à l'îlot éloigné de Torcello. C'est un paisible, un amical et stable pèlerinage.

Là, je retrouve Venise, non celle de la Place Saint-Marc, mais cette Venise de la grande lagune, des îlots bâtis miraculeusement et dont le peuple est comme fixé dans le temps. Les embarcations isolées glissent sur l'eau dense et lumineuse, avec leurs deux conducteurs, qui enfoncent de grandes perches dans l'eau et *marchent* en silence, penchés sur le flanc de leur barque noire. Un troisième, qui leur permet de se relayer, est étendu à plat ventre, à l'avant, les bras croisés, le menton dans l'ombre, la tête comme posée à l'angle aigu que forme l'avant du bateau.

Point d'autre bruissement que celui de l'étroite embarcation qui fend l'eau.

Des familles accroupies, les femmes, la tête couverte d'une étoffe noire, les enfants silencieux, les yeux perdus au loin vers Burano, vers quelque autre de ces îlots, formés au cours des âges. Les heures ont repris toute leur étendue et les plus douces rumeurs de la nature retrouvent leur délicatesse, leur enchantement et leur inépuisable mélancolie.

Titien, que je suis venu chercher ici dans la réunion de plus de cent œuvres exceptionnelles, Titien, sinon dès la première maturité, mais dans la jeunesse, a pu goûter sur la lagune cette impression étrange qui est si vivante et pourtant si secrète, qui n'engourdit point, qui est lénifiante, mais certainement chargée de plus d'atomes vivants qu'en beaucoup de lieux du monde. Il semble que cette couche d'eau de mer peu épaisse et que la marée renouvelle pourtant, chaque jour, donne plus d'action à l'affinité des éléments, à ces forces unies, avec lesquelles nous nous trouvons en si étroite communion. Certains tempéraments trouvent à Venise, non pas ce que le romantisme lui a prêté, mais cette vitalité qui, d'ailleurs, était celle des Vénitiens, même pendant le XVIIIe siècle, dans la fièvre d'un carnaval qui durait six mois de l'année.

Ce limon marin de Venise, ces nappes d'eau sur lesquelles se réfractent si directement les rayons du soleil, mêlent trois éléments dans une matérialisation exceptionnelle.

Plaisons-nous à imaginer que tant d'hommes remarquables, de conquérants, de génies, de jouisseurs magnifiques, n'ont pas été sans subir l'influence de leur climat. L'intensité que prend toute matière colorée sur ces miroirs rapprochés du ciel et de

l'eau, Titien l'a saisie, il s'en est enivré, l'a comprise. Elle couve sous les vernis dont les siècles ont recouvert ses œuvres. Elle n'a pas cessé d'y resplendir.

Je me félicite de n'avoir pas couru dès cette première journée au *Palazzo Pesaro*. Avant de visiter Titien, il fallait retrouver Venise, se plonger une fois encore dans cette atmosphère créée par un jeu de la nature, mais qui est unique et dont l'influence doit être toujours signalée, car elle est réelle et profonde.

A Madrid, celui qui entre au Prado pour y admirer Velasquez, ne saisira sans doute point toute la puissance, la violence, l'originalité du peintre des *Lances*, s'il n'a d'abord, aux alentours de la ville de Philippe II, promené ses regards sur les côtes arides et bleues qui l'environnent.

Le Campanile de Torcello demeure droit sur la lagune, dans sa masse élégante de briques serrées, à la fois vivant et mort, comme un de ces cavaliers dressés que l'on devait apercevoir à la fin des combats et que leur armure et la volonté de vaincre gardaient debout sur leur monture.

Rien ne demeure ici d'une cité, que deux nefs, qui semblent être venues de Byzance, en glissant sur les eaux.

L'arceau roman, survivant des Romains, diminué, *arabisé*, ne cherche plus à surprendre, il se rassemble sur soi-même comme pour permettre plus de recueillement, le tête à tête avec Dieu, un Dieu déjà ancien de mille ans et qui, alors, se dégage à peine, nous semble-t-il aujourd'hui de ses ténèbres d'amour et de sang.

D'humbles saints vont créer la renaissance de la religion, bien avant celle de l'art antique. Ces grands poètes de la Foi, ces frères prêcheurs, étoiles d'un firmament nouveau, divins ténors de la charité, recréent Jésus, et font refleurir son image et ses stigmates sur le monde : saint François d'Assise, saint Antoine de Padoue et leurs émules.

Quels âges évoquent ces vestiges de Torcello, à l'extrémité de la lagune, avec leur arc roman? Leurs chapiteaux byzantins ramènent l'Asie, sa confusion, sa mystérieuse fantaisie, ses vieux rêves figés, ses oiseaux et ses palmes, au-dessus de quelque colonne de marbre pentélique qui, sur les îles ioniennes,

les promontoires, au flanc des collines dominant la mer violette, ornaient les temples et les demeures que les anciens élevaient dans l'amour des formes harmonieuses et suaves, de la beauté périssable de la femme et de l'adolescence ou de la puissance fugitive des héros.

L'art roman tend des murs de briques entre ces colonnades extérieures et intérieures; parfois, il les recouvre de mosaïques d'or. Il enferme Dieu, il s'efforce de recueillir la pensée, il contraint à la méditation.

Cette époque, qui commence vers le xe siècle et se prolonge pendant deux ou trois cents ans, va bientôt, en s'illuminant, s'illusionnant dans le gothique, perdre par toutes ses pointes exagérées, la force de rêve et d'ardeur que gardait le style roman.

Et je prolonge ma visite à Torcello, tandis que l'exposition du palais Pesaro m'inquiète, comme un rendez-vous auquel je me serais volontairement condamné à venir en retard. Je *vois* les personnages de Titien, que je connais presque tous, mais qui m'attendent, avec lesquels, déjà, j'ébauche ces dialogues flottants, dont la mémoire ne conserve souvent qu'une impression de demeure traversée, une couleur générale, des reflets.

L'insuffisante hauteur de la mer nous avait contraints à laisser notre bateau à moteur, au seuil de Torcello, pour prendre à l'entrée de l'étroit canal bordé de fleurs du printemps et d'arbrisseaux verdoyants qui mène au cœur de l'îlot, une vieille gondole. Au retour, à un coude du canal, dans une barque amarrée au rivage, se trouvent trois musiciens improvisés, un vieillard jouant de l'accordéon et deux garçons dont l'un joue de la flûte et l'autre tape sur une grosse caisse munie de cymbales. Ils déclenchent à notre approche un indescriptible charivari, un tintamarre forain, qui semblerait déplacé partout ailleurs et qui est plus particulièrement intolérable ici.

***

MATTINATA. — Ce matin, dimanche, je me fais conduire au palais Pesaro. Le débarcadère est placé devant la ruelle

qui longe le palais. C'est un matin des commencements de mai, battu de soleil et tout rafraîchi par le courant d'air qui, depuis avant-hier, souffle de l'Adriatique. Les étendards, les draperies, les oriflammes semblent créés pour Venise, en un pareil jour.

Grande animation d'un dimanche matin : premiers communiants vêtus comme des gondoliers blancs, sans veste, le brassard au-dessus du coude, petites communiantes trop joliment parées de cordons de fleurs d'oranger bordant le voile. Je passe devant l'entrée de l'Exposition de Titien, — sans y entrer, des soldats font la haie dans la cour du palais et, déjà, des visiteurs s'empressent. La ruelle continue; je suis le groupe d'une première communiante et de sa famille que des commères endimanchées arrêtent sur le pas des portes.

Nulle part, il ne semble qu'un promeneur éprouve autant qu'à Venise le plaisir d'entendre ses pas sur les dalles ou les briques. Toute absence de voitures, d'autos, de bicyclettes garde à la marche sa qualité première, dans cette ville des canaux, où l'on peut errer à pied pendant des heures. On va vite, on flâne. On ne se heurte qu'à d'autres flâneurs ou à d'autres gens pressés. Point de policemen à casque colonial en gants blancs à crispins, faisant aux carrefours des gestes d'automates. Point de passages cloutés. Venise, où il devient odieux de vivre pendant ce qu'on appelle la *Saison du Lido*, Venise, en mai, offre la meilleure cure de repos qui puisse soulager un homme des villes.

Mes communiantes filigranées d'oranger : leurs groupes sont éternels, ils sont vivants, ils sont humbles, mais dans un certain état de grâce inhabituel, qui les ennoblit ou même les pousse vers quelques traits qui raviraient le caricaturiste, — l'homme d'observation, de sensibilité et de cruauté, que l'on trouve dans Hogarth comme dans Goya.

C'est la messe du second dimanche après Pâques, à la paroisse de San Cassiano. Le chœur, orné d'un crucifiement, par Tintoret, est drapé de velours de Gênes; les colonnes qui soutiennent la nef en sont gainées; l'ensemble y prend un air assourdi, une somptuosité religieuse des époques où, à Venise, Dieu, comme le Doge, se trouvait environné de tant de dorures, d'ornements, de pompe royale, que l'œil s'y enivrait, certes,

— mais l'œil seulement. Les temps où la sensualité triomphe ont toujours marqué la déchéance dans les civilisations.

Je sors de l'église emplie de chants, de vapeurs d'encens, d'enfants blancs, pour retrouver la *calle* vénitienne, ses angles brusques, ses labyrinthes, sa sonorité, son silence.

Je traverse la *Pescheria*, sous ses arceaux de pierre; la lumière glisse de côté, réverbérée par le Grand Canal ou l'ensoleillement des maisons voisines. Les corbeilles sont remplies de rougets, de sardines, de maquereaux nacrés, avec une profusion magnifique, dans un éclat qui ravit. Puis l'*Erberia*, le marché aux légumes avec ses amoncellements de bottes d'asperges, d'artichauts verts et violets...

***

Mais Titien? — *Mostra di Tiziano*. Devant de petits ponts, à certains carrefours, de petites affiches, portent ces trois mots soulignés d'une flèche.

Je regagne le palais Pesaro, sa ruelle coupée d'ombre et de clarté, qui se termine sur l'ensoleillement du Grand Canal. Les gardes noirs, leur bicorne, leurs parements rouges, leurs boutons dorés, précèdent la cour rectangulaire du palais, le long vestibule à colonnades, terminé par des grilles, entre lesquelles joue la moire éblouissante de l'eau. Le grandiose vient succéder sans transition, comme dans tous ces palais fameux de Venise, à l'étroitesse des rues, à l'imprévu tortueux des canaux, à la vie populaire, traditionnelle et fantaisiste, dans sa naïveté, ses misères, sa gentillesse et sa vigueur.

Un large escalier de pierre aux paliers ornés d'arabesques de marbre où domine le rose, conduit à la vaste galerie du premier étage, de même longueur que celle du rez-de-chaussée dont les grilles laissaient apercevoir les ondes du Canal et les reflets des *pali* dans l'eau verte.

De grandes toiles décoratives, empruntées à l'Église de la *Salute*, ne nous sembleraient point de Titien, si nous ne les trouvions ici.

Nous gagnons l'une des premières salles à notre droite. Des stores clairs diffusent la trop rude clarté et, partout, les murs

disparaissent sous des velours d'un vert nuancé qui tombent droits, de la corniche jusque sur le sol.

Et le plus rare enchantement commence.

Nous croyons toujours connaître un peintre, lorsqu'en réalité nous n'avons presque jamais véritablement regardé de lui que moins d'une dizaine de toiles. Mais errer dans une vaste demeure où ne se trouvent, à tous les étages, que des œuvres de lui, pouvoir y revenir, comme je l'ai fait, pendant plusieurs jours, à des heures différentes, et seul, c'est se lier d'un attachement qui ne s'affaiblira plus, qui connaît sa mesure et sa résistance.

Une œuvre en explique une autre. Le chemin d'un artiste qui mourut après quatre-vingt-dix-neuf ans de vie, de rêve, d'activité, de voyages, de réussites et qui, d'avoir été comblé par les grands, n'a rien perdu de sa foi dans le travail, ce chemin se trace devant nous comme celui d'un fleuve sur une carte, d'un fleuve au bord duquel nous nous serions maintes fois arrêtés, déjà, mais qu'il nous avait toujours été impossible de considérer dans son étendue.

Ici, nous avons devant les yeux la source, les œuvres premières, puis celles qui s'épanouissent après que des affluents sont venus le grossir, puis, enfin, à l'embouchure, à l'instant de disparaître, de se perdre dans la mer, — dans la mort, — le dernier ouvrage, celui dans lequel le vieillard demeuré vert tente d'exprimer toute son expérience et la sagesse acquise.

***

Il compianto di cristo Morto. — Aux riants coloris, aux sujets dramatiquement traités, comme aux scènes aimables, où l'ardeur et l'imagination de la jeunesse se trahissent, succède cette toile des derniers ans, que les habiles organisateurs ont placée au fond de la dernière salle, et qui semble bien marquer avec l'architecture de sa niche de pierre, entre ses arbres obscurs et sa muraille épaisse, la fin d'une longue promenade dans un parc merveilleux. Devant cette architecture, la tragédie du Christ descendu de la croix, que sa mère étreint, tout roide sur ses genoux, dans un mouvement pareil à celui que

les peintres, avant et pendant la vie de Titien, ont donné à la madone offrant le bambino avec un sourire de joie sereine, à l'hommage des rois ou des bergers.

Titien, qui va mourir de la peste — ce qui pouvait aussi bien advenir un demi-siècle plut tôt, — Titien, presque centenaire, peint la sérénité du Dieu mort et la résignation poignante et muette de sa mère.

Mais, auprès de ce groupe, il a placé Marie-Madeleine échevelée, dressée dans ses draperies vertes et qui, la bouche grande ouverte, clame sa douleur toute terrestre, aux siècles qui passeront.

J'ai voulu franchir d'une même haleine le cours de cette existence, qui se maintient sur un siècle de durée dans cette plénitude, cette magnificence, orchestrée d'un bout à l'autre avec la même richesse, les mêmes accords souriants ou dramatiques. Elle évoque avec une élégance personnelle, une science paisible parce qu'infinie. Des dons, des raccourcis de psychologue, des élans de poète, marquent la personnalité de Titien. Il fait figure de prince de son temps. Vieillard, il correspond avec Philippe II, mais il a fait, naguère, parler le roi François Ier afin de fixer la volupté du sourire dans l'assurance du guerrier victorieux, du Valois, mêlé de Savoyard, qui éprouve autant de plaisir à recevoir d'Italie des chefs-d'œuvre que les canons ou les clefs des citadelles prises.

***

Certaines audaces, que se permettent les hommes de génie, fixent leur passage à travers le temps. Titien en joue avec sa maîtrise et sa sérénité. Il pose la main d'Avalos sur le sein à peine voilé de Marie d'Aragon. Il donne au pape Paul III Farnèse, l'air d'un vieux forban inquiet. Il peint des courtisanes, dont il fait des Danaés, pour la chambre à coucher des rois, auxquels il a livré déjà des Christs pour la prière.

L'amour de la vie se lit sur presque toutes ces œuvres, dans le mystère de la jeunesse, de la femme, l'inquiétude des ombres si somptueusement répandues autour des grands seigneurs et des capitaines vêtus de velours, et même sur la

blondeur des chevelures éparses, les épaules pleines et lumineuses de Vénus, qui semble toujours se substituer à la femme vivante qui pose devant lui, comme on retrouve Jupiter dans le regard de ses guerriers et Apollon même, dans l'agonie et la mort des crucifixions.

Il faut regretter que le Prado n'ait pas imité le Louvre, qui a envoyé sept toiles, d'ailleurs parmi les plus remarquables, et que nous devons à François Ier et à Louis XIV, qui les ont possédées. Madrid pouvait parachever cette exposition unique et qui forme un si merveilleux enseignement, avec quelques-unes des trente toiles de son musée, Alphonse d'Este, Charles-Quint, Philippe II et d'autres. Cette abstention ne s'explique point, car Léningrad même a prêté plusieurs tableaux.

Et je revois, en soulevant le store de toile destiné à tamiser la clarté, devant l'eau du Canal, que l'Arétin n'apercevait guère avant midi, je revois, comme sur une trame qui par instant boit l'impression et tantôt l'offre à mon souvenir avec une ardente netteté, je revois les stades de ce rapide voyage, de cette course vers Titien, dans le printemps. Ma place devant cette baie, dans cette salle drapée de velours vert, ma place me semble méritée. Cette halte apaisante, à cette heure de midi où les salles se sont presque vidées, permet de créer le centre de ma rapide traversée depuis Antibes, de ce voyage uniquement entrepris pour des tableaux — et pour causer avec un mort, dans le silence et l'éclat qui environnent et qui marquent les chefs-d'œuvre.

ALBERT FLAMENT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

LE MARCHÉ FINANCIER

La physionomie du marché de Paris s'est totalement modifiée. A la consomption dont nous nous lamentions depuis si longtemps a succédé une activité fébrile. Pour peu que celle-ci se prolonge et continue de rallier les capitaux vers la Bourse, la seconde quinzaine de mai marquera une date historique dans nos annales boursières en caractérisant la fin d'une épuisante thésaurisation.

Car, pour l'instant, c'est bien le retour précipité de nombreux capitaux vers le marché boursier qu'il faut constater. Tous les intermédiaires qualifiés sont d'accord sur ce point. Depuis une quinzaine de jours, la clientèle, sortant de sa longue réserve, revient en foule.

On s'ingénie, de divers côtés, à déterminer les causes ou les origines de ce retour. Pour les uns, l'afflux des achats sur notre marché provient surtout de l'apaisement apporté dans les esprits par les récentes ententes internationales où la France a joué un rôle de premier plan. On invoque aussi le désir paraissant prendre corps surtout aux États-Unis, de s'orienter vers une stabilisation générale des monnaies — ou encore la crainte de devoir assister quelque jour à la dévaluation du franc.

Enfin, plus simplement, certains se contentent de penser que l'inertie de notre Bourse devait bien prendre fin tôt ou tard, que le mouvement de hausse dessiné aux alentours de la liquidation du 15 mai était tout naturellement justifié par une position technique parfaitement saine et que le mouvement de reprise esquissé devait tout naturellement engendrer une sorte de course à la hausse.

A la vérité, il y a un peu de toutes ces raisons, et même quelques autres dans un mouvement qui a été pour la plupart des observateurs une véritable surprise et qui a, en fait, complète-

ment transformé notre atmosphère boursière, puisque les Rentes elles-mêmes, à certains moments tout au moins, ont marqué quelques pas de reprise.

Reste à savoir si cette régénérescence durera. Au moment où nous écrivons cette chronique, cela paraît probable. Rien, du moins, n'autorise encore à envisager un proche et brusque arrêt.

C'est que, visiblement, la marchandise fait défaut sur le marché. Tant que la petite spéculation professionnelle était seule à opérer, on pouvait encore, sans trop de peine, équilibrer les positions; mais dès que les capitaux interviennent pour acheter réellement et « lever », on ne trouve plus de vendeurs en suffisance. Il s'ensuit que les cours des valeurs recherchées montent par bonds souvent impressionnants.

Une pareille situation n'est point sans danger. Toutefois, on aurait bien mauvaise grâce de s'inquiéter outre mesure.

La hausse « tiendrait », du reste, sans aucun doute, s'il était exact que l'on songeât, en Amérique et ailleurs, à revenir à une stabilisation générale des monnaies. Mais ce n'est encore qu'un projet bien vaguement esquissé.

Et puis, il y a aussi notre situation budgétaire et financière intérieure qui fait, bien fâcheusement, une désagréable tache noire dans un tableau, par ailleurs plus riant.

Nous ne pouvons donc pas encore dire que nos soucis soient dissipés.

Ce serait ainsi une erreur, sans doute, de négliger de veiller encore.

A Londres le marché financier demeure, d'ailleurs, plus calme et plus réservé que le nôtre. C'est une indication.

ANDRÉ PLY,
de la Banque de l'Union industrielle française.

Toute demande de renseignements détaillée concernant cette chronique doit être adressée directement à son rédacteur, M. André Ply, 5, rue de Vienne, Paris (8e).